



Le drame du « Kursk »

■ Le premier ministre russe qualifie de « catastrophique » la situation du sous-marin

■ Un mini-submersible de secours britannique est attendu sur zone samedi

■ Une partie de l'équipage aurait péri lors de l'accident

page 2

La Bourse à crédit

■ L'ENGOUEMENT des Français pour la Bourse suscite paradoxalement l'inquiétude de la Banque de France. Pas moins de 5,6 millions de particuliers détiennent aujourd'hui des actions. Or ces Français s'endettent pour jouer sur les marchés. Le développement des crédits aux particuliers pour achats d'actions inquiète donc les autorités. La Banque centrale est d'autant plus vigilante que la disparition programmée, le 22 septembre, du marché à règlement mensuel à la Bourse de Paris - qui permettait d'acheter des actions avec un crédit gratuit d'un mois - va inciter les intermédiaires financiers à commercialiser de nouveaux types de prêts. Aux Etats-Unis, ces derniers représentent déjà 5 % des montants globaux de crédits.

Lire page 11

La reprise et la crise



JEAN-LOUIS BORLOO

MAIRE de Valenciennes, dans le Nord, l'une des villes où la « sortie de crise » est la plus spectaculaire, Jean-Louis Borloo (UDF) s'inquiète : « On peut avoir en même temps une reprise économique très forte, dit-il, et une situation sociale alarmante. »

Lire page 5

Allemagne, 3 DM; Antilles-Guyane, 10 F; Autriche, 25 ATS; Belgique, 48 FB; Canada, 2,50 \$ CAN; Côte-d'Ivoire, 900 F CFA; Danemark, 15 KR; Espagne, 225 PTA; Gabon, 900 F CFA; Grande-Bretagne, 1 £; Grèce, 500 DR; Irlande, 1,40 £; Italie, 3000 L; Luxembourg, 46 FL; Maroc, 10 DH; Norvège, 14 KR; Pays-Bas, 3 FL; Portugal CON, 270 PTE; Réunion, 10 F; Sénégal, 900 F CFA; Suède, 16 KRS; Suisse, 2,20 FS; Tunisie, 1,4 Din; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.

M 0147 - 818 - 7,50 F



L'an I du clonage humain

- Le gouvernement britannique approuve la création par clonage d'embryons humains
- Le Parlement devra se prononcer ● Ces recherches seraient faites à des fins thérapeutiques
- Un choix historique qui franchit une frontière dans l'instrumentation de la vie humaine

DANS UN RAPPORT rendu public mercredi 16 août, le directeur de la santé publique britannique, Liam Donaldson, s'est prononcé en faveur de l'extension des recherches sur le « clonage thérapeutique » d'embryons humains. Un texte de loi sera élaboré en ce sens, et sera présenté prochainement au Parlement, qui votera « librement et en conscience ».

Le rapport interdit certes le clonage à but reproductif, mais autorise la création d'un embryon humain afin d'en utiliser les cellules et de les injecter dans l'organisme pour régénérer des tissus malades sans risque de rejet. Ces techniques permettront « d'améliorer la compréhension des maladies humaines », estime le rapport, qui en recommande l'usage « pour soulager la souffrance ». Elles pourraient être appliquées notamment dans les cas de diabète, de maladies cardiaques, d'hépatites, et des maladies neurodégénératives comme les maladies de Parkinson et d'Alz-



- Notre éditorial : « La frontière du clonage humain » p. 10
- La décision britannique et les réactions p. 15
- Les cellules souches, eldorado de la biologie p. 16
- Des thérapies pour les maladies neurodégénératives p. 16
- Déjà, le clonage de porcs à des fins médicales p. 17

heimer. Cette perspective n'en constitue pas moins une transgression importante dans l'instrumentation de la vie humaine et provoque de nombreuses réactions contradictoires en Grande-Bretagne et en France notamment. Le professeur Didier Sicard, président du comité national d'éthique, craint que « les femmes ne paient très cher le développement des recherches et le clonage thérapeutique, que le recueil d'ovocytes ne soit l'objet de violences et de commercialisation de leur corps ». De son côté, le professeur Axel Kahn, généticien à l'Inserm, estime nécessaire la tenue d'un « vrai débat démocratique » et insiste sur les « difficultés de tous ordres auxquels on sera confronté ».

D'autre part, la création de porcs clonés pouvant produire des greffons « humanisés » soulève également des inquiétudes, en raison des risques de contagion virale inter-espèces que ces transplantations pourraient provoquer.

LOISIRS

Maisons à roulettes

La vogue du mobile home

Les vacances en « mobile home » séduisent de plus en plus de Français. A mi-chemin entre la caravane et la construction traditionnelle, ces « maisons à roulettes » seraient aujourd'hui entre 120 000 et 150 000 dans le pays, installées le plus souvent sur des sites fermés et sécurisés. L'engouement pour ce nouveau type d'habitat saisonnier pose des problèmes inédits aux communes et aux pouvoirs publics, qui tentent d'en organiser et d'en réglementer l'usage. p. 6



DR

Contre le racisme de ses supporters, le RC Strasbourg appelle la Licra à l'aide

LE 20 DÉCEMBRE 1999, inquiète des débordements à caractère raciste dans les tribunes du stade de La Meinau, l'antenne strasbourgeoise de la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme (Licra) adressait au Racing Club de Strasbourg un courrier lui proposant de discuter d'un partenariat calqué sur celui conclu la saison dernière entre le Paris-Saint-Germain et SOS-Racisme. La missive était restée sans réponse... jusqu'au lundi 14 août.

Au surlendemain d'une rencontre qui a vu des « supporters » alsaciens prendre violemment à partie l'entraîneur du RC Strasbourg Claude Le Roy et le président du club Patrick Proisy, et les insultes odieuses fuser dans et autour du stade de La Meinau, ce sont les dirigeants du club qui ont contacté la Licra tout en portant plainte pour « insultes à caractère raciste et xénophobe ».

La troisième défaite consécutive en championnat de France de l'équipe professionnelle, samedi 12 août à La Meinau contre l'AS Monaco (3-1), a déclenché des réactions violentes. En pleine rencontre, alors que leur équipe était menée par deux buts à zéro, plusieurs dizaines de spectateurs surexcités ont

quitté le « kop » (la tribune située derrière l'un des buts) pour venir s'installer dans celle se trouvant derrière le banc de touche strasbourgeois et réclamer la démission de Patrick Proisy et de Claude Le Roy. « Cette soirée a été la plus dure, nerveusement et moralement, de ma carrière », a confié l'entraîneur.

A la sortie du stade, deux joueurs, Mamadou Bagayoko et Habib Beye, ont été pris à partie. Une semaine plus tôt, après une défaite cinglante face à Lille (4-0), plusieurs dizaines de supporters en colère attendaient les joueurs sur le parking où ceux-ci garent leurs véhicules. Des injures à caractère raciste avaient volé à destination de Habib Beye, né à Suresnes (Hauts-de-Seine), de Peggy Luyindula, originaire de Kinshasa (ex-Zaïre) et de Brahim Hemdani, né à Colombes (Hauts-de-Seine), qui avait vu sa voiture sérieusement secouée avant que les gendarmes mobiles s'interposent.

« On commence à être habitué à ce public », s'est désolé Habib Beye. « Après ce que j'ai vu, j'avais honte d'être Alsacien », a ajouté Thierry Debes, le gardien de but, natif de Strasbourg. Les plus extrémistes des supporters alsaciens ont trouvé de nouveaux bous-

émisaires : les joueurs d'origine africaine et celui qui est supposé être leur maître à penser, Claude Le Roy. Ancien entraîneur national du Sénégal et du Cameroun, celui-ci avait été prévenu : la saison dernière, plusieurs fax à caractère raciste lui avaient été personnellement adressés.

Les responsables du club s'appuient sur la loi « Alliot-Marie », qui prévoit des peines pouvant aller jusqu'à 100 000 francs d'amende et un an de prison pour les personnes coupables d'avoir proféré des insultes à caractère raciste dans une enceinte sportive. « La phase d'identification des personnes concernées est en cours, assure Serge Cayen, directeur du stade de La Meinau et de l'organisation de la sécurité. Le personnel de contrôle du stade a reconnu certains individus. »

Les problèmes de violence, verbale ou physique, reviennent périodiquement à La Meinau. La saison dernière, sept « skinheads » avaient été interpellés à l'occasion d'un match. Deux d'entre eux avaient été condamnés à des peines de prison ferme.

Gilles van Kote



GÉRARD RONDEAU

PORTRAITS

Les ailleurs de la mode

5. Lacroix et ses villes imaginaires

« Couturier du Sud », il a rhabillé le TGV Méditerranée. Rêveur d'itinéraires, il parcourt des mondes en brouillant les pistes. p. 9

A l'ONU, les ONG dérangent

PARCE QU'ELLE avait permis à un représentant tchétchène de s'exprimer, en avril, devant la commission des droits de l'homme à Genève, une organisation non gouvernementale (ONG) risque de se voir privée de son statut consultatif auprès de l'Organisation des Nations unies. L'année précédente déjà, une ONG suisse, Solidarité chrétienne internationale, avait été exclue à la demande de Khartoum pour avoir invité le chef de la rébellion sudiste soudanaise, John Garang, à prendre la parole dans la même enceinte.

Cette fois, c'est le Parti radical transnational (PRT) qui fait l'objet d'une procédure de suspension, voire d'exclusion, engagée par Moscou, avec le soutien actif d'alliés aussi divers que la Chine, Cuba et le Soudan.

A l'origine de cette plainte, la Russie accuse le PRT d'avoir enfreint les règles et les principes des Nations unies en offrant une tribune à un émissaire des « séparatistes et terroristes » tchétchènes. En fait, l'ONG incriminée avait simplement cédé cinq minutes de son temps de parole devant la commission à Akhiad Idigov, président du comité des affaires étrangères du Parlement tchétchène, une institution créée par Moscou à la suite de l'accord russo-tchétchène conclu en 1997. Mais ce bref témoignage est appa-

ru intolérable aux autorités russes, qui se sont empressées de réclamer l'expulsion du PRT de l'Ecosoc, le Conseil économique et social de l'ONU, dont dépendent les ONG.

Depuis lors, le sort du Parti radical transnational se trouve entre les mains de l'Ecosoc, qui devrait statuer en dernier ressort en principe fin septembre. En attendant, le cas du PRT et d'autres ONG mises sur la sellette pour « conduite inappropriée » ou toute autre entorse, réelle ou supposée, au règlement a été longuement débattu par les dix-neuf Etats membres chargés de veiller à la bonne conduite des ONG à l'ONU. Comme de coutume, les plaintes déposées émanent de pays eux-mêmes mis en cause plus souvent qu'à leur tour à la Commission pour leurs atteintes répétées aux droits de l'homme.

Toujours à la pointe de ce combat, Cuba et la Chine ont aussi porté plainte contre l'association américaine de défense des libertés citoyennes, Freedom House. La Havane lui reproche d'avoir accredité une juriste également membre d'une organisation proche des milieux anticastroistes et non reconnue par l'ONU.

Jean-Claude Buhner

Lire la suite page 10



NATALI FORTIER

MODES DE VIE

Les musiques du flirt

Au rock et aux slows des années 60 a succédé le rap des cités, moins tourné vers le mariage. Techno et rave parties, curieusement, semblent plus propices aux plaisirs éternels du flirt : « Toujours ça de pris à l'éternité » pour le chanteur Michel Delpech. p. 19

artprice.com

Partenaire Officiel

in a e y n

Halle Tony Garnier
27 juin - 24 septembre 2000

Invitations gratuites sur www.artprice.com

le prix de l'art et les indices du marché sur www.artprice.com

coté au Nouveau Marché (7478)

leader mondial de l'information sur le marché de l'art
Groupe Serveur SARL au capital de 598 539 000 FRF - RCS Lyon 408 309 270

International	2	Aujourd'hui	15
France	5	Abonnements	18
Société	6	Météorologie, jeux	20
Régions	8	Carnet	21
Horizons	9	Culture	22
Entreprises	11	Guide culturel	24
Tableau de bord	12	Radio-Télévision	31

RUSSIE Les chances de retrouver vivants les 118 hommes du sous-marin nucléaire russe *Koursk* qui gît au fond de la mer de Barents s'amenuisent de jour en jour et le

premier ministre russe, Mikhaïl Kassinov, a déclaré, jeudi 17 août au matin, que la situation était « proche de la catastrophe ». ● MOSCOU a finalement accepté

une assistance occidentale et les Britanniques ont envoyé en Norvège un mini-sous-marin de sauvetage de type LR5, qui fait route vers la zone du sinistre. La Norvège dépêche sur

les lieux un navire avec une équipe de plongeurs. ● LA PRESSE russe dénonce l'attitude des autorités qui ont tardé à annoncer la catastrophe. ● À MOURMANSK, principale base

de la flotte du Nord, les habitants se rapprochent aux responsables militaires de fournir des informations contradictoires sur le sort des sous-marins et les opérations de secours.

L'espoir de retrouver vivant l'équipage du « Koursk » est infime

Un mini-sous-marin britannique se dirige vers les lieux du drame pour assister les Russes. Les tentatives d'évacuation des 118 hommes à bord, dont une partie auraient déjà péri, sont restées vaines. Selon les services de renseignement américains, le sous-marin ne répond plus

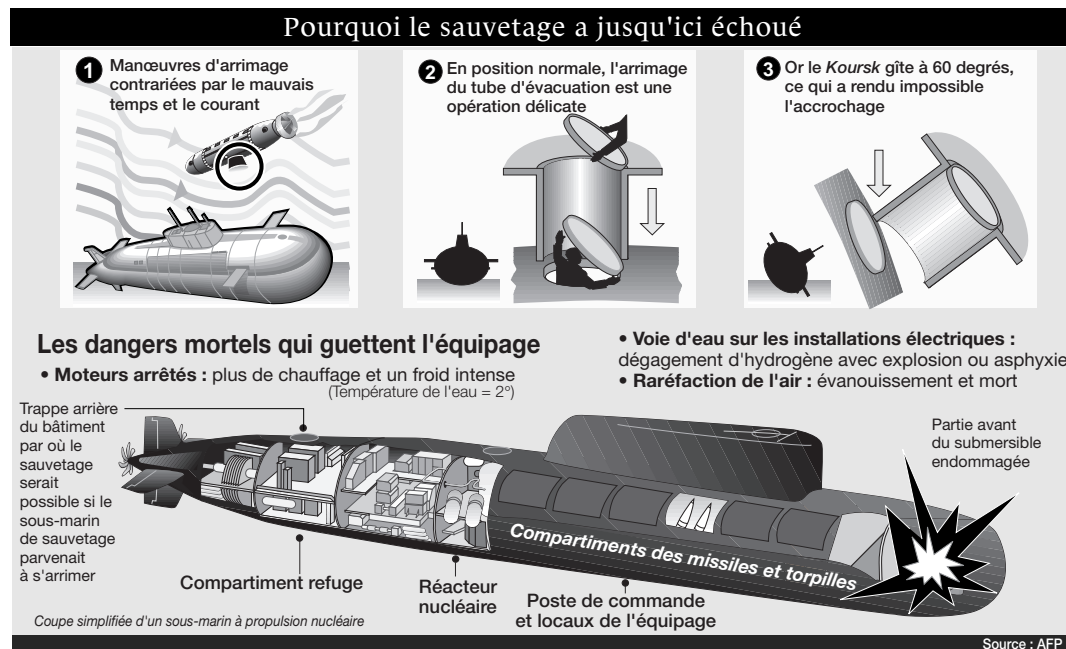
MOURMANSK

de notre envoyé spécial

« Cinq jours d'inconnues », titrait, jeudi 17 août, l'un des principaux quotidiens de Mourmansk évoquant le drame du sous-marin nucléaire *Koursk* et de son équipage, bloqués depuis samedi par plus de cent mètres de fond en mer de Barents. *Vetchernyi Mourmansk* résume bien l'opinion de nombreux habitants de cette ville-port bâtie à 200 km au nord du cercle arctique. Le sort du port de Mourmansk a toujours été lié à ce qui fut la prestigieuse flotte du Nord.

La ville et ses 450 000 habitants ont de longue date pris l'habitude de se méfier des déclarations contradictoires des amiraux et hauts gradés militaires. Si une statue géante en béton armé d'un soldat casqué, fusil à l'épaule, veille sur les hauteurs de la ville, si des fresques célèbrent encore « Mourmansk ville héros » parce qu'elle fut totalement rasée par les armées nazies, la règle ici est de pester contre « ces militaires qui mentent, une fois encore ».

En ce cinquième jour du drame, les possibilités de récupérer vivants tout ou partie des 118 marins apparaissent de plus en plus faibles. Tout semble au contraire indiquer qu'une partie de l'équipage aurait déjà péri, peut-être dès l'accident survenu samedi



vers 23 heures, et non dimanche, comme la marine l'avait d'abord annoncé. Mercredi, le président Vladimir Poutine a décrit la situation comme « critique, lourde », « mais tout ce qui peut être entrepris l'est ; personne n'a attendu une seule minute » a-t-il ajouté. Plus tard, sur les écrans de télévision, les habitants de Mourmansk ont pu voir le porte-parole de l'état-major de la marine, Igor

Digalo, brandir une icône offerte aux marins du *Koursk* par le patriarche de toutes les Russies, Alexis II. « Il y a très peu d'optimisme, mais nous devons garder espoir » déclarait le porte-parole.

A Mourmansk, la flotte du Nord ne répond plus. Dans un bâtiment néo-stalinien, un gradé envoi tous les journalistes à Severomorsk, 10 km plus au nord. Severomorsk, « capitale » de la

flotte du Nord, n'est pas qu'une immense base militaire où attendent sous-marins et vaisseaux, c'est une ville de plus de 50 000 habitants, au statut de « zato » (administration territoriale), c'est-à-dire entourée de barbelés et interdite aux non-résidents. C'est dans cette ville interdite aux étrangers qu'est installé le « centre de presse » de l'état-major.

« Dans cette affaire, tout est flou. L'armée nous cache la situation qui est beaucoup plus sérieuse que ce qui est dit » estime Viktor Khabarov, directeur de *Vetchernyi Mourmansk*. Il a annoncé mercredi ce qui était tu : outre les membres de l'équipage, une dizaine de hauts responsables de l'état-major de la flotte du Nord qui voulaient assister à des manœuvres navales importantes se trouvent à bord du *Koursk*.

DES DÉGÂTS IMPORTANTS

Aux principales questions, des réponses contradictoires ou partielles ont été apportées. La composition exacte de l'équipage demeure inconnue, tout comme les causes de l'accident : explosion dans la salle des torpilles, collision, incendie, heurt d'une mine de la deuxième guerre mondiale ? Un expert ayant participé à la construction du *Koursk* a indiqué que le sous-marin était bel et bien équipé de systèmes de sauvetage : scaphandres individuels, capsule pouvant embarquer plusieurs hommes. Pourquoi aucun de ces secours n'a-t-il été utilisé ?

A Moscou, les responsables n'ont pas plus insisté sur les découvertes faites mercredi par un engin de sauvetage qui a pu inspecter la coque. Des dégâts importants ont été constatés « en quatre endroits » a-t-il été dit. Il

semble en fait que quatre secteurs du sous-marin ont été inondés : la salle des torpilles, le poste de commandement, le poste de pilotage et le secteur de vie. Le septième secteur, celui abritant les deux réacteurs nucléaires du bâtiment, serait intact. « D'après nos informations, deux tiers de l'équipage devaient, selon l'ordre de marche, se trouver dans les quatre secteurs touchés. Il est quasi certain que beaucoup de marins ont dû périr dès l'accident », souligne Viktor Khabarov.

A l'autre bout de la ville s'étend ce qui constitue la fierté de Mourmansk, son port de brise-glace nucléaires. Ces monstres uniques au monde ouvrent encore la route du Nord, vers le Pacifique et Vladivostok. Le trafic s'est effondré. L'*Artika* est à quai, attendant d'improbables touristes américains pour une croisière à plus de 10 000 dollars par personne. La carcasse d'un sous-marin émerge des eaux sombres, au milieu d'autres épaves.

« Je ne comprends pas, dit Alexandre, un habitant, pourquoi n'avoir pas tout de suite appelé les Américains et les Norvégiens, et dit « voilà la situation, les gars, qu'est-ce qu'on peut faire de mieux pour sauver les types qui sont au fond ? » » La question revient dans les conversations, et le « secret militaire » est chaque fois mis en cause. A Mourmansk, le souvenir de la catastrophe du *Komsomolets*, ce sous-marin nucléaire qui a coulé en avril 1989, faisant quarante-deux morts parmi l'équipage, est encore vivace : des années de mensonges ont accompagné ce drame qui n'est pas encore totalement éclairci.

Ce n'est que mercredi soir que la Russie formulait officiellement une demande d'aide à la Grande-Bretagne : un sous-marin de secours de type LR5 était transporté dans la soirée en Norvège. Mais il pourrait ne pas être en mesure d'intervenir avant samedi.

Les familles de l'équipage du *Koursk* ont, pour la plupart, été regroupées à Severomorsk, certaines embarquées dans le navire-hôpital qui croise sur la zone du sinistre. L'an dernier, elles avaient assisté à une remise de prix pour l'équipage du *Koursk*, déclaré meilleur sous-marin de la flotte du Nord. Jeudi matin, plus aucun signal n'était émis par les marins prisonniers au fond de la mer.

Natalie Nougayrède

François Bonnet

Aucun signe de vie

Aucun signe de vie n'a été détecté à bord du *Koursk* par les services de renseignement américains, a indiqué, mercredi 16 août, un de leurs responsables sous couvert d'anonymat. « Nous espérons bien sûr qu'il y a des survivants mais à ce stade, nous n'avons aucune preuve qu'il y en ait », a-t-il déclaré, avant d'admettre que « les Russes sont plus proches du sous-marin que nous ne le sommes ».

Le vice-premier ministre russe Ilia Klebanov, chargé du dossier, a déclaré lui aussi mercredi qu'il ne semblait pas y avoir de signes de vie à bord, mais que cela ne voulait pas forcément dire que les sous-marinières étaient morts. Leur affaiblissement, pour cause de raréfaction de l'oxygène, pourrait, selon lui, expliquer ce silence. Le chef de la marine russe a affirmé mercredi qu'il y avait théoriquement des réserves en oxygène jusqu'au 25 août, après avoir évoqué la date du 18 août. — (AFP Reuters.)

La presse russe critique la lenteur de la réaction des autorités

UNE POLÉMIQUE agite la presse russe sur les circonstances du drame du *Koursk*. Sous le titre « Quel honneur est en train de couler dans la mer de Barents ? », le quotidien *Kommersant* écrit, jeudi 17 août, que « tout aurait pu être différent si l'opération de sauvetage avait commencé non pas mardi mais samedi, quand le *Koursk* a coulé ». « Le commandement suprême de la flotte aurait dû comprendre tout de suite la situation », dénonce le journal, ajoutant : « Personne, parmi les haut fonctionnaires de l'Etat, n'a voulu prendre le risque d'endosser ne serait-ce qu'un peu de responsabilité. Le président [Vladimir Poutine] non plus ne s'y est pas risqué. Ce n'est qu'hier soir qu'il a informé le président des Etats-Unis. »

La *Komsomolskaïa Pravda* s'en prend à la culture du silence au sein des forces armées : « Il semble bien que, chez nos chefs de la marine de guerre, subsiste cette habitude soviétique qui consiste à raconter des sornettes au pouvoir et au citoyen, au lieu de les informer honnêtement et rapidement du drame. » Le journal critique aussi le silence « pendant cinq jours » de Vladimir Poutine, qui se trouvait au moment de l'accident en vacances à Sochi : « Comment se fait-il que l'officier Poutine, qui avait passé, il n'y a pas si longtemps, une nuit à bord d'un sous-marin, n'a

pas su trouver le temps de s'adresser aux familles des marins, aux militaires, alors que le pays tout entier n'a depuis des jours qu'une pensée : les sauveront-ils ou non ? »

PERSISTANCE DES VIEUX RÉFLEXES

La *Nezavissimaïa Gazeta* veut, elle aussi, voir derrière cette catastrophe, la persistance des vieux réflexes : « Peut-être la direction de la flotte, de l'armée et du pays veut-elle utiliser tous les moyens disponibles pour le sauvetage, en premier lieu, du sous-marin lui-même ? L'idéologie de l'époque soviétique s'est épuisée, mais elle pèse toujours sur la tête des hauts responsables : le subordonné peut mourir, pourvu qu'un bien militaire de valeur ne se perde pas. » Evoquant le débat en cours sur la réforme des forces armées, le journal note que « dans la dispute entre le ministre de la défense [Igor Sergueiev et le chef d'état-major [Anatoli] Kvachnine », il n'a pas été question de la « composante humaine », c'est-à-dire la nécessité d'éviter « des pertes insupportables » en vies humaines.

Contrôlé par le financier Boris Berezovski, actuellement en froid avec le Kremlin, la *Nezavissimaïa Gazeta* ajoute que « les premiers mois de la présidence de Vladimir Poutine ont vu beaucoup de sang russe versé », rappelant les

combats en Tchétchénie et la récente explosion dans un passage sous-terrain de la place Pouchkine, à Moscou. « L'ère » de Vladimir Poutine s'avère assez comparable aux premières années de Gorbatchev. La société avait alors l'impression que l'heure des changements, tant attendue, avait sonné. Mais presque au même moment sont survenues des catastrophes, tel Tchernobyl », note le journal.

Sevodnia dénonce, comme d'autres, le retard pris avant d'accepter des aides internationales. « On nous disait officiellement qu'une telle aide n'était pas nécessaire, que les forces propres de la Russie étaient plus que suffisantes. Et cela au moment même où la situation du *Koursk*, déjà critique, devenait catastrophique... » Le quotidien ajoutait : « Les amiraux estiment, pour des raisons bizarres, que si un seul marin russe est sauvé par des moyens étrangers, tout se terminera par une catastrophe politique. » En se tournant vers une assistance étrangère, « le Kremlin se trouve obligé de mettre son amour propre en sourdine », poursuit *Sevodnia* : « Il est sûr que le statut de la Russie comme grande puissance maritime en pâtit. Mais il souffrira encore plus si le sauvetage du *Koursk* n'a pas lieu. »

Equipement défectueux et conditions défavorables ont empêché, jusqu'à présent, le sauvetage

COMME lors des précédents incidents (*Le Monde* du 16 août 2000), le naufrage du *Koursk* pose une série de questions.

● Combien de temps les hommes peuvent-ils tenir ?

Pour les survivants – car, selon les services de renseignement américains, une partie de l'équipage a succombé au moment même de l'accident ou peu après –, le principal problème est l'approvisionnement en oxygène. Dans un sous-marin en fonctionnement normal, l'oxygène est produit par l'hydrolyse de l'eau et le gaz carbonique absorbé par des « usines de décarbonatation » ; mais faute d'énergie, ces dispositifs ne fonctionnent plus. Alors que le taux de gaz carbonique est normalement de l'ordre de 0,04 % du volume de l'air, un taux de 2 % est supportable sans difficulté, et jusqu'à 6 % avec des sensations de nausée et d'essoufflement. On peut piéger le gaz carbonique avec de la chaux sodée répandue en granulés sur les surfaces planes du navire, et produire de l'oxygène de secours avec des « chandelles » qui le libèrent par réaction chimique. On peut penser que les Russes disposent de ces moyens de survie fort connus

des sous-marinières du monde entier, et qui pourraient assurer la respiration jusque vendredi ou samedi. Cependant, des plongeurs auraient observé des bulles d'air s'échappant du bâtiment naufragé, qui subirait donc une fuite d'air. Par ailleurs, selon les services de renseignement américains, cinq des neuf compartiments du *Koursk* sont inondés, ce qui devrait accroître la pression dans les volumes restant libres, donc la difficulté à respirer.

● Pourquoi les survivants ne sortent-ils pas d'eux-mêmes ?

Cette manœuvre fait normalement partie des entraînements des sous-marinières. Ils revêtent une combinaison étanche contenant de l'air et qui s'équilibre en permanence avec la pression de l'eau environnante grâce à des valves. Ils se pressurisent dans le sas de sortie à la pression ambiante (à 100 mètres de profondeur, 10 bars), puis s'échappent par le panneau, remontant en quelque deux minutes à la surface. Le choc de pressurisation est évidemment brutal – on repasse en surface à la pression atmosphérique de 1 bar – mais supportable par des hommes en bonne santé. Cette opération n'a

manifestement pas été tentée. Les hommes disposaient-ils des combinaisons adéquates ? L'état général de la marine russe fait penser que ces équipements manquaient, au moins partiellement. Par ailleurs, les hommes sont sans doute très affaiblis par l'épreuve endurée depuis samedi 12 août. Enfin la gîte du sous-marin, qui est de 60 degrés, rend sans doute l'ouverture du sas très difficile de l'intérieur : il s'agit de portes de quelque 200 kilos, manœuvrées à la main ou par des moteurs pneumatiques.

● Quelle manœuvre les sauveteurs russes ont-ils tenté ?

Ils ont d'abord, semble-t-il, utilisé une cloche de plongée, accrochée par un câble à un bâtiment de surface et guidée par des plongeurs. La cloche, appelée *Kolokochik*, devait être posée sur le panneau d'évacuation du compartiment arrière, où sont réfugiés les naufragés. Plusieurs d'entre eux auraient pu, à chaque rotation, embarquer dans la cloche et remonter à la surface. Mais il fallait pour cela réaliser une liaison étanche entre cloche et navire, de façon à réaliser un équilibre de pressions entre le sous-marin et le

véhicule de secours. La gîte du *Koursk* a rendu impossible cette étanchéité. Les Russes ont ensuite recouru à deux petits sous-marins spécialisés pour de tels sauvetages, le *Bester* et le *Priz*, qui suivent le même concept d'évacuation que la cloche, mais sont dotés de moyens de propulsion et donc plus manœuvrables. Mais l'angle de gîte du *Koursk* était, là aussi, un obstacle infranchissable, d'autant plus que le courant de fond compliquait la manœuvre de ces engins à la puissance limitée. Le courant soulève de surcroît la poussière du fond, rendant la visibilité médiocre. Quant à l'aide des plongeurs, elle est également limitée : leur intervention au fond ne peut se faire que pendant quelques heures, s'ils ne disposent que de leurs seules bouteilles d'air comprimé. Il leur faut, de plus, respecter, à la remontée, des paliers de décompression longs et éprouvants. Certes, les plongeurs professionnels sont capables, en respirant des mélanges spéciaux d'hélium et d'oxygène, de descendre pendant trois semaines. Mais ils bénéficient de cloches pressurisées qui leur servent de base de repos.

● Quelle aide les Occidentaux peuvent-ils apporter ?

Les Américains disposent de deux petits sous-marins, les *Deep Submergence Rescue Vehicle (DSRV)*, basés à San Diego, qui peuvent s'arrimer aux sous-marins et embarquer 24 personnes. Leur particularité est qu'ils n'opèrent pas depuis un navire de surface qui les met à l'eau, mais depuis un sous-marin porteur.

Par ailleurs, la Grande-Bretagne dispose du LR5, fabriqué par la firme Slingsby près de York et mis en œuvre par la firme d'ingénierie Rumic : selon celle-ci, le LR5 est le seul engin au monde capable de se connecter, grâce à une sorte de sas circulaire, avec un sous-marin couché sur le flanc. Long de 10 mètres, il peut embarquer jusqu'à 16 personnes. Cependant, il ne sera pas sur place avant quelques jours – sans doute trop tard pour sauver des survivants. Un autre problème est qu'il est peu probable que le LR5, comme les DSRV, aient un sas aux dimensions de celles des sous-marins russes (en revanche, les navires des pays de l'OTAN ont adopté des normes communes pour les dimensions de ces panneaux d'évacuation).

● Y a-t-il un risque de pollution radioactive ?

Selon la marine russe, le *Koursk* n'emportait pas pour cette mission d'armes nucléaires. Ses deux réacteurs nucléaires, chacun d'une puissance thermique de 190 MW, n'en sont pas moins une source potentielle majeure de radioactivité. La Norvège, qui dispose d'un navire sur zone, n'a pas relevé pour l'instant de trace de radioactivité. Mais un expert indépendant russe, Alexeï Iablov, relève que, si le réacteur « n'est pas refroidi, il peut y avoir des problèmes jusqu'à l'explosion ».

● Quelle est la cause de l'accident ?

Les hypothèses restent diverses. La collision avec un navire américain – l'*USNS Loyal* et deux sous-marins suivaient les manœuvres de la flotte russe – est formellement rejetée par les Etats-Unis. L'explosion d'une torpille et la collision avec une mine sont deux possibilités. La théorie d'un choc avec un objet extérieur était de nouveau avancée, jeudi, par le ministre russe de la défense, Igor Sergueiev.

Jean-François Augereau, Hervé Kempf et Pierre Le Hir

La Turquie peine à effacer les marques du tremblement de terre d'août 1999

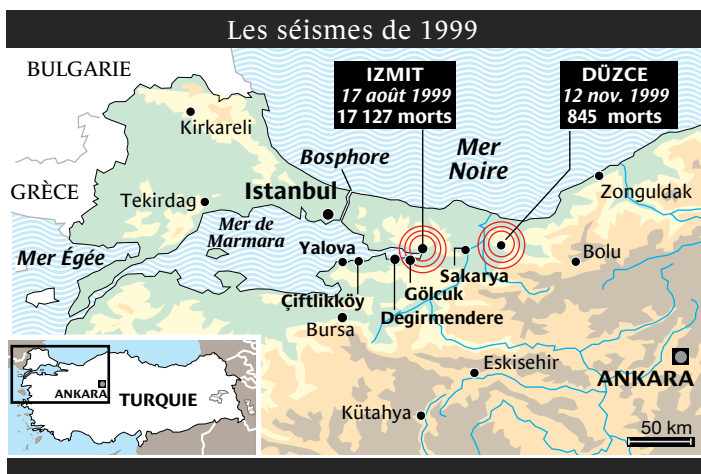
De nombreuses familles vivent encore sous la tente

Les autorités turques tardent à fournir l'aide matérielle et financière promise aux habitants des régions dévastées par les séismes du 17 août et du 12 novembre 1999.

Le bilan total fut de près de 18 000 morts et 49 000 blessés. Dans la ville de Düzce, le provisoire durable et l'économie locale ne redémarre que lentement.

DÜZCE (Turquie)
de notre envoyée spéciale
Elles attendent patiemment que leur situation s'améliore, assises sous un arbre qui offre un peu d'ombre, un verre d'eau tiède, en l'absence de réfrigérateur – à la main, avec une résignation à la fois remarquable et quelque peu surprenante. Depuis le 17 août 1999, ces femmes vivent sous la tente avec leurs familles, dans un espace restreint, encombré et, en cette période estivale, surchauffé. Vingt mètres carrés à peine. En quelques secondes, un puissant tremblement de terre a transformé leur vie quotidienne en une inconnue.
Ce fatalisme, on le retrouve dans l'ensemble de la zone sinistrée. Une enquête effectuée par la faculté d'économie de l'université d'Istanbul a révélé que, si 29 % des personnes interrogées ont perçu les séismes comme des désastres naturels, 71 % des gens y voient une punition de Dieu ou du destin, ou même un signe de la fin du monde. Ce même fatalisme permet aux constructeurs locaux de rebâtir apparemment sans se soucier trop des normes antisismiques. Düzce, une ville de 80 000 habitants située à 250 kilomètres au sud-est d'Istanbul, a été frappée à deux reprises. Déjà sérieusement endommagée lors du séisme du 17 août, qui détruisait la région de Marmara, la ville fut presque entièrement détruite lors d'une seconde secousse, le 12 novembre.

CABANE AU CENTRE DE LA VILLE
« Nous pouvons être expulsés à tout moment », explique Gül Isikgil, une femme de trente-deux ans, qui fait visiter la cabane en bois construite par son mari sur une place, au centre de la ville. L'abri, aux dimensions d'une maison de poupée, est presque luxueux par rapport aux tentes de ses voisines. Les murs sont tapissés de vieux morceaux de moquette et l'espace minuscule est divisé en deux chambres distinctes par une cloison en bois. Les fillettes, âgées de trois et quatre ans, qui jouent devant la « maison » avec un bol d'eau savonneuse, avaient été si traumatisées par le premier séisme qui les avaient brutalement éjectées de leur lit au milieu de la nuit



que la famille avait quitté la région temporairement pour se réfugier chez des parents, au sud du pays. Cette décision la sauva : l'immeuble de cinq étages où elle était locataire fut totalement détruit lors de la seconde secousse, le 12 novembre, et les voisins périrent.
Avec la philosophie de ceux qui ont échappé de justesse à la mort, Gül admet qu'elle ne sait pas du tout où la famille va s'installer. L'aide au logement de 1 250 francs que leur verse l'Etat arrive à terme ce mois-ci et les habitants ne veulent pas s'installer dans les rares immeubles locatifs restés debout : personne à Düzce ne s'aventure désormais au-delà d'un troisième étage. La terre continue de trembler fréquemment dans la ré-

gion. Les propriétaires dont la maison a été détruite peuvent espérer obtenir un logement de l'Etat. L'infrastructure est en place, affirme le gouverneur de la province, Fikret Güven, pour la construction de 8 000 maisons permanentes sur les collines situées au nord de la ville actuelle. Les locataires, en revanche, sont plus mal lotis. Enceinte de sept mois, Gül Kirici, dix-neuf ans, s'apprête à quitter sa tente pour une maison préfabriquée. « C'est loin, le loyer est de 115 millions de livres turques [environ 1 250 francs] par mois et les transports nous coûteront près de 50 millions [500 francs] », explique la jeune femme, dont le mari sert le thé dans un troquet. « Mais c'est mieux pour le bébé, au moins

Il y a un an, plus de 17 000 morts et 44 000 blessés

● **Victimes** : le bilan officiel du séisme qui a frappé la région de Marmara le 17 août 1999, à 3 heures du matin, s'élève à 17 127 morts et 43 900 blessés. Celui de Düzce, le 12 novembre 1999, a fait 845 morts et 4 948 blessés. Ce même séisme a détruit 3 395 bâtiments et endommagé 12 939 autres.
● **Reconstruction** : le gouvernement prévoit de construire 40 665 logements permanents dans la région, dont 17 348 aux alentours d'Izmit et 8 000 à Düzce.

8 500 personnes vivent encore sous tentes.
● **Procédures judiciaires** : des poursuites ont été engagées contre 164 personnes, ingénieurs ou constructeurs « véreux », dont les bâtiments, mal construits, se sont écroulés. Aucune condamnation n'a encore été prononcée. Des milliers de dossiers ont été ouverts par des particuliers demandant compensation. Après le 17 août, ils ne pourront plus faire appel à la justice. – (Corresp.)

nous aurons une salle de bains. »
Les habitants attendent des autorités qu'elles s'organisent plus rapidement. Le gouverneur de la province de Düzce, formée après le séisme, apparaît tendu dans son nouveau bâtiment officiel qui ressemble à un chalet suisse. Le téléphone sonne sans arrêt. « Nous n'avons pas le temps de penser. Nous devons prendre des centaines de décisions par jour, sans avoir le temps de planifier, explique-t-il. Nous avons reçu beaucoup d'aide de l'extérieur pour les premiers secours, mais il nous faut maintenant des projets à long terme pour relancer l'économie. Nous avons besoin de bourses universitaires pour donner aux jeunes gens le pouvoir de rebâtir leur vie. »

PLAN D'URBANISME

La municipalité travaille actuellement à un plan d'urbanisme très attendu. « Si 50 000 personnes déménagent au nord de la ville, cela va tout changer pour les commerçants », explique Canan Cagatay, secrétaire générale de la chambre de commerce et de l'industrie locale. « Quelque 6 000 petits entrepreneurs et commerçants ont reçu des crédits de l'Etat, mais c'est encore très insuffisant », affirme-t-elle. « 80 % des sites industriels et des petites entreprises ont subi des dégâts, au niveau des bâtiments ou de l'équipement », renchérit Yunus Yilmaztürk, qui représente, à Düzce, le ministère du commerce et de l'industrie.

Avec une clientèle au pouvoir d'achat très réduit, souvent sans emploi, le chiffre d'affaires des entreprises de la région demeure bas. Le seul secteur qui fleurit est celui de la construction mais, se plaint la chambre de commerce, aucun des 182 constructeurs de Düzce n'a été sélectionné pour participer aux travaux de démolition, qui sont loin d'être terminés, ou à la construction de nouveaux logements. Personne ne se fait d'illusions : il faudra encore du temps pour que l'économie redémarre et qu'un semblant de normalité s'installe. Les blessures psychologiques de la population mettront des années à s'estomper.

Nicole Pope

Les démocrates aplanissent leurs dissensions à la veille du discours d'investissement d'Al Gore

Son colistier, le sénateur Joe Lieberman,

a dû s'employer à rassurer les Noirs, les syndicalistes et les représentants des minorités sur ses convictions

LOS ANGELES

de nos envoyés spéciaux

Comment se présenter comme la « nouvelle garde » d'un parti sans en faire fuir la base traditionnelle ? Comment rallier des troupes qui font ouvertement part de leurs états d'âme sur le « manque de charisme » de celui qui doit les mener à la victoire ? A la veille de l'investiture du candidat à la Maison Blanche par la convention démocrate, l'état-major d'Al Gore et de Joe Lieberman, son candidat à la vice-présidence, a redoublé d'efforts pour maîtriser les dissensions au sein d'un parti beaucoup plus prompt à afficher ses différences que ses adversaires républicains.

Les réticences de l'aile gauche du parti face à un « ticket » Gore-Lieberman uniformément centré se sont cristallisées ces derniers jours sur les réserves exprimées, dans le passé, par le sénateur Lieberman sur la politique d'affirmative action qui, depuis trente ans, aide à promouvoir les minorités ethniques dans l'enseignement ou pour l'emploi, et qui est aujourd'hui profondément remise en cause par la droite américaine. Tandis que, mardi 15 août, le Parti démocrate faisait donner à la tribune de la convention, réunie à Los Angeles, les ténors de la gauche traditionnelle, de Jesse Jackson à Ted Kennedy, pour apporter la caution de ce courant au candidat Al Gore, M. Lieberman entamait plus discrètement une série de rencontres, qui s'est poursuivie mercredi, avec les groupes de militants les plus enclins à la grogne.

MALENTENDUS DISSIPÉS

La rencontre la plus commentée a été celle organisée avec le groupe noir du comité national du parti démocrate, dont un membre influent, Maxine Waters, élue de Californie au Congrès, s'était publiquement émue des positions de Joe Lieberman sur l'affirmative action. Les malentendus ont été dissipés après que le coéquipier d'Al Gore eut clairement affirmé devant le groupe sa foi et son engagement en faveur de la politique d'affirmative action, engagement qu'il a jugé utile de réitérer mercredi soir dans son discours officiel

devant la convention. La réunion avec le groupe noir a été suivie, mardi et mercredi, de rencontres de M. Lieberman avec les groupes hispanique, asiatique, et indien du comité national, puis avec celui des homosexuels.

La semaine dernière, le sénateur du Connecticut a également dû rassurer un grand syndicat d'enseignants – élément-clé de la base démocrate –, alarmé de son soutien au système des vouchers, programme d'aide à l'enseignement privé qui a la faveur du parti républicain. Là encore, il a dissipé les malentendus en s'engageant à lutter pour l'amélioration des écoles publiques, une promesse elle aussi réitérée dans son discours de mercredi soir.

La grogne a parfois porté sur d'autres thèmes de la campagne Gore-Lieberman, comme celui des valeurs morales au nom desquelles une étoile montante du parti, l'hispanique Loretta Sanchez, élue de Californie au Congrès, a été priée de déplacer une soirée de collecte de fonds pour laquelle elle avait accepté l'hospitalité du patron de Playboy, à Los Angeles, sous peine d'être privée de son rôle d'orateur à la convention. M^{me} Sanchez a fini par trouver un endroit plus anodin pour sa soirée, mais a volontairement renoncé à intervenir à la tribune de la convention.

Influent sénateur démocrate auquel on prête des ambitions présidentielles, Joe Biden conteste, pour sa part, la tactique du parti d'esquiver le débat avec les républicains sur un terrain où les divergences sont cruciales, celui de la politique étrangère et de la défense. « Notre doctrine stratégique est en jeu, observe-t-il. Si George W. Bush est élu, nous aurons un bouclier anti-missile plus développé, nous risquons de sortir du traité ABM et de mettre fin à une génération de contrôle des armements. »

L'effet de mobilisation de la convention aidant, tout ce petit monde paraissait bon gré mal gré rentré dans le rang à la fin de la semaine. Avec, pour le justifier, une bonne dose de pragmatisme : « Al Gore doit être président, et il sera président, explique Jesse Jackson Jr, fils du révérend Jesse Jackson et élu de Chicago au Congrès. C'est la

seule option que nous ayons dans cette élection. » Tout en reconnaissant qu'il existe, au sein de la gauche démocrate, « une énorme frustration à l'égard de l'emprise du capital privé sur les deux grands partis politiques », M. Jackson estime que l'enjeu est trop gros pour être laissé au candidat d'un parti tiers comme Ralph Nader, qui se présente avec l'appui du parti Vert. Mais, avertit le jeune parlementaire noir, « Al Gore a intérêt à nous faire un sacrément bon discours jeudi soir ! ».

CRAINTE DE L'ABSTENTION

Même réalisme chez les syndicalistes. Dirigeant du syndicat des travailleurs de la sidérurgie, George Becker reconnaît avoir « eu des problèmes avec Al Gore », mais rappelle qu'aux législatives de 1994, « le mouvement syndical s'est croisé les bras et nous avons perdu la Chambre des représentants. Ça nous a coûté cher ». Car c'est bien là la grande crainte : non pas que les Noirs, les syndicalistes et les enseignants votent républicain mais que, démotivés, ces piliers de l'électorat démocrate s'abstiennent d'aller voter le 7 novembre. Ted Snyder, délégué suppléant de Caroline du Sud et syndicaliste, évoque le « désengagement » de ses collègues. « Personnellement, dit-il, je n'ai jamais aimé la ligne de la direction du parti, mais les meilleures chances de faire changer les choses se trouvent à l'intérieur. »

L'autre solution est de faire passer la personnalité d'Al Gore à l'arrière-plan. Pour Alicia Wang, première vice-présidente du parti démocrate de Californie, « en 1996 nous avions le candidat Bill Clinton, en 2000 nous avons l'équipe Gore avec la famille démocrate toute entière derrière lui.

Le candidat n'est plus une superstar. Le vainqueur sera le parti démocrate, qui l'emportera sur son programme. Les objectifs politique d'Al Gore sont excellents, mais il manque dramatiquement de charisme. C'est l'inverse de George W. Bush : chacun des deux a la moitié des qualités de Bill Clinton. »

Patrice De Beer
et Sylvie Kauffmann

Sous surveillance pour sa violence chronique, la police de Los Angeles joue sa réputation

LOS ANGELES

correspondance

Sous les yeux de quinze mille journalistes de la presse nationale et internationale couvrant la convention démocrate et ses événements dérapages, la police de Los Angeles teste sa réputation. Deux scandales ont entaché le prestige du Los Angeles Police Department (LAPD) pendant la dernière décennie. Le tabassage de Rodney King, filmé par une caméra amateur, mais dont les auteurs ont été acquittés, a déclenché les émeutes de Los Angeles en 1992. Et le scandale du commissariat de Rampart, qui a éclaté il y a un an. Un agent de police, Rafael Perez, arrêté pour avoir volé et revendu plusieurs kilos de cocaïne confisquée par ses collègues, a parlé et révélé la corruption de son unité spécialisée dans la lutte antigang, allant de fausses preuves incriminant des innocents, à des identifications contestables et des rapports de police mensongers... Actuellement, une trentaine de policiers ont été suspendus, une centaine de condamnations ont été déclinées, et les plaintes au civil des victimes de cette corruption coûtent des millions de dollars à la municipalité. Pourtant le LAPD passait pour une des forces de police américaines les moins corrompues, alors que sa réputation de brutalité est notoire.

Depuis le début de la convention, l'ombre des émeutes de Los Angeles plane sur la ville. Le maire, Richard Riordan, a prévenu que sa police sera « dure » et le dispositif quasi militaire mis en place autour du lieu de la convention, le Staples

Center, confirme la détermination des policiers les mieux équipés des Etats-Unis à ne pas se laisser déborder. Le LAPD a mobilisé 9 400 hommes et femmes, certains en tenue d'émeute : avec casques, visière, gilets, fusils et bâtons. Ils ont le renfort de 3 000 collègues de la California Highway Patrol et la garde nationale se tient prête.

Retenant les leçons des violences contre l'Assemblée de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) à Seattle, le « downtown » a été vidé de tout ce qui pourrait servir de projectiles et est sous la surveillance constante d'hélicoptères relayant leurs images vers plusieurs PC, qui décident instantanément des interventions au sol. Mercredi soir, le LAPD confirmait l'arrestation de 192 manifestants.

BALLES EN CAOUTCHOUC

Les avis divergent quant à l'attitude de la police face au premier incident sérieux, lundi, après le concert du groupe de rock contestataire Rage Against the Machine. Des témoins ont parlé d'un déploiement policier disproportionné et reproché aux forces de l'ordre d'avoir tiré sans discrimination dans la foule avec des balles de caoutchouc. D'autres ont qualifié la réaction policière de modérée et d'efficace. Mercredi, le chef du LAPD depuis 1997, Bernard Parks, un Afro-Américain, était présent sur les lieux d'une manifestation... contre les abus policiers, appliquant sa « stratégie de contrôle mesuré ». Néanmoins, une preneuse de son de CNN, munie de ses accreditations, a été frappée et hospi-

talisée. Quelques heures plus tard et sur CNN, un porte-parole de la police s'est excusé officiellement pour cette bavure.

Le plan d'intervention du LAPD avait été bousculé à deux jours de l'ouverture de la convention. Un juge fédéral, répondant à une requête de l'American Civil Liberties Union (ACLU), a interdit au LAPD d'appliquer certaines des tactiques préventives de la police de Philadelphie, qui avait confisqué du matériel, visité et tenté de fermer les locaux des activistes. Dans la foule des manifestants autour du Staples Center, on distingue les avocats de l'ACLU en casquettes vertes fluo, qui prennent note de toute brutalité policière. Los Angeles doit faire attention : non seulement le monde entier regarde, mais le ministère de la justice américain, constatant l'inconduite chronique du LAPD, menace d'une plainte fédérale pour atteinte aux droits civiques.

Claudine Mulard

■ **Dick Cheney, colistier du candidat républicain à la Maison Blanche, George W. Bush, a quitté, mercredi 16 août, son fauteuil de PDG du groupe américain Halliburton avec un pactole de plusieurs millions de dollars, a confirmé la société. Les termes de son départ (stock-options, primes...) s'inscrivent dans le plan de retraits d'Halliburton, a souligné le premier groupe mondial de services pétroliers. Le New York Times avait fait état samedi d'un pactole de 20 millions de dollars. – (AFP)**

Une équipe française construit le premier dispensaire en dur à Düzce

DÜZCE

de notre envoyée spéciale

Une tragédie à l'échelle du tremblement de terre qui a dévasté le nord-ouest de la Turquie en 1999 provoque, dans un premier temps, un afflux d'annonces de soutien. Mais, à l'exception des professionnels de l'aide humanitaire, rares sont les donateurs qui tiennent la distance. Un groupe de Français travaillant à la construction d'un stade olympique à Istanbul a cependant relevé ce défi. Immédiatement après le séisme, ils ont organisé des collectes de vêtements et de vivres pour pallier les insuffisances des distributions officielles.

Après le second séisme qui a ravagé la ville de Düzce, le 12 novembre 1999, ils ont fondé à Paris l'association Ümit 2000 (*ümit* signifie « espoir » en turc), sous l'impulsion de Pascal Martin-Da-

guet, ingénieur en génie civil, et de Chantal Pinel, une architecte qui a participé à la construction du Stade de France.

« SERVIR DE MODÈLE »

La petite équipe conçoit d'abord un projet de dispensaire, en consultation avec les autorités médicales locales. D'emblée, ils décident de bâtir en dur. « Nous voulions un dispensaire qui puisse servir de modèle : bon marché, facile à construire, mais bâti selon les normes les plus récentes et résistant aux séismes, explique Pascal Martin-Daguet. Durant la construction, un film sera préparé pour enseigner les méthodes utilisées. » La mauvaise qualité des bâtiments dans la région sinistrée a largement contribué au bilan meurtrier des deux tremblements de terre, mais la corruption ou l'indifférence ont, jusqu'à présent, fait obstacle à

l'application de normes satisfaisantes. Pour bâtir leur dispensaire, qui inclura une salle d'opération, l'équipe d'Ümit 2000 doit se battre pour réunir les fonds, avec l'aide d'associations franco-turques. Les volontaires doivent aussi s'initier aux techniques locales de négociations pour gagner la confiance des autorités et obtenir un terrain où placer leur bâtiment. Leur patience et leur ténacité ont finalement été récompensées : le 2 août, Ümit 2000 signait un protocole avec le gouverneur de la province.

Dans six mois, si tout va bien, les habitants de Düzce auront un nouveau dispensaire, le premier projet bâti en dur dans le cadre du nouveau plan d'urbanisme. (Ümit 2000 : 31, rue Letort, 75018 Paris ; www.multimania.com/umit2000)

N. P.

REPRISE Valenciennes, ville symbole de la crise des années 80, est aujourd'hui l'un des lieux où se fait le plus sentir le nouveau climat qui accompagne le retour de la croissance. Son maire, Jean-Louis Borloo

(UDF), qui a œuvré avec acharnement pour « requalifier » la ville, s'inquiète de l'écart qui ne cesse de se creuser entre les heureux de la reprise et ceux que la crise a laissés en grandes difficultés. ● ANGOULÊME,



SORTIE DE CRISE

qui a subi la mort des vieilles industries et la gestion désastreuse d'un maire prévaricateur, Jean-Michel Boucheron (PS), place ses espoirs dans les métiers de l'image, attirés par son festival de la bande dessinée.

● À SURGÈRES, les cadres d'une entreprise moyenne racontent comment elle a failli mourir de la crise, qui a réduit ses effectifs de 80 %, et comment elle a été sauvée in extremis par la reprise.

Valenciennes entre la prospérité qui revient et la noirceur qui dure

La ville du Nord a perdu 40 000 emplois dans l'effondrement de la sidérurgie et des constructions mécaniques. Elle renoue avec les activités industrielles qui ont fait son histoire pendant deux siècles, mais ne peut oublier le legs de misère et de désespoir de la crise

VALENCIENNES (Nord)
de notre envoyé spécial

Les pneus brûlés à l'entrée de la ville et les menaces des ouvriers de « faire sauter l'usine, comme les Cellatex », n'auront pas empêché la fermeture de Forgeval, l'une des plus anciennes usines de Valenciennes. A l'approche des vacances, les 127 salariés de la forge ont reçu leur lettre de licenciement, quelques jours après la liquidation judiciaire prononcée le 10 juillet. « C'est une époque qui s'achève », lâche le sous-préfet, Jacques Millon, au terme d'une négociation tendue sur les indemnités de licenciement.

Forgeval, c'était « l'une des dernières entreprises qui vivaient de l'ancienne économie », précise M. Millon, celle des houillères et des grandes aciéries, dont la disparition aura entraîné, en cinq ans, plus de 40 000 licenciements dans l'arrondissement et presque autant de départs. De ce traumatisme, il reste des images gravées dans toutes les mémoires, comme celles des rues désertes et des centaines d'affichettes jaunes, « à vendre », placardées sur les portes des maisons vides. A l'union locale CGT, on préfère se souvenir du face-à-face avec les policiers, les poches pleines de bouillons et les visages dissimulés sous les foulards, et de la grande manifestation du 16 février 1979. Ce jour-là, rapporte la légende, 80 000 personnes s'étaient rassemblées dans les rues de Valenciennes, quelques semaines après l'annonce de la fermeture des hauts-fourneaux d'Usinor, dans la ville voisine de Denain.

Vingt ans plus tard, tout a changé autour des ateliers silencieux de Forgeval. Les friches industrielles ont cédé la place à une série de logements neufs, tandis que les vieilles bâtisses abandonnées ont été réhabilitées une à une. C'est là, en face de la vieille forge, que le Théâtre national de Valenciennes, chef-d'œuvre architectural baptisé Phénix, dresse depuis 1998 sa façade rouge. A côté, une

pépinière d'entreprises récemment inaugurées affichent déjà « complet ». Plus loin, sur les rives nettoyées de l'Escaut s'alignent désormais une série de bâtiments de verre et d'acier, une université et une école de pointe, Supinfo-com, qui a permis à la ville de revendiquer le titre de « capitale de la création numérique ». Partout, le dynamisme retrouvé est perceptible dans la multiplication des chantiers, qui ont accompagné le retour des entreprises et des contribuables : au dernier recensement, la population de Valenciennes a augmenté de 10 %.

CHANGER D'IMAGE

A quelques kilomètres, une armée de robots soudeurs viennent d'investir l'usine flambant neuve de Toyota, inaugurée le 5 juin à Onnaing. Annoncée en décembre 1997, l'arrivée du constructeur japonais et de ses 2 000 emplois « n'ont pas été l'élément du redressement », tempère Jean-Louis Borloo, maire de la ville et député (apparenté UDF) du Nord.

TROIS QUESTIONS À...

JEAN-LOUIS BORLOO

1 Maire de Valenciennes et député (apparenté UDF) du Nord, une ville et un département qui ont été profondément touchés par la crise économique, ressentez-vous aujourd'hui une atmosphère de sortie de crise ?

Bien sûr que je la ressens, même si, pour nous à Valenciennes, la reprise n'est pas liée à l'actuelle explosion sur le marché des services, mais à une stratégie industrielle qui commence à porter ses fruits depuis deux ou trois ans. Nous, nous étions sur le toboggan de la mort, et il est incontestable que la situation s'est améliorée ; mais, même si je ne veux pas jouer les trouble-fête de la reprise, je ne peux pas cacher mon inquiétude : l'aveuglement euphorique du moment



« C'était la cerise sur le gâteau », préfère-t-il dire. Le mouvement a commencé au début des années 90, avec la création de l'usine

Sevelnord, filiale de Peugeot et de Fiat, qui a recruté 3 500 personnes pour produire des monospaces. Il a continué avec le redémarrage de

me paraît criminel. On peut avoir en même temps une reprise économique très forte et - c'est le cas chez nous - une situation sociale alarmante.

2 La baisse du chômage ne contribue-t-elle pas à améliorer cette situation ?

Oui, le taux de chômage se réduit, mais le taux de souffrance, lui, augmente. Cet indicateur, établi par la Ddass, intègre, selon une cotation qui va de 1 à 20, des critères tels que la santé publique, le niveau scolaire, le logement social, la délinquance, les pathologies particulières, le niveau d'espérance de vie. Dans le bassin du Hainaut, nous avons encore 23 villes sur 82 qui ont un taux de souffrance supérieur à 13.

3 Voulez-vous dire que la reprise entraîne un renforcement des inégalités ?

Le risque est grand, en effet, si l'enthousiasme du moment entraîne la réduction des politiques de lutte contre l'exclusion. Je redoute surtout la violence que peut générer ce grand aveuglement. Le taux de souffrance ne se résorbe pas en quelques années de reprise. Il est pratiquement décalé d'une génération (analphabétisme, alcoolisme, etc.).

La violence viendra du fait de l'augmentation de ce taux sur des zones qui, elles, seront géographiquement de plus en plus réduites. Alors oui, partageons l'enthousiasme du retour de la croissance, mais à condition d'en affecter les surplus, de manière massive et urgente, à la réduction de la souffrance individuelle.

Propos recueillis par
Pascale Robert-Diard

Comment les motoristes de Surgères ont été sauvés par la reprise

SURGÈRES (Charente-Maritime)
de notre envoyé spécial

Depuis six mois, le drapeau noir ne flotte plus au sommet du grand réservoir, à 50 mètres au-dessus des ateliers. Rayée de la carte à la suite d'une ultime restructuration en 1998, l'usine de constructions mécaniques de Surgères, en Charente-Maritime, l'une des trois filiales françaises du motoriste finlandais Wartsilä, a finalement échappé à la fermeture définitive et reprend avec un optimisme prudent le montage de ses moteurs. Une fois de plus, pourtant, la foudre n'est pas tombée loin pour la vieille entreprise locale, devenue en quelques années la filiale d'un géant mondial. Rachetée, fusionnée, démembrée, l'ancienne Société surgérienne de constructions mécaniques (SSCM), née en 1918, aura payé cher sa traversée de la crise, perdant 80 % de ses effectifs depuis 1975.

A l'époque, c'était l'euphorie, se souvient Euzébio Guzzo, un ancien employé aux écritures recruté en 1958, qui a gravi les échelons jusqu'à celui de directeur financier. « On avait des commandes à tire-lerigot, des délais de livraison de huit à douze mois, raconte-t-il. On vendait sur catalogue et les clients se bagarraient pour avoir nos moteurs. Dans ces conditions, c'était facile de fixer nos prix ! » A son zénith, la société emploie alors 579 personnes, qui conçoivent, fabriquent et montent 600 moteurs Diesel par an pour la marine, le ferroviaire ou les centrales d'énergie électrique. La réputation de qualité et de fiabilité des moteurs Poyaud, du nom du fon-

dateur de l'entreprise, est telle que le ministère des armées lui confie, en 1974, le soin de réaliser les études et la fabrication du moteur qui équipera son futur char Leclerc.

Seulement, à l'étranger, la concurrence avec les gros motoristes devient rude. A défaut d'avoir la « taille critique » suffisante pour lutter et garder son autonomie, Surgères se croit trahie d'affaire quand l'usine est rachetée, en 1975, par la Société alsacienne de constructions mécaniques (SACM) de Mulhouse, un groupe puissant de 8 000 personnes, dont les moteurs complètent idéalement sa propre gamme. A tort. La chute des commandes s'aggrave, au début des années 80, à la suite du second choc pétrolier, et entraîne la première restructuration, mot inconnu jusqu'à présent.

DEUX ANS DE VIE COMMUNE

En 1986, 200 personnes sont licenciées quand la SACM rapatriée à Mulhouse l'activité usinage de sa filiale charentaise. Celle-ci aurait probablement disparu quelques années plus tard si la SACM, en grande difficulté, n'avait pas elle-même été rachetée, en 1993, par le motoriste finlandais Wartsilä Diesel. Par son poids financier et sa stature internationale, le nouvel ensemble assure à Surgères un meilleur accès de ses vieux moteurs aux marchés mondiaux.

La reprise ne dure pas. En 1994, Wartsilä SACM Diesel décide d'arrêter la fabrication des anciens moteurs pour lancer sa nouvelle gamme de produits. L'investissement, colossal, est financé par un

rapprochement, puis une fusion, avec le géant américain Cummins (26 000 salariés, 7 milliards de dollars de chiffre d'affaires), éternel rival de la SSCM. L'arrêt brutal des anciennes machines, bien rodées, et le lancement précipité des nouveaux produits, pas encore fiables, se révèlent catastrophiques : les ventes chutent de 40 %, le déficit devient abyssal. En novembre 1998, Cummins Wartsilä Engine Company, premier motoriste mondial, annonce la suppression de 500 emplois et la fermeture de deux de ses quatre sites européens, à Surgères et à Ramsgate, en Grande-Bretagne. Le mariage n'y résistera pas.

Après deux ans de vie commune, les deux constructeurs se séparent en février. Entre-temps, le personnel de Surgères, persuadé de la rentabilité du site, propose à sa direction de racheter l'usine avec ses primes de licenciement. L'activité militaire, expliquent les cadres, assure la renommée du site et une partie de son activité jusqu'en 2005. Quand aux moteurs Poyaud, leur robustesse et leur faible consommation ont toujours du succès parmi les propriétaires des 15 000 unités en activité dans le monde.

Bientôt seule aux commandes, Wartsilä ne s'y trompe pas. « On a repris la fabrication de moteurs Poyaud, pour lesquels on a beaucoup plus de commandes que prévu », commente Henri Edelmann, vice-président de Wartsilä France.

A. Ga.

Angoulême compte sur son Pôle image pour tourner la page des années Boucheron

ANGOULÊME
de notre envoyé spécial

Les cartons de déménagement s'empilent encore jusqu'au plafond. Depuis le 22 mai, une partie de la société Toutenkartoon a quitté ses locaux du 5^e arrondissement de Paris pour investir les trois étages de l'ancien « foyer du soldat », une bâtisse ensoleillée, au-dessus de la Charente. Martine Zévolt, la responsable, ne semble pas regretter d'avoir rallié la capitale de la BD. Trente ans, c'est la moyenne d'âge de la petite cinquantaine d'employés, en majorité d'anciens demandeurs d'emploi qui, après formation, ont bénéficié d'un CDD. « C'est la bouche à oreille qui a fonctionné pour l'embauche. Tout le monde connaît Chez Lucien, le bar le plus bédéphile d'Angoulême. Ici, les jeunes sont nés avec la culture BD », explique M^{me} Zévolt.

Cette société fait partie de la quarantaine d'entreprises du Pôle image, lancé en janvier 1997, sur lequel les collectivités locales parient désormais. Angoulême fait son come-back. Les années 1975-1990 ne resteront pas parmi les meilleurs dans l'histoire de la ville. La crise a dévasté l'industrie traditionnelle, notamment la papeterie ; s'y est ajoutée une forte baisse démographique, la ville perdant quatre mille habitants ; et il y a eu la gestion délictueuse d'un maire, Jean-Michel Boucheron (PS), qui s'était pris pour le surintendant Fouquet. Ces années, néanmoins, n'ont pas été complètement « perdues ». Le Festival de la bande dessinée, créé en 1974, a continué à se déve-

l'activité ferroviaire autour des usines Bombardier et Alstom, qui assurent ici 20 % de l'activité nationale du secteur.

Avec les centres de recherche, les sous-traitants et les équipementiers, près de 20 000 personnes, au total, font aujourd'hui du Valenciennois l'un des tout premiers pôles européens de transports terrestres. « Il a fallu dix ans pour renouveler le tissu industriel », constate Jacques Lesnes, le directeur de la chambre de commerce, sans voir se reconstituer, derrière la nouvelle mono-industrie de l'automobile, un danger potentiel pour l'avenir.

La situation géographique, les aides versées aux entreprises, la main-d'œuvre qualifiée et les salaires très bas n'expliquent pas tout. « Il n'y a pas eu de miracle », assure M. Lesnes, seulement du volontarisme », celui de tous les acteurs locaux, que l'infatigable M. Borloo a su fédérer, depuis 1989, avec son équipe municipale pour rendre la ville accueillante aux industriels. « Celui qui veut investir chez nous, il est reçu comme un dieu vivant », résume le maire.

« ON EST TÉTANISÉS »

Maîtresse dans l'art de décrocher des subventions européennes ou nationales, la municipalité n'a pas ménagé ses efforts pour changer l'image de la ville et gagner « la bataille des épouses », celle qui fait qu'« une femme de cadre ne quitte plus son mari quand elle apprend qu'il est embauché à Valenciennes », explique M. Borloo. En quelques années, la ville est devenue verte, fleurie. Un théâtre a été construit, le Musée des beaux-arts rénové, un conservatoire, un cinéma et des écoles d'art inaugurés. Dans un ancien collège de jésuites remis à neuf, une bibliothèque multimédia a vu le jour, qui accueille 50 000 visiteurs par mois. Depuis avril, un « plan lumière » redonne vie, la nuit, aux statues installées aux carrefours de la ville, aux grands axes et au patrimoine architectural...

Alexandre Garcia

part d'entre eux sont liés à l'activité des studios de production, par nature intermittente. « Le recrutement est un peu sauvage », reconnaît Alexandra Tholance, de Magelis, la structure tripartite (département, ville et chambre de commerce) qui gère le Pôle. « Il s'agit de microsociétés. Dans ce type d'emplois, il y a un besoin de mobilité. La découverte est permanente. On apprend en allant les uns chez les autres », ajoute-t-elle. A la CGT, René Chartier, secrétaire de l'union départementale, est plus carré. « Il faut aller vers des conventions collectives, ne pas oublier le développement social, dit-il. Aujourd'hui, c'est la loi de la jungle ! » Cependant, la CGT se fâche avec modération, car elle constate aussi, chez les jeunes, une tendance à la syndicalisation.

Les bédéphiles ont beau afficher leur sens de l'humour sur les murs de la ville, la « plaie Boucheron » se ravive à proximité des élections municipales. « Depuis que je suis maire, la ville a décidé de ne plus communiquer sur les faits du passé », affirme M. Mottet. Faut-il comprendre que l'ancien maire, Georges Chavannes, centriste lui aussi, a trop agité l'épouvantail ? La ville a été victime d'un « effet repoussoir », regrette M. Mottet. Au CNBDI, ouvert en 1991, on a « pâti » de l'affaire. « Pour la population, nous étions au nombre des « largesses » de Boucheron », se souvient le directeur, André-Marc Delocque-Fourcaud. Angoulême veut aussi tourner le dos à cette « crise »-là.

Régis Guyotat

LOISIRS Depuis une dizaine d'années, les professionnels du tourisme constatent un boom des mobile homes, ces « maisons à roulettes » à mi-chemin entre la caravane et la

maison traditionnelle. ● **LE PARC FRANÇAIS** en compterait actuellement entre 120 000 et 150 000. Ces maisons mobiles nées en 1968 sont en général installées sur des terrains

fermés et sécurisés. ● **SUR L'ÎLE D'OLÉRON** (Charente-Maritime), l'engouement a été tel que les procédures judiciaires se sont multipliées. Aujourd'hui, les communes tentent

de regrouper les parcelles. ● **À MARENNES** (Charente-Maritime), Louis et Marité ont investi 500 000 francs pour s'installer. « Nous possédions une résidence secondaire mais je me

« tuais » à l'entretenir », raconte-t-il. « C'est insonorisé, ajoute-t-elle. Il y a un double vitrage, énormément de rangements, toutes les pièces sont meublées. »

Les vacances en mobile home séduisent de plus en plus de Français

Depuis leur naissance, en 1968, ces « maisons à roulettes » à mi-chemin entre la caravane et la construction traditionnelle ont essaimé. Il en existerait actuellement entre 120 000 et 150 000. La plupart sont installées sur des sites fermés et sécurisés

UNE CROISSANCE « champignonnesque » : cette formule signée Thierry Vial-Collet, PDG de IRM-CMI, le constructeur numéro un des mobile homes, résume le « boom » observé en France depuis une dizaine d'années. Depuis la présentation du premier modèle, dans des terrains de camping du Var, en 1968, ces « maisons à roulettes » ont essaimé. Dans un premier temps, « surtout sur les parcs résidentiels de loisirs où elles étaient installées à l'année longue », raconte Bernard Daugey, président de l'Union nationale des propriétaires gestionnaires de terrains de camping et de parcs résidentiels de loisirs (Unaparel). « Des particuliers venaient y passer leur week-end. Ils l'utilisaient comme une résidence secondaire », ajoute-t-il. Puis un nouvel usage, dit « locatif », s'est développé : sur un nombre grandissant de terrains de camping, des mobile homes ont été installés et mis en location pour les estivants.

Cette montée en puissance se lit à travers les chiffres : IRM-CMI devrait commercialiser 6 000 mobile homes sur l'exercice 1999-2000 contre 1 400 cinq ans plus tôt. Chez O'Hara, filiale du groupe nautique Bénétteau fondée au milieu de la

décennie précédente, la courbe des ventes est tout aussi spectaculaire : 52 unités écoulées en 1995-1996, 262 sur l'exercice 1997-1998, environ 2 000 en 1999-2000... Impossible, en revanche, de connaître exactement le nombre total de mobile homes : contrairement aux caravanes, ceux-ci ne sont pas immatriculés.

« HÔTELLERIE DE PLEIN AIR »

Le parc français « serait évalué entre 120 000 et 150 000 », mentionne prudemment VDL Magazine dans son édition de juin. Il s'en vendrait entre 20 000 et 25 000 par an dans l'Hexagone, précise le mensuel du Syndicat des constructeurs de véhicules de loisirs ; 80 % des acquéreurs sont des gestionnaires de terrains de camping, 20 % des particuliers. Sur le Vieux Continent, ce marché a longtemps été dominé par les Britanniques. Mais plusieurs industriels français ont réussi leur percée, il y a quelques années, en jouant la carte de l'élégance : exeunt les « boîtes à sucre » en tôle métallique venues d'outre-Manche, place aux « jolies maisons » avec toit à double pente, fenêtres « à la française » et bardage en vinyle. Aujourd'hui, les constructeurs nationaux se par-

tagent près de 50 % des ventes annuelles ; l'autre moitié est importée de Grande-Bretagne.

Comment expliquer cet engouement ? Plus confortable que la caravane, la résidence mobile est plus directement en contact avec la nature que la maison traditionnelle. « Son développement est parallèle à celui de l'hôtellerie de plein air », commente André Trigano, patron d'un groupe qui fabrique des tentes, construit des bungalows et gère des terrains de camping. Les mobile homes sont installés sur des sites fermés, sécurisés. Il y a des ani-

mations, les prix ne sont pas exorbitants. C'est idéal pour les enfants et les familles qui, ne partant qu'une quinzaine de jours par an en camping, ne voient plus l'intérêt de posséder une caravane. »

Une circulaire de 1988, « relative aux résidences mobiles », limite leur implantation aux « terrains aménagés » et, surtout, les assimile à la caravane, c'est-à-dire un « véhicule ou élément de véhicule qui (...) conserve en permanence des moyens de mobilité lui permettant de se déplacer par lui-même ou être déplacé par simple traction ».

Un type d'habitat qui aura bientôt ses normes

Un conseil national du mobile home, réunissant constructeurs, distributeurs, représentants de l'hôtellerie de plein air et du ministère de l'équipement, a été mis en place en septembre 1998 pour favoriser l'émergence de règles claires à propos des résidences mobiles. Ses propositions ont servi de support à la réflexion de l'Association française de normalisation (Afnor), qui a publié, le 20 décembre 1999, la norme NF S 56-410. Ce cahier des charges prévoit notamment que le mobile home est un « véhicule de loisirs habitable et transportable livré complet et prêt à l'usage ». Il est destiné « à une occupation temporaire ou saisonnière » et ne « satisfait pas aux exigences pour la construction et l'utilisation de véhicules routiers ». Suit un catalogue très détaillé à propos des « conditions de mobilité », des « modalités d'installation », des « aménagements annexes », etc. Cette norme n'a aucune valeur réglementaire, mais elle sera probablement prise en compte dans la refonte du code de l'urbanisme qui doit intervenir d'ici à la fin de l'année.

Au Domaine des pins : « Je cherchais un pied-à-terre dans la région, ni trop cher ni trop long à remettre en état »

MARENNES

de notre envoyé spécial

Le fond de l'air est frisquet : un peu de brise venue de l'océan, quelques averses – très passagères –, et le soleil qui boude.

REPORTAGE

Une formule simple : « Les gens achètent un mobile home et l'installent sur un terrain que nous leur avons vendu »

Mais Louis, soixante ans, et Marité, cinquante-sept ans, n'en ont cure : ils ont revêtu une petite laine, se sont calés dans une chaise de jardin et ont choisi de savourer l'instant. *Carpe diem!* Le couple, qui demeure à Angers, contemple son nouveau « pied-à-terre » : un mobile home flambant neuf de 48 m², acheminé la veille par convoi exceptionnel. Le petit « cottage » a été posé sur deux cales en béton à l'aide d'une grue. Deux artisans s'activent pour les ultimes finitions : daller l'entrée puis aménager la terrasse

en bois. Leurs gestes sont rapides et précis. Dans une heure ou deux, Louis, cadre, et Marité, enseignante, pourront s'installer dans leur « petite maison à roulettes ».

Ils sont des dizaines à avoir jeté leur dévolu sur le Domaine des pins, un « parc résidentiel de loisirs » qui s'étend sur plus de 6 hectares, à quelques mètres de la plage de Marennes (Charente-Maritime). La formule est simple : « Les gens achètent un mobile home et l'installent sur un terrain que nous leur avons vendu », explique Christiane Majcen, responsable de la commercialisation. Le site a ouvert en 1997. Une centaine de parcelles ont déjà été écoulées, d'autres sont à vendre ou le seront lorsqu'elles auront été aménagées. Au final, précise Christiane Majcen, le parc devrait comprendre quelque deux cents emplacements de 100 à 300 m². Prix de vente : entre 100 000 et 155 000 francs.

« Nous possédions une résidence secondaire mais je me « tuais » à l'entretenir », raconte Louis. Là, le problème ne se pose pas. » Le facteur convivialité a grande-

ment joué. « Ici, les gens sont sympathiques », poursuit-il. Louis et Marité disent, enfin, avoir été « séduits par la solidité comme par la conception du mobile home ». « C'est insonorisé », souligne Marité, il y a un double vitrage, énormément de rangements, toutes les pièces sont meublées. » Le couple n'a d'ailleurs pas négocié sur la dépense. Entre l'acquisition du terrain, son aménagement et l'achat d'un mobile home haut de gamme, Louis et Marité ont déboursé « près de 500 000 francs ».

« ICI, NOUS SOMMES TRANQUILLES »

Les gérants du Domaine des pins sont, au demeurant, très regardants sur leurs résidents. Pas question d'accueillir de disgracieuses boîtes à savon métalliques. Il y a un cahier des charges à respecter. Et il est strict : « Toit à double pente, bardage en vinyle, couleurs claires, inventorie Christiane Majcen. Les matériaux de construction doivent être d'une certaine qualité. » L'antenne de télévision est collective, de manière à bannir du paysage « râteaux » de métal et autres paraboles ;

les câbles électriques sont enterrés ; un liseré d'arbustes borde chacune des parcelles ; la végétation est abondante et panachée, le camping-caravaning interdit... Pour un peu, on se croirait dans une résidence de banlieue chic. « L'ensemble doit être harmonieux », insiste Christiane Majcen. Nous ne voulons pas que ça se transforme en camping. »

C'est ce qui a séduit Philippe, trente-cinq ans, agent hospitalier. Lui, sa femme et leurs deux filles profitent du mobile home que son père a acquis et installé au Domaine des pins. « Ici, nous sommes tranquilles, se réjouit-il. Il n'y a pas les allées et venues, l'agitation, les fêtes propres à un terrain de camping. » Le fait que le site soit ouvert toute l'année a également beaucoup joué dans la décision d'investir. « Nous habitons à Saintes, confie-t-il. En une demi-heure de voiture, le trajet est fait. Ainsi, nous pouvons venir fréquemment. »

Sylvie, trente-quatre ans, caissière dans un hypermarché de la région parisienne, a, elle aussi, le « statut d'invité » dans le parc. « Ce sont mes beaux-parents qui ont acheté il y a deux ans », dit-elle. Du coup,

l'occupation du mobile home repose sur un roulement savamment élaboré. « Juin et septembre pour les parents de mon mari ; premières semaines de juillet pour nous quatre ; août pour mon beau-frère et ma belle-sœur. » Elle et son compagnon ont été des adeptes du camping-caravaning « pendant six à sept ans », mais ils se sont lassés de la promiscuité, du bruit et ont arrêté ce type de tourisme. Le mobile home, qu'ils expérimentent pour la première fois, leur convient : « On peut immédiatement mettre le nez dehors ou, à l'inverse, rentrer dès qu'il pleut, analyse Sylvie. A l'intérieur, on ne se bouscule pas, à la différence d'une caravane. »

Yann, trente-quatre, fonctionnaire de police à Paris, tenait absolument à « trouver un pied-à-terre dans la région ». Quelque chose qui ne soit ni trop cher ni trop long à remettre en état. Moyennant environ 190 000 francs – qu'il paie à crédit –, il est parvenu à trouver un havre « pour se reposer et décompresser » en rapport avec ses moyens financiers.

B. Bi.

Sur l'île d'Oléron, des maires et des habitants dénoncent ces « wagons rangés comme des poireaux »

ÎLE D'OLÉRON

de notre envoyé spécial

Sur Oléron, la plus grande île du littoral atlantique, les mobile homes ont trouvé un climat hospitalier. Ils prospèrent, pullulent, prolifèrent. Bien rangés, bien alignés dans des terrains de camping. Ou comme des herbes folles, ici et là, sur des propriétés privées. D'un côté, il y a des « champs » de mobile homes, pas toujours seyants mais légaux, comme à Saint-Georges, sur la côte Ouest ; et de l'autre, de petits « furoncles », qui ont poussé en ignorant la loi, notamment dans la pointe Nord de l'île. Les « maisons à roulettes » n'ont, certes, pas tapissé tout le territoire insulaire ; elles l'ont plutôt occupé sous forme de poches ou de nuages de points. Mais certains élus expriment leur préoccupation, parlant même de « catastrophe sur le plan esthétique », à l'instar de Francis Proust, maire de Saint-Georges, tandis que la Sppio (Société de protection des paysages de l'île d'Oléron) s'indigne de cette concentration « d'Algéco améliorés ».

La question est sensible, compliquée et ancienne. Elle peut se résumer en quelques mots : le développement de l'île et son urbanisation au cours des « trente glorieuses » n'ont pas été – euphémisme – parfaitement maîtrisés. La faute en incombe en partie aux élus mais aus-

si aux services de l'Etat, qui ont beaucoup misé sur le tourisme en méconnaissant parfois le code de l'urbanisme et l'environnement exceptionnel de ce territoire.

Les problèmes ont commencé avec la déprise agricole. Il y a trente ans, des cultivateurs, qui partaient à la retraite sans trouver de repreneur pour leur exploitation, revendirent leurs terrains à des particuliers. Le phénomène s'est accéléré à partir du milieu des années 70 avec la mévente du cognac : « La production était de qualité moyenne sur l'île », raconte Chantal Contiant, maire de Dolus. Les viticulteurs ont arraché leurs ceps et cédé des parcelles à des familles qui souhaitaient passer l'été sur Oléron.

Ces opérations immobilières contentèrent tout le monde : les agriculteurs cédaient leurs terres à des prix inespérés ; les estivants, eux, détenaient un « morceau d'île ». Ni les notaires ni les maires ne furent très regardants sur ce jeu foncier ; dans certains cas, ils coiffaient d'ailleurs l'une et l'autre de ces casquettes, rapporte Pierrick Marion, de la Diren (direction régionale de l'environnement) de Poitou-Charentes. Des actes de vente parlaient de « terrains à camper », objet juridique non identifié, affirme-t-on au ministère de l'équipement.

La situation s'est pérennisée. Au-

jourd'hui, les parcelles touchées par le camping-caravaning « isolé » sont estimées à huit mille, le maire de Saint-Pierre, Jean-Paul Peyry, citant, lui, le chiffre de « six mille à sept mille » tandis que Michel Parent, maire de Château-d'Oléron, emploie une fourchette comprise « entre huit mille et dix mille terrains ». Beaucoup de ces particuliers remplacent leur caravane par un mobile home. Parfois, les deux « véhicules de loisirs » sont combinés. Toutefois, l'Association des propriétaires de terrains de loisirs en Oléron (Aptlo), qui défend les intérêts de ces « campeurs isolés » et l'idée d'un « tourisme social et populaire », assure que les « maisons à roulettes » sont moins nombreuses que les caravanes sur les parcelles privées.

Face à cette « gangrène », selon le mot de Michel Parent, on a d'abord tenté de recourir à la manière forte : « Il y a trois ou quatre ans, relate Jean-Paul Peyry, le procureur et le sous-préfet de Rochefort nous ont invités à engager des actions judiciaires. » « Depuis 1997, une trentaine de nos adhérents ont été poursuivis devant les tribunaux, confirme Jacques Chaumont, président de l'Aptlo. Certains ont même été condamnés à payer des amendes et à retirer leur installation. » Mais l'association, qui revendique quelque mille sept cent soixante membres, a bataillé

ferme, mené la vie dure à certains élus insulaires et interpellé des parlementaires.

Désormais, on ne parle plus de procès-verbaux et d'ordres d'expulsion. L'heure est au dialogue et à la concertation, claironnent les maires. Dominique Barella, procureur de la République de Rochefort, a, de son côté, déclaré, dans un entretien accordé au quotidien *Sud-Ouest* du 3 février, qu'il avait « décidé de suspendre les poursuites pendant un an ». « Pourquoi ? Parce que potentiellement, il y a huit mille situations illégales sur l'île. S'il fallait passer en correctionnelle l'ensemble des personnes identifiées, nous aurions de quoi remplir huit ans d'audience. Impossible. »

Face à cette « gangrène », on a tenté la manière forte, puis le dialogue

Pour autant, l'objectif de résorber cet « archipel » de caravaniers et « mobile-homistes » n'a pas été abandonné. La municipalité de Dolus a exploré la solution du regroupement en lançant trois ZAC (zone

d'aménagement concerté) : « Ça n'a pas été concluant, déplore la maire. Des mobile homes ont été réinstallés, les gens ont ajouté des terrasses ou des sanitaires non conformes. » Aujourd'hui, la communauté de communes de l'île croit beaucoup dans la révision de son schéma directeur. Chantal Contiant, qui s'occupe des dossiers touristiques au sein de l'organisme intercommunal, souhaite que l'élaboration de ce document permette de trouver « un équilibre entre les campeurs isolés, l'évolution économique de l'île et l'environnement ». « Nous ne sommes pas des sauvages, ajoute-t-elle. La plupart de ces personnes sont honnêtes et disposent de moyens financiers limités. »

Les services déconcentrés de l'Etat, eux, voient à moyen terme. Denis Roussier, directeur départemental adjoint à l'équipement de Charente-Maritime, évoque un « processus qui durera dix à quinze ans », dit-il. Il est question d'« échanges » ou de « rachats de terrain ». Christian Leyrit, le préfet de Charente-Maritime, a été chargé d'une mission d'étude : « Nous sommes en train de recenser ces parcelles de campeurs isolés, explique-t-il. Notre but n'est pas de limiter le tourisme social mais de faire disparaître les situations illégales. Je pense à ceux qui contreviennent à la « loi littoral » ou qui se sont installés dans des sites inscrits ou classés. »

Et les terrains de campings dûment homologués ? Sur l'île d'Oléron, la quasi-totalité d'entre eux mettent en location des mobile homes. La proportion d'emplacements dévolus aux « maisons à roulettes » varie en fonction du classement des sites. Dans les établissements affichant trois et quatre étoiles, le mobile home domine nettement. Monique Vidalenc et Michel Truchetto, présidente et vice-présidente de la SPPIO, dénoncent ces « ghettos », d'autres parlent « de wagons rangés comme des poireaux ». Alain Barcat, président de l'Association oléronnaise de l'hôtellerie de plein-air, trouve ces appréciations injustes. « La situation des terrains incriminés est réglementaire, plaide-t-il. L'hébergement proposé correspond à la demande de la clientèle, souligne-t-il. « Il ne faut pas non plus oublier les retombées économiques des terrains de camping », renchérit Alain Barcat. Certains sites posent problème, admet-il, mais « nous sommes partants pour aménager des écrans paysagers ».

Entre « campeurs isolés » et gestionnaires de terrains de campings, le climat ne semble pas être très fraternel. Mais il existe cependant un dénominateur commun : la crainte d'« avoir sur le dos » élus et services de l'Etat.

B. Bi.

Français et Britanniques cherchent à définir une attitude commune sur l'avenir du Concorde

La direction de l'aviation civile a suspendu le certificat de navigabilité des cinq appareils d'Air France

La direction de l'aviation civile a tiré les conclusions, comme son homologue britannique, du constat dressé par le Bureau enquêtes-accidents, en sus-

pendant, mercredi 16 août, le certificat de navigabilité des Concorde d'Air France. Une réunion, jeudi 17 août, à Londres, devait tenter d'harmoniser les

initiatives des Français et des Britanniques, qui devront concevoir ensemble des modifications techniques de l'appareil. (Lire aussi page 10.)

QUELQUES heures après la publication d'un communiqué du Bureau enquête-accidents (BEA) reconnaissant que le simple éclatement d'un pneu avait provoqué le crash du Concorde le 25 juillet, la direction générale de l'aviation civile (DGAC) a pris, mercredi 16 août, les conclusions qui s'imposaient : la suspension du certificat de navigabilité pour les cinq Concorde appartenant à Air France. Ce certificat est un document administratif attribué à chaque appareil par lequel les autorités en charge de l'aviation civile attestent son aptitude au vol. « Les certificats ont une portée nationale, mais ils sont en général reconnus par les pays dont les compagnies achètent les avions », précise la DGAC. L'administration de l'aviation civile française a été prise de vitesse par son homologue britannique, la CAA, qui avait suspendu son certificat de navigabilité quelques heures auparavant.

Si l'enquête sur l'accident est déjà réalisée de façon conjointe par le BEA français et l'Air Accidents Investigation Bureau (AAIB) britan-

nique, il convient maintenant d'harmoniser les initiatives des autorités de tutelles administratives. C'est le but de la réunion qui devait se tenir, jeudi 17 août, à Londres, entre les autorités françaises et britanniques. Les autorisés et les constructeurs de l'appareil, EADS (héritier de Sud-Aviation), BAe (héritier de British Aircraft) et le motoriste Rolls Royce, devront travailler ensemble pour concevoir les modifications techniques à apporter à l'appareil afin de garantir sa sécurité.

Deux hypothèses s'ouvrent sur l'avenir du Concorde. Si les modifications préconisées entraînent une surcharge de l'appareil l'empêchant de rallier New York - le Concorde emporte actuellement tout juste assez de carburant pour le trajet - ou si elles rendent les transformations trop onéreuses pour les compagnies exploitantes, le Concorde a toutes les chances d'être définitivement remis au musée. En revanche, si les modifications peuvent être techniquement et économiquement mises en œuvre, le Concorde devra alors re-

passer des tests pour obtenir la levée de la suspension du certificat de navigabilité. A charge pour la DGAC et la CAA de valider la conformité de l'appareil. Les deux autorités ont l'intention de coordonner leur action afin d'éviter un décalage dans le temps pour la délivrance de nouveaux certificats.

LA FRAGILITÉ DES PNEUS

La fragilité des pneus du Concorde est la cause de la recommandation du BEA. « Il n'y a pas de fait majeur nouveau », a reconnu, mercredi, Paul-Louis Arslanian, le directeur du BEA. Les responsables des investigations techniques sur l'accident ont acquis une certitude : « La destruction du pneu est à l'origine de l'enchaînement catastrophique », a indiqué M. Arslanian, paraphrasant le communiqué publié par le BEA (*Le Monde* du 17 août).

Sans vouloir se prononcer clairement, le directeur du BEA a laissé entendre qu'il s'agissait d'un problème spécifique à l'avion supersonique, qui n'est sans doute pas lié à la nature des pneumatiques. Le

Concorde décolle à une vitesse supérieure à celle des autres avions. En 1979, un incident du même type avait touché un Concorde aux Etats-Unis. Les réservoirs n'avaient pas pris feu, ce qui avait permis à l'appareil de revenir se poser, sans dommage pour les passagers et l'équipage. A la suite de cet avertissement sans frais, plusieurs améliorations légères avaient été apportées : installation d'un voyant de gonflage des pneus dans le cockpit, d'un déflecteur de roues pour les différents débris éventuels, et l'interdiction des pneus rechapés. Elles ne semblent plus suffisantes au regard de la catastrophe survenue le 25 juillet.

Interrogé jeudi 17 août sur Europe 1, le ministre des transports, Jean-Claude Gaysso, a estimé que le retrait du certificat de navigabilité ne signifiait pas « la mort du Concorde ». « Je suis de ceux qui pensent qu'il y aura une nouvelle génération de supersoniques », a ajouté M. Gaysso.

Pascal Ceaux
et Enguérand Renault

L'aviation civile britannique justifie son retard dans la suspension des vols

LONDRES

de notre correspondant à la City
« Après une catastrophe aérienne, les compagnies ne décident pas d'immobiliser l'intégralité de leur flotte de Boeing 747, 757, 767 ou d'Airbus A 320. Pourquoi en eût-il été autrement avec Concorde ? Dès le départ, nous n'avions rien à redire quant à la manière dont British Airways [BA] a exploité ses Concorde après le drame. Telle était notre position en attendant de recevoir les recommandations préliminaires de l'enquête commune des bureaux français et britannique chargés des enquêtes sur les accidents aériens. Jusque-là, la poursuite, par BA, des opérations Concorde ne posait donc aucun problème.

- Mais Sir, pourquoi avoir attendu le 16 août pour retirer le certificat de navigabilité alors que le contenu du rapport préliminaire était connu de tous depuis le 11 août ?

- J'étais parfaitement au courant. Comme vous, je lis la presse, y compris française. Mais nous avons été prévenus officiellement le 15 août dans l'après-midi et ce n'est qu'à ce moment-là que BA a été informée.

- Au risque d'être impertinent, Sir, ne s'agit-il pas là d'une nouvelle illustration de l'arrogance britannique ?

- Je vous le répète, nous avons très longuement analysé tous les éléments du dossier après l'accident. Il n'y avait aucune raison de retirer le

certificat de navigabilité jusqu'à ce jour. »

L'honnête homme ! On le croirait venu à la conférence de presse, organisée à la va-vite mercredi 16 août au siège de l'Autorité de l'aviation civile (CAA), pour réhabiliter l'image de ces amateurs anglais armés de leur seul bon sens, réussissant un exploit en pur dilettante. A l'évidence, Sir Malcolm Field, le président du CAA, aurait préféré, à soixante-deux ans, tailler les haies de son jardin d'Eaton Square plutôt que d'être projeté ainsi en pleine lumière pour n'avoir fait que son devoir de bon patriote : prêter main-forte au transporteur British Airways... en attendant trois semaines avant d'interrompre les vols de Concorde, dont le certificat de navigabilité a été suspendu mercredi.

PAS D'ÉDITORIAUX SANGLANTS

Retiré des affaires depuis 1995, l'ancien directeur général d'une chaîne de distribution de journaux préside un musée, une compagnie de ballet et, depuis quatre ans, le CAA. Le retraité s'est trouvé soudain arraché à l'effacement recherché dans cette belle sinécure quand Tony Blair l'a chargé de préparer la privatisation très controversée du contrôle aérien. Sous le blindage du gentleman, anobli par Sa Majesté « pour services rendus au commerce », affleure une hypersensibilité face à ceux qui l'accusent d'avoir, par considération

pour le cours en Bourse de British Airways, mis en danger la sécurité des passagers. Mais à constater l'absence d'éditoriaux sanglants dans la presse de ce 17 août, le haut fonctionnaire a réussi sa mission. Les journaux ont accepté ses explications. Même les tabloïds hostiles à l'Establishment qu'il représente mettent en évidence les changements apportés en 1993 par BA au train d'atterrissage, modification qu'Air France n'avait pas jugé bon d'apporter...

« La reprise des vols pourrait prendre des mois plutôt que des semaines » : les analystes, eux, sont plus intéressés par la remarque de son bras-droit, Mike Bell, responsable de la division chargée des normes de fabrication des avions au sein du CAA. Directeur de l'influente revue *Flight International*, David Learmont ne cache pas son pessimisme quant à l'avenir du supersonique : « Concorde peut certes être sauvé. Mais les mesures à prendre pour apporter un niveau de sécurité adéquat au supersonique posent moins un problème technique que financier. Les deux compagnies aériennes pourraient conclure que les coûts d'adaptation sont trop élevés, que l'exploitation n'est plus rentable. Il n'existe plus de chaîne de production. Les fabricants n'ont pas grand intérêt à se lancer dans ces aménagements. » L'avionneur BAe Systems s'est refusé à tout commentaire sur la charge financière additionnelle que

pourraient représenter les futurs aménagements. L'entente franco-britannique, qu'illustre par excellence Concorde, est constante, affirment les discours officiels. En réalité, au moment du péril, ce qui sépare les deux pays semble toujours l'emporter sur ce qui les rapproche. Dans le très francophone *Times*, un dirigeant de BA, sous couvert d'anonymat, accuse par exemple les Français de vouloir saborder Concorde... par jalousie devant le succès de la liaison Londres-New York ! « L'immobilisation des Concorde français est un acte politique », affirme ainsi Paul Beaver, spécialiste auprès de la revue *Jane's Defence Weekly*. Et il continue : « L'éclatement du pneu indique un problème à l'aéroport de Paris, compagnie d'Etat comme le sont toujours Air France et le fabricant Aerospaciale. Les Concorde britanniques sont plus perfectionnés que ceux d'Air France. Notre CAA est totalement indépendant du ministère des transports. » La preuve, ajoute-t-il, est qu'à l'inverse d'Air France BA a fait part de sa volonté de reprendre ses vols Concorde le plus tôt possible.

Marc Roche

La Réunion : Paul Vergès (PC) renvoyé en correctionnelle

LE SÉNATEUR et président (PC réunionnais) du conseil régional de la Réunion, Paul Vergès, a été renvoyé, au début du mois d'août, devant le tribunal correctionnel de Paris pour « faux et usage de faux » par le juge d'instruction Philippe Courroye, dans le cadre d'une affaire de dissimulation de patrimoine. Président du Parti communiste réunionnais, M. Vergès est soupçonné d'avoir minoré de plusieurs millions de francs la valeur de son patrimoine dans la déclaration qu'il avait rédigée lors de son élection au Sénat en 1996. L'enquête aurait mis en lumière l'omission frauduleuse d'avoirs immobiliers et mobiliers ainsi que l'existence de comptes bancaires alimentés par des fonds que M. Vergès s'est refusé à identifier. Le parquet de Paris avait été saisi par la Commission pour la transparence financière de la vie politique, chargée de vérifier la sincérité des déclarations rédigées par les parlementaires. Le juge d'instruction a transmis ces éléments à l'administration fiscale. Le parquet de la Réunion a été avisé de soupçons d'enrichissement illicite et de confusion suspecte entre les comptes personnels de M. Vergès et ceux du Parti communiste réunionnais.

Un chirurgien radié pour des opérations du dos injustifiées

LE DOCTEUR Gilles Colnet, un spécialiste des opérations du dos, qui fait l'objet de dizaines de plaintes de patients contestant le bien-fondé d'interventions qu'ils ont subies, à Clermont-Ferrand, a été radié de l'ordre des médecins, a indiqué cette instance, mercredi 16 août. La décision a été prise par la section disciplinaire du conseil régional des médecins du Languedoc-Roussillon, auprès duquel l'affaire avait été délocalisée sur décision de l'ordre national des médecins. L'avocat du docteur Colnet, M^{re} Gilles-Jean Portejoie, a annoncé que ce dernier allait faire appel devant le conseil national de l'ordre. La cinquantaine de plaintes déposées contre lui avaient déjà conduit un juge d'instruction de Clermont-Ferrand à le mettre en examen en juin 1999 pour « atteinte volontaire à l'intégrité d'autrui ayant entraîné une incapacité temporaire de travail supérieure à trois mois ».

DÉPÊCHES

■ **SATURNISME : la direction départementale des affaires sanitaires et sociales (Ddass) a confirmé**, mercredi 16 août, l'existence de six cas de saturnisme et onze cas d'imprégnation au plomb chez des enfants de 6 mois à 6 ans du « village Andalou », communauté de gitans installée dans la banlieue nord de Bordeaux. L'enquête effectuée par la Ddass fait suite à un rapport de Médecins du Monde (*Le Monde* du 9 août).

■ **ETHERS DE GLYCOL : de 10 000 à 15 000 salariés de Renault seraient exposés** à des éthers de glycol, a estimé, mercredi 16 août, la coordination CGT des comités d'hygiène et de sécurité du constructeur automobile, accusant la direction de « laxisme coupable » en matière d'information. Le même jour, la Fédération française des mutuelles de France avait demandé l'interdiction, en cas de « toxicité avérée », de ces produits qui pourraient provoquer des cancers et des malformations embryonnaires chez les salariés exposés (*Le Monde* du 11 août).

■ **IMMIGRATION : la Cour d'appel de Paris a confirmé**, mercredi 16 août, le maintien de quatre des dix-huit Centrafricains en zone d'attente de Roissy-Charles de Gaulle, décidé lundi 14 août par le tribunal d'instance de Bobigny (Seine-Saint-Denis). La police des frontières les avaient arrêtés à l'aéroport, jeudi 10 août, en raison de passeports jugés falsifiés. N'ayant pas fait de demande d'asile, les quatre hommes devraient être expulsés dans la semaine.

■ **PITBULLS : le tribunal correctionnel de Rouen a condamné**, mercredi 16 août, à deux ans de prison, dont 18 mois avec sursis, un jeune homme de 20 ans qui avait lâché son pitbull contre quatre personnes dont un policier, début juillet à Rouen. Le tribunal a suivi les réquisitions du parquet qui avait aussi réclamé la confiscation de l'animal. Le prévenu se trouvait en détention provisoire depuis le 3 juillet.

■ **PRISONS : deux détenus de la prison du Val-de-Reuil (Eure) condamnés pour des délits sexuels sur mineurs se sont suicidés** la semaine dernière, a indiqué, mercredi 16 août, l'Observatoire international des prisons (OIP). Il s'agit du quatrième suicide depuis le début de l'année dans cette prison, selon l'OIP, qui dénonce la « chasse à l'homme » à l'intérieur de l'établissement contre les condamnés pour délits d'ordre sexuel.

■ **ACCIDENT : un touriste français qui faisait de la planche à voile sur une plage d'Hawaï (Etats-Unis) a été attaqué par un requin**, mardi 15 août, et admis à l'hôpital dans un état sérieux. Jean-Alain Goenvec, 53 ans, résidant à Marseille, s'est fait happer la jambe gauche, au-dessous du genou, alors qu'il était assis sur sa planche à voile, les jambes dans l'eau.

Un passeur abandonne des clandestins kurdes sur l'autoroute

NICE

correspondance

Ils étaient seize, dont neuf enfants âgés de un mois à huit ans. Lorsque les gendarmes les ont pris en charge, il a fallu les réhydrater d'urgence : de l'eau, des rations de survie, un biberon pour le nourrisson. A seize dans un véhicule de la taille d'un fourgon de gendarmerie, les clandestins kurdes espéraient atteindre la gare d'Antibes puis gagner Calais pour enfin trouver une terre d'asile en Angleterre, là où ils pourraient obtenir un droit de séjour, leur avait-on dit au pays. Mais leur voyage a pris fin sur une bretelle de sortie d'autoroute, au péage d'Antibes (Alpes-Maritimes), mardi 15 août, aux alentours de 17 heures. La voiture est tombée en panne et le conducteur, leur passeur italien, les a abandonnés. Les femmes se sont assises sur le bord de la route avec les enfants, en pleine chaleur. Les hommes ont continué leur chemin pour trouver une hypothétique solution. Ils avaient déboursé 1 500 dollars chacun, plus 1 000 dollars par enfant.

Le périple avait commencé il y a deux mois. Les seize Kurdes ont quitté leur ville d'Irak, à pied. Ils ont traversé la Turquie, puis l'Italie. A Vintimille, tout près de la frontière française, ils ont contacté l'un des nombreux passeurs en attente à la gare, qui a promis de les conduire à leur but. Mercredi soir, ils dormaient dans les locaux de la Croix-Rouge à Menton, tout juste remis des semaines de marche sans manger ni boire suffisamment, inquiets de leur sort après avoir tous signé leur déposition. Assistés d'une traductrice, ils exprimaient une seule angoisse : « Quand pourrions-nous repar-

tir ? » Les gendarmes ont préféré ne pas leur répondre. Les clandestins apprendront bien assez tôt qu'ils doivent être reconduits à la frontière italienne.

Quant au passeur, après plusieurs heures de garde à vue, il a été déferé au parquet de Grasse. Agé de vingt-cinq ans, toxicomane, il a d'abord nié toute implication dans l'histoire et prétendu être un autostoppeur égaré parmi ces Kurdes. « C'est ce qu'ils disent à chaque fois, soupire un enquêteur. Le coup du stop, c'est classique. » Au tribunal de Nice, des passeurs sont régulièrement condamnés à un ou deux ans de prison ferme pour une peine maximale prévue de cinq ans. « C'est pourtant l'un des tribunaux les plus sévères de France en la matière », précise un agent de la police de l'air et des frontières (PAF) de Menton, mais rien n'y fait, chaque semaine, nous arrêtons deux ou trois personnes. » Ils sont albanais, turcs, maghrébins ou italiens. Les réserves sont solides et les parades nombreuses. De plus, la « clientèle » ne manque jamais.

Les Kurdes en constituent plus de la moitié. Ils arrivent parfois par convois de deux cents, autant de victimes potentielles pour ces marchands de voyages. Depuis le début de l'année, les services de la PAF ont constaté une nette recrudescence des arrivées de clandestins. Les mois d'été, les voyageurs de l'ombre espèrent se fondre dans la masse des touristes. Ils comptent sur la chance, sur les heures de relève des douaniers et des policiers et prennent de plus en plus de risques. Des fourgons ou autres camions à bestiaux sont parfois surchargés, au mépris des règles d'hygiène et de sécurité élémentaires. - (Intérim.)

Avis de concours International d'Architecture

A Lyon dans un environnement exceptionnel,

le futur musée
des confluences
recherche son architecte.

Novateur et unique, ce musée dédié à la Science et aux Sociétés est un projet d'envergure internationale initié par le Conseil général du Rhône. Axé sur la diffusion des savoirs, ce musée sera un véritable centre culturel et un espace de vie pour tous les publics.

Budget : 400 millions de francs

Date limite de réception des dossiers de candidature : le 2 octobre 2000

Le règlement est à demander à la SERL :
Société d'Equipement du Rhône et de Lyon

Fax : 0033 4 78 62 96 93 - Email : ph.rambaud@serl.fr

Gavarnie, un trésor naturel lourd à gérer

Le million de visiteurs annuel, dans ce célèbre cirque des Hautes-Pyrénées, génère à la fois ressources et nuisances. Une partie des commerçants sont en guerre avec la mairie autour des mesures de protection de ce lieu inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco

GAVARNIE-GÈDRE (Hautes-Pyrénées)
de notre envoyé spécial

Tip-tip-tap! Tip-tip-tap! A 6 heures du matin, Gavarnie le haut est encore endormi mais, déjà, ânes et chevaux descendent en liberté des écuries où ils ont passé la nuit, pour rejoindre docilement, par les petites rues pavées, leur lieu de rassemblement. De là, pour 100 francs par tête et sur 5 kilomètres, ils emmèneront les touristes jusqu'au cœur du cirque, au pied de la cascade qui fait un bond de plus de 400 mètres, pour donner naissance au tourbillonnant gave de Pau. La musique animale du petit matin ne dérange personne, tant Gavarnie a la mémoire cavalière.

Au loin, l'énorme muraille semi-circulaire en gradins émerge de la brume matinale et recueille les premiers rayons du soleil. Pour une heure ou deux encore, le village garde sa fraîcheur des hauts lieux montagnards, comme au temps où, berceau du pyrénéisme, il accueillait les romantiques amoureux de ces lieux, qui firent la gloire littéraire du XIX^e: les Hugo, Sand, Vigny... les peintres Doré, Viollet-le-Duc, Hardy; ou les précurseurs de l'ascensionnisme mondain et aristocratique, la reine Hortense, les duchesses de Berry et d'Angoulême, le comte britannique Henry Russel... Tout ce beau monde venait prendre les eaux à Barèges, Cauterets et Saint-Sauveur et s'adonnait ensuite aux plaisirs de l'escalade-découverte. Ainsi ont-ils forgé la réputation de Gavarnie, mais aussi créé un engouement nouveau et durable pour la montagne en général, à la base de tout un courant littéraire et pictural.

Autres temps, autres mœurs. Beaucoup de Gavarniens cultivent encore en secret la nostalgie de ce passé prestigieux, « le voyage aux

Pyrénées, c'était extraordinaire, regrette Pierre Laterrade, patron de l'Hôtel des voyageurs, le plus ancien des lieux, qui connaît ses classiques. Malgré les inévitables mutations dans le domaine des loisirs, il faut que l'on joue bien la carte de l'extrême, de l'authentique. Les gens du pays doivent vivre avec une activité d'équilibre et non pas seulement trois mois par an avec des millions de touristes. Un Henry Russel faisait vivre 18 personnes du coin, lors de ses séjours! » Mais ils ont dû s'adapter au nouveau tourisme de masse. Plus d'un million de visiteurs par an transitent, en effet, par le petit village de 177 habitants durant la période estivale. Pour un séjour qui n'excède guère deux heures trente, dans le meilleur des cas: randonneurs solitaires, familles au complet, pèlerins qui font, une après-midi, le déplacement en car à partir de Lourdes toute proche (à peine 70 km).

CONTRÔLER LE TOURISME

Des nuisances de toute sorte ont été la rançon de cet afflux de visiteurs: encombrement et stationnement désordonnés des véhicules particuliers et des cars, floraison des boutiques à souvenirs d'un goût douteux – « on propose ce qui fait plaisir à la clientèle et non pas à certains puristes du coin », lâche sans plus de précisions un commerçant. Site classé par l'Etat depuis 1941; inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco, depuis 1997 (avec des sites jumeaux espagnols), sous le nom de mont Perdu, partie intégrante du Parc national des Pyrénées (45 700 hectares), Gavarnie-Gèdre a fait l'objet, dès 1990, d'un contrat Grand Site pour permettre à la communauté de communes de contrôler son tourisme et d'engager un programme d'aménagement permettant la réhabilitation



JEAN-PIERRE FAYREAU POUR « LE MONDE »

des villages et de leurs environs. Point trop n'en faut! Cette avalanche de labels inquiète quelque peu nombre d'habitants du village: « Nous ne voulons pas habiter dans un musée, être comme des Indiens dans une réserve », se plaint Sylvie

Laporte, hôtelière du Compostelle. L'enfouissement du réseau électrique, la réfection et l'aménagement des principales rues, la restauration des bâtiments publics et les aides financières pour restaurer les maisons particulières, le renfor-

cement de la signalétique, la restauration du chemin du cirque ont été plutôt bien accueillis par les habitants. En revanche, le regroupement des montures en un seul lieu et surtout l'interdiction de la circulation automobile dans le village haut, entre 10 heures et 18 heures avec parking obligatoire et payant à l'entrée du village bas, ont suscité une mini-fronde des commerçants et restaurateurs, acerbes vis-à-vis de la municipalité, sur fond de vieilles querelles intestines. « Ce fut chaud, se rappelle Jean-Jacques Adagas, le maire (divers); mais il fallait prendre le taureau par les cornes. C'était un incroyable et permanent embouteillage, de voitures, de chevaux, de gens. Je crois que mes administrés comprennent maintenant qu'il était nécessaire d'en arriver là pour l'amélioration de l'accueil de nos visiteurs et pour essayer de garder le caractère de village qui fait le charme de Gavarnie. »

« D'ailleurs, ajoute-t-il, bien avant tous les labels du site, ce sont les Gavarniens eux-mêmes qui ont toujours su, avec leur bon sens paysan, préserver leur environnement... Cela bouge lentement, mais cela bouge. »

GUERRES MICROCHOLINES

Autre dossier chaud, qui risque de rallumer une guerre microcholine entre municipalité et commerçants: le maintien, ou non, du festival de théâtre au lieu-dit La Courade, au pied du cirque lui-même: depuis seize ans, le festival y monte pour quelque temps ses tréteaux. Adversaires et partisans s'empoignent verbalement et avancent imprécations péremptives sur arguments définitifs. Les défenseurs du lieu dans son « jus » naturel s'appuient sur les cahiers des charges inhérents aux sites classés. Ils utilisent aussi l'arme, imparable à leurs yeux, de l'inscription au patrimoine mondial pour demander, sinon sa suppression, du moins son déplacement: « N'oublions pas que l'inscription du massif du mont Perdu sur la liste du patrimoine mondial a été obtenue après l'engagement formel des parties concernées pour que le festival ne se tienne plus sur le plateau de La Courade », assène, rageur, Patrice de Bellefond, à la tête de l'association Mont Perdu Patrimoine mondial et maître d'œuvre du dossier d'inscription.

Les partisans du statu quo, les commerçants notamment, mettent en avant les 10 000 spectateurs que draine le festival; Une manifestation qui « a acquis ses lettres de noblesse, sur cela nous sommes très clairs! », affirme François Fortassin, président (PRG) du conseil général des Hautes-Pyrénées. Le ministère de l'environnement, dans le cadre de l'opération Grand Site, aurait déjà pris sa décision. Une enveloppe serait dégagée pour l'aménagement d'un autre endroit, déjà choisi, un peu en retrait de La Courade. Jean-Jacques Adagas, aux prises avec des intérêts contradictoires, joue les Ponce Pilate: « C'est à l'Etat de prendre ses responsabilités », dit-il, bien ennuyé quand même par cette affaire qui lui rappelle chaque jour que le trésor naturel reçu en partage par son village est parfois bien lourd à gérer...

Ali Habib

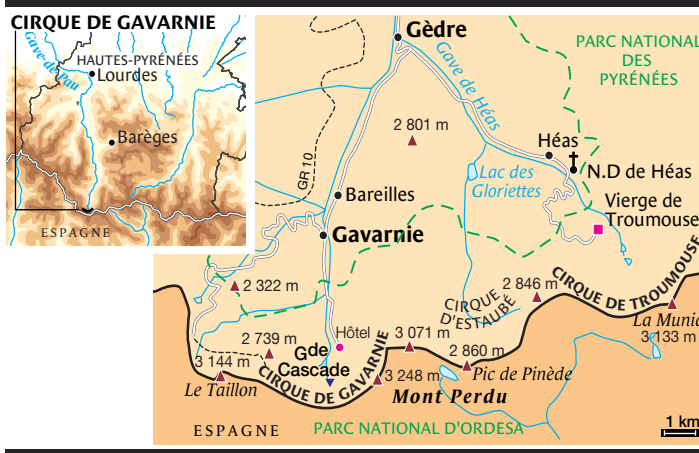
PROCHAIN ARTICLE:
les caps Gris-Nez et Blanc-Nez (Pas-de-Calais)

Trois labels de protection

● **PROTÉGER**: le cirque de Gavarnie bénéficie de trois labels de protection: site classé par l'Etat depuis 1941; inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1997, au double titre de « bien naturel » et de « paysage culturel »; sous le nom Pyrénées-mont Perdu, cirques et canyons. Ce classement englobe, côté français, les trois cirques: Gavarnie, Estaubé, Troumouse, et, côté espagnol, les canyons d'Ordesa, Aniscló et Pineta; partie intégrante du Parc national des

Pyrénées (45 700 hectares), couplé avec le parc national de Ordesa y Monte Perdido (15 600 ha).

● **LIRE**: Petit Précis du pyrénéisme, Joseph Ribas (éd. Loubatières, 1998); du même auteur, Mes Pyrénées. Chroniques (Sirius, 1983); Pyrénéica, Russell, réédition conforme à l'édition originale de 1902 (éd. Covedi, Pau, 1997); Pyrénées, Patrice de Bellefond, Arthaud, 1985. Revue: « Pyrénées, spécial Gavarnie », n°s 170-171 du Bulletin pyrénéen (trimestriel), Lourdes.



Le hameau de Héas célèbre sa Vierge, embellit son vallon et son cirque

HÉAS (Hautes-Pyrénées)

de notre envoyé spécial

Le secrétariat de Mgr Jacques Perrier, évêque de Tarbes et de Lourdes, semble ravi: « Ce fut une très belle messe, concélébrée par l'évêque pour le centenaire de la statue de la Vierge de Troumouse. Un soleil radieux, un décor sublime rehaussé par la présence des bergers et de leurs chiens, par les sonnailles des troupeaux de vaches. Quelque cinq cents personnes y ont assisté et même des sœurs de quatre-vingts ans avaient fait le déplacement... Oui, ce fut une belle et poétique messe. » La cérémonie commémorative accueillait, aussi, en ce beau dimanche du 13 août, des élus de la région et le petit détachement de la police à cheval de la municipalité de Gèdre, où un « repas confraternel et consensuel » rassembla notables, ecclésiastiques et laïcs, pour faire oublier les efforts consentis durant l'ascension jusqu'au magnifique cirque de Troumouse.

En quelque sorte une bonne manière locale de la République envers l'Eglise, dans

une région encore largement dominée par un culte marial diffus, entretenu par la proximité de Lourdes, ses pèlerinages et ses marchands de bimbeloteries pieuses à trois sous (Le Monde du 3 août).

Robert Prisse, le maire (divers) de Gèdre, dont dépend le hameau de Héas, s'explique: « Régulièrement, pèlerins de Lourdes ou curistes de Cauterets venaient se plaindre à la mairie de l'état de la statue de la Vierge, érigée en 1900 et endommagée par les intempéries et les impacts de la foudre. Pour faire plaisir à ces visiteurs et pour clore ce minidossier "Vierge en péril", la municipalité a décidé de la restaurer en saisissant l'opportunité du centenaire, d'où la cérémonie. » Déboulonnage de la statue de trois mètres de haut, transfert hélicoptère, réfection du socle conique en pierre, traitement et peinture. « L'opération nous a pris trois semaines et posé quelques petits problèmes d'interprétation artistique, notamment en ce qui concerne la couleur du voile, de la robe, du chapelet et même des yeux de la Vierge – certains arguant

que Marie étant d'origine juive, ses yeux devaient être noirs (!). Finalement, nous avons opté pour le "look" classique N.-D. de Lourdes: robe et voile blancs, ceinture bleue, mais chapelet marron, façon bois. Quant aux yeux, nous n'avons pas tranché et les avons laissés blancs... », précise, prudent, Robert Prisse.

DÉCOR MAJESTUEUX

Réinstallée sur son promontoire, la statue rénovée, fleurant bon la peinture fraîche, lance donc ses regards d'aveugle sur le vaste cirque de Troumouse, le plus vaste de la région, plus grand même que Gavarnie, d'une rondeur parfaite, et où se marient harmonieusement rocaïlle et verdure. Seul point noir de ce décor montagnard majestueux: l'inévitable parking, point ultime de la route à péage qui grimpe à 1 500 mètres d'altitude et qui rapporte, bon an mal an, quelque 400 000 francs à la municipalité. « Pas question de le supprimer sans contrepartie », affirme le maire. L'élu se dit agacé par la répu-

tation de commune riche (les taxes payées par EDF pour son usine hydroélectrique sont conséquentes) qui colle à Gèdre. Selon lui, cette image pénaliserait son village – un peu laissé pour compte par rapport à Gavarnie, auquel le lie pourtant un contrat de coopération intercommunale – dans les initiatives prises par l'Etat pour développer le tourisme de la vallée bigourdane.

« Sur 100 voitures qui vont à Gavarnie, dix s'arrêtent à Gèdre et trois montent jusqu'à Héas », soupire-t-il. Pourtant, la troisième phase de l'opération Grand Site Gavarnie-Gèdre, avec l'aide de la Fondation d'entreprise Gaz de France, va concerner la revalorisation de Héas, du vallon et du cirque de Troumouse, et celle du cirque voisin d'Estaubé. Le haut hameau de montagne et l'extraordinaire prairie de Camplong, vaste estive horizontale rectangulaire qui le domine, viennent, eux aussi, d'être inclus dans le site classé patrimoine mondial du mont Perdu.

A. H.

DÉPÊCHE

■ **SAINT-PIERRE-ET-MIQUELON**: l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon comptait 6 136 habitants au 8 mars 1999, une augmentation de 39 personnes depuis 1990, selon les résultats du recensement publiés, jeudi 17 août, par l'Insee. Grâce à « une assez forte fécondité », ce petit archipel au large de Terre-Neuve a presque retrouvé les chiffres de sa population au début du siècle (6 482 en 1902). Le nombre des habitants avait ensuite diminué en raison notamment des problèmes rencontrés par la pêche. L'Insee précise que le taux de chômage est de 12,8 % et que le tiers des salariés sont agents de la fonction publique. Les statistiques révèlent, également, un net déficit pour la tranche d'âge des jeunes de 20 à 29 ans. Ce phénomène est dû, selon les auteurs de l'étude, au fait que les étudiants doivent quitter l'archipel pour poursuivre leurs études.

L'effet Corse Un tour des régions

Bretagne, Alsace, Pays basque, départements et territoires d'outre-mer, une série en cinq épisodes pour aller à la rencontre d'une République qui se conjugue au pluriel

Du lundi 21 août au vendredi 25 août

Le Monde
à partir du
daté 22

SAHARIENNE de lin désert sur chemise de coton ciel, Christian Lacroix se promène, comme un Chinois en ville, avec une grande bouteille d'eau minérale remplie d'une mixture à base de thé vert. Nomade dans sa propre maison de couture, il ironise : « Christian Lacroix est désormais un de mes clients. Je me sens plus libre. » De nouveaux accords avec LVMH ont rationalisé son statut. « Je n'ai plus l'impression de faire l'école buissonnière », dit-il en parlant de la multiplication de ses projets pour le théâtre, l'opéra, les ballets, les installations diverses. Un vent de sable semble avoir recouvert sa caverne de rêveries où s'entassaient, sous le regard d'un taureau empaillé, des robes achetées aux Puces et des grigris en tout genre. L'atmosphère aujourd'hui est celle d'une salle de réunion beige avec chaises de bois dorées et vue sur jardin. Dans les couloirs repeints en vert, les croquis ont disparu. Il règne une ambiance étrangement calme. Treize ans après l'ouverture de sa maison de couture financée par Bernard Arnault, l'enfant du pays d'Arles efface toutes les images trop apparentes d'un Sud surexposé dont il aura été un des apprentis-sorciers. Pour l'exposition « La Beauté en Avignon », il a « enrubanné » la ville de voiles, de torsades et de bouts de vent colorés, décevant ceux qui s'attendaient à une installation-feria. « J'aime la terre rouge qui miroite dans le soleil. Quand elle devient une boue, une garrigue, j'ai tendance à m'éloigner. Je n'aime rien qui se raffermisse, se fige. »

Parce que son premier défilé de haute couture, en juillet 1987, a cristallisé des désirs de Sud, on l'a souvent – trop souvent – catalogué comme le Gipsy King de la couture. Aujourd'hui, les madones et les Arlésiennes sont passées de l'autre côté du miroir. Poufs et jupons de dentelle se retrouvent parmi les trophées inventés d'une chasse au trésor, dans les profondeurs sous-marines du temps qui patine un lamé en bois de rose, imprègne toutes les époques, du XVIII^e siècle au disco, d'un parfum de bizarre, tout en réminiscences et en déconstructions. « Mes formes deviennent plus abstraites, moins illustratives, moins sous-titrées. » Plus son adolescence s'éloigne et plus il la reconquiert, se surprenant à parler de marche, de cheminement, de retour à sa fameuse route, retrouvant « des amis d'avant 1987 ». La haute couture est à ses yeux « une nomade sédentarisée ». Aujourd'hui, il brouille les pistes : « Je ne suis pas au large, pas au bord, mais là où les vagues claquent. J'aime les périodes hybrides, la Régence, les modes de guerre de 1917-1918, le style des années 40. Le voyage devient plus sombre. Une manière peut-être de réagir à cette société qui se protège par des codes, des étiquettes, qui balaie, détourne, nie tout ce qu'il peut y avoir d'énigmatique. L'approche épidermique, sensuelle et individuelle, est à mon sens une force de réaction par les temps qui courent. »

Son Sud est désormais assez large pour contenir tous les exotismes du Nord. Dans le sillage de l'été 2000, aux effets cubistes, sa collection de haute couture de l'hiver 2000-2001 trace une rupture. Jeux savants de kilts, de matelassages et d'assemblages : la tradition artisanale est là, sublimée par un regard s'attachant aujourd'hui moins à cambrer et à corseter qu'à « souligner une ligne appliquée mais aussi volatile ». Ses oiseaux de nuit d'un « cabaret bestiaire » semblent fredonner des refrains enfuis, entre Opéra de quat'sous, fête au château et bal populaire dont il s'amuse à remixer en liberté les odeurs, les couleurs et les sons. « On n'arrête pas le temps, on ne s'arrête que sur une image en marche », aime à dire ce nomade de l'imaginaire, qui parcourt des mondes en les calligraphiant de pois, de brillances, de scintillements. Première d'atelier, M^{me} Jeanine est à l'écoute : « Mon métier, c'est ma vie. C'est dans les mains que ça se passe. Il me donne une ligne, un état d'esprit. Je lui fais une ébauche... Au fur et à mesure, la collection se concrétise dans sa tête. Les choses du début lui semblent fades, alors il ajoute. Il n'aime pas que tout soit trop régulier, trop symétrique. Il a changé plusieurs fois de cap. Mais il y a toujours un point où on le retrouve : le mélange des matières, le choix des tissus », affirme cette ancienne de



Christian Lacroix et ses villes imaginaires



Treize ans après l'ouverture de sa maison de couture, l'enfant du pays d'Arles, catalogué souvent comme le Gipsy King de la couture, efface les images trop apparentes d'un Sud surexposé dont il aura été l'apprenti-sorcier

Jacques Fath, qui, le week-end, cultive un jardin dont les fleurs sont assorties aux couleurs qu'elle travaille pendant la semaine : « J'ai des pensées bleues comme le satin pervenche d'une robe. »

DE tous les voyages, les tissus de Christian Lacroix forment un patchwork de sensations. Lors des essayages, il a cette façon particulière de poser des couleurs comme des accessoires. Une « seconde d'atelier » porte un immense manteau violet comme si c'était un bébé. Un soulier de satin orangeade s'avance sous un flot de taffetas bleu océanique. Des voix chuchotent : « On se met un peu de grassouille là-dedans ? » « A peine, à peine ! » Peints, marbrés, « reliés », dévorés, découpés, enluminés, scarifiés, les tissus sont ses souples totems offerts à toutes les métamorphoses. Qu'il s'agisse d'une « énorme rose noire » en guise de jupon, de « gazar Per-

nod » ou de « paillettes menthe glaciale », la couleur, les volumes et la texture entretiennent chez Christian Lacroix une intimité fantasque, révélant dans leur bruissement des petits démons intérieurs. Enfant, l'un de ses jeux favoris était ce jeu de cartes divisées en trois (tête, tronc, jambes) à mélanger à l'infini. « Je ne me suis apparemment jamais arrêté de jouer à ce petit jeu. » L'important est d'arriver « à des choses presque improvisées et qui correspondent à un rêve ». Tout commence par un pêle-mêle, des rencontres sensibles auquel il a même fini par consacrer un livre, où se croisent la Riviera et les Windsor, le Bas-Empire et Lady Diana Cooper, les collages et les tableaux de croquis de ses premières collections, dans un labyrinthe d'évocations, de l'enfance arlésienne aux premières escapades à Londres. « Londres a longtemps été pour moi une mine inépuisable de vêtements anciens, de textiles de tous ordres, de



broderies, de patchworks que l'on trouvait un peu partout. Je pense que malgré un appauvrissement ces dernières années, il se trouvera toujours un moment où surgira un chapeau bizarrement fleuri, des escarpins hésitant entre le fluo et le rose dragée, des proportions étranges, des détails « ethniques » ou une coiffure arc-en-ciel ». Il avoue aujourd'hui : « Maintenant, je me décide plus vite. Avant, je prenais les tissus pour un purgatoire. » Il reste qu'il a toujours cette façon de se réapproprier des choses vues pour les faire siennes, attentif à vouloir « retrouver la vibration du passé » dans le présent, comme pour chasser le trop neuf qui ne dit rien, mais également le silence des lignes, qu'il semble redouter comme des ombres maudites.

« Etre couturier du Sud, c'est juste être latin, réagir, penser et travailler avec la mémoire, toutes les mémoires à fleur de peau ! Cela ne signifie pas nostalgie mais une permanente connexion avec le passé vécu au quotidien... » Tout chez lui porte l'ex-voto de l'ailleurs, marqué par les souvenirs du monde que collectionne cet archéologue zappeur : qu'importe l'échelle, c'est l'intensité variable de la lumière diffusée sur l'objet qui compte, celle qui le rehausse, le pare, l'anoblit de ses sortilèges. Qu'il s'agisse de sa première ligne de bijoux précieux, lancée cet automne, ou du TGV Méditerranée « rhabillé » depuis le 7 juillet du bleu au jaune en passant par tous les pourpres. Les voitures ? « Crazy patchwork » mauve appliqué de velours et brocards multicolores, « cyclamen » pailleté de motifs mexicains et rehaussé de gros sequins noirs et blancs, sans oublier la voiture-bar fuchsia brodée d'un grand lion chinois et ornée de motifs cachemire. Christian Lacroix a offert à ses passagers, et plus encore à ceux qui restent sur le quai, au ciel et aux oiseaux, une vraie robe ferroviaire. « Nord-Sud, j'ai d'abord voulu exprimer par la couleur ce va-et-vient du froid vers le chaud », explique ce petit-fils de cheminot ayant voulu donner « une mémoire à ce train ». « Le train devrait se lire comme un spectre chromatique, une fusée de feu d'artifice, traçant une trajectoire incandescente vers la Méditerranée laissant derrière elle une nuit plus froide. » Ce « précipité » de couleurs vives est encore une fois une nouvelle manière d'aller narguer la bête,

comme pour mieux la défier : « La SNCF a été soulagée que je n'arrive pas avec la paella, la corrida. »

Au 73, rue du Faubourg-Saint-Honoré comme dans un compartiment non-fumeurs le kaléidoscope de la mémoire s'anime. Son premier départ ? « La fugue pour échapper aux miens. » Il avoue encore : « J'aimais l'idée de sortir à droite et d'aller tout droit. J'avais sept ans, c'était un grand projet. La nuit, je me sentais hypnotisé par cela. Le bitume chaud, je l'écoutais comme un Sioux. C'étaient mes sirènes. » Le premier

« Etre couturier du Sud, c'est juste être latin, réagir, penser et travailler avec la mémoire, toutes les mémoires à fleur de peau ! Cela ne signifie pas nostalgie mais une permanente connexion avec le passé vécu au quotidien »

voyage ? « La Grèce, sans copain. J'y ai appris ce que j'ai désappris plus tard : écrire seul, manger seul... Après, ce fut la route, en stop. » Il n'a pas mis les pieds à Barcelone depuis 1978, ne connaît pas l'Amérique du Sud, et ses visites au Japon n'ont été que professionnelles. Comme pour préserver un monde à soi, il semble arpenter à nouveau les routes de son enfance. « Pendant les cours de grec, je partais à fond dans l'Antiquité. Je regardais la garrigue et j'étais à Delphes. » A l'époque, en regardant les plis de sa manche, il imaginait des paysages : « J'aimais les villes qui n'existaient pas. J'aimais les endroits fermés qui me permettaient de retrouver le fil rouge avec le passé, mais sans nostalgie. Pas le passé mortifère avec des cadavres. Mais celui dans lequel on aurait pu s'immerger et en ressortir, sans être vu. » Aujourd'hui plus que jamais, il rêve d'une « machine à remonter le temps » pour pouvoir « appréhender le passé dans sa chair vive, ses odeurs, ses couleurs, et tout ce qui ne passe pas par l'image ».

LA mode fait partie de cette quête. « La destination n'est pas précise. Elle est idéale. Chaque journée a une couleur si différente des autres qu'elle est en soi un voyage. Je suis plus écouteur que voyeur. Je m'assieds à une terrasse et j'imagine des histoires. » A la recherche d'un « paradis perdu et bigarré », sans autre enfant que ses chimères, il poursuit un autre voyage, celui qu'inspire et que rend possible « l'attente, l'espoir pour la minute à venir où tout peut toujours basculer ». Adolescent, son passeport couvert de tampons lointains le mettait en joie. « Passer les frontières, c'était passer à travers un miroir. Aujourd'hui que la planète me semble violée, je n'ai plus l'envie du lointain. Les images, de toutes manières, font le voyage vers notre chambre. » Mieux, aux destinations trop fléchées il préfère sans doute les routes qui n'y mènent plus, ces « non-lieux » du voyage : « Entre ces villes qui n'existent pas, on ne sait plus si l'on est au-dessus de la Sibérie ou de sa maison. On ne sait plus l'heure qu'il est, en migration entre deux mondes, deux « nous-mêmes ». En avion, j'ai l'impression de me rapprocher de moi. J'aime ces parenthèses oubliées. En train aussi, mais tout est un peu gâché aujourd'hui à cause des portables qui sonnent. » Il affirme encore : « Le nez au vent, à pied dans les villes. Regarder les gens. C'est cela mon voyage. » Sur l'un des wagons du TGV Méditerranée, il a fait calligraphier cette phrase de Pessoa : « Que je roule sur une autre route, dans un autre rêve, dans un autre monde... »

Laurence Benaïm
Photo : Gérard Rondeau

PROCHAIN ARTICLE :
Serge Lutens,
parfums de vieux Maroc

VALEURS FRANÇAISES

L'action Suez-Lyonnais s'appréciait de 0,97 %, jeudi 17 août, atteignant 187,2 euros dans les premiers échanges. Le groupe a publié un chiffre d'affaires semestriel en hausse de 29 %, soit 9,7 % à périmètre, méthodes et change constants.

Le titre Unilog reculait de 0,85 %, à 116,5 euros, jeudi, au début de la séance. Le groupe a publié un chiffre d'affaires semestriel en hausse de 18,3 %, à 218,6 millions d'euros.

Après sa forte baisse mercredi, les investisseurs s'étant montrés déçus par une hausse de 40 % du chiffre d'affaires sur six mois, l'action GFI rebondissait de 0,19 %, pour coter 37,56 euros, jeudi, quelques minutes après l'ouverture de la séance.

RÈGLEMENT MENSUEL

JEUDI 17 AOÛT

Cours relevés à 9 h 57

Liquidation : 24 août

Table of stock market data for France, including columns for 'Précédent en euros', 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille', and 'Compensation (€)'. Lists various companies like BNP PARIBAS, CR LYONNAIS, etc.

Table of stock market data for GUYENNE GASCOGNE, HAVAS ADVERTISING, IMERY (EX-IMETAL), etc., including columns for price and percentage change.

Table of stock market data for THOMSON MULTIMEDIA, TOTAL FINA ELF, TRANSICIEL, etc., including columns for price and percentage change.

Table of stock market data for AMERICAN EXPRESS, A.T.T., BARRICK GOLD, etc., including columns for price and percentage change.

International

Table of international stock market data, including columns for 'Précédent en euros', 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille', and 'Compensation (€)'. Lists companies like AMERICAN EXPRESS, BARRICK GOLD, etc.

ABRÉVIATIONS

B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES

1 ou 2 = 3 catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché; ▲ contrat d'animation; o = offert; d = demandé; ↑ offre réduite; ↓ demande réduite; ◆ cours précédent.

DERNIÈRE COLONNE RM (1) :

Lundi daté mardi : % variation 31/12; Mardi daté mercredi : montant du coupon en euros; Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon; Jeudi daté vendredi : compensation; Vendredi daté samedi : nominal.

NOUVEAU MARCHÉ

MERCREDI 16 AOÛT

Cours relevés à 18 h 07

Table of stock market data for Nouveau Marché, including columns for 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille', and 'Compensation (€)'. Lists companies like CHEMUNEX, CMT MEDICAL, etc.

Table of stock market data for GUILLEMOT, GUYANOR ACTI, HF COMPANY, etc., including columns for price and percentage change.

Table of stock market data for OLITEC, OPTIMA DIREC, OPTIX M, etc., including columns for price and percentage change.

Table of stock market data for GENERALE LOC, GEODIS, GFI INDUSTRI, etc., including columns for price and percentage change.

SECOND MARCHÉ

JEUDI 17 AOÛT

Une sélection. Cours relevés à 9 h 57

Table of stock market data for ABEL GUILLEM, AB SOFT, ACCESS COMM, etc., including columns for 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille', and 'Compensation (€)'. Lists various companies.

Table of stock market data for FACTOR, FINACOR, FINATIS (EX-L), etc., including columns for 'Cours en euros', 'Cours en francs', '% Var. veille', and 'Compensation (€)'. Lists various companies.

SICAV et FCP

Une sélection. Cours de clôture le 16 août

Table of SICAV and FCP data, including columns for 'Valeurs unitaires', 'Date cours', and 'Cours de clôture'. Lists various investment vehicles like AGIPI, BNP PARIBAS, etc.

Table of investment vehicles data, including columns for 'Valeurs unitaires', 'Date cours', and 'Cours de clôture'. Lists various investment vehicles like ÉC. MONÉT, ÉCUR. OBLIG, etc.

Table of investment vehicles data, including columns for 'Valeurs unitaires', 'Date cours', and 'Cours de clôture'. Lists various investment vehicles like EPARCIC, EUROIC LEADERS, etc.

Table of investment vehicles data, including columns for 'Valeurs unitaires', 'Date cours', and 'Cours de clôture'. Lists various investment vehicles like SÉLECT DÉFENSIF, SÉLECT DYNAMIQUE, etc.

LÉGENDE

★ Hors frais. ★★ A titre indicatif. * Part div. par 10 au 5/9/99.

Les cellules souches, futur eldorado de la biologie

Une nouvelle source de matériaux thérapeutiques issus d'embryons humains

En 1998, des chercheurs américains ont ouvert les portes de la thérapie cellulaire en annonçant qu'ils avaient réussi à isoler et à cultiver des cel-

lules souches embryonnaires et des cellules souches germinales humaines. Du fait de leur capacité à se différencier et à se spécialiser, celles-ci

pourraient permettre notamment de régénérer le muscle cardiaque et de traiter le diabète, les hépatites et certaines maladies neurodégénératives.

POUR de nombreux biologistes, l'un des domaines les plus prometteurs de la thérapie de demain réside dans le recours à la thérapie cellulaire, ou médecine régénérative, résultant de l'utilisation de cellules souche. L'effervescence dans ce domaine date de novembre 1998, quand des chercheurs américains annoncèrent qu'ils avaient réussi à isoler et à cultiver des cellules souches embryonnaires (ES) et des cellules souches germinales (EG) humaines.

Ces cellules et leurs descendantes, qui pourraient être utilisées à des fins thérapeutiques, ont toutes en commun diverses caractéristiques, parmi lesquelles la capacité de se diviser à l'infini en restant identiques ainsi que celle de pouvoir se différencier en différentes cellules ou tissus, selon les conditions et les facteurs de croissance ajoutés au milieu de culture. Les cellules embryonnaires ne sont certes pas les seules à répondre aux critères de cellules souches. Il existe, en effet, dans les tissus adultes, des cellules très primitives qui permettraient aussi le renouvellement des cellules de la plupart des organes.

Les cellules souches qui excitent le plus l'imagination et l'intérêt des chercheurs – mais aussi ceux des entreprises – sont sans aucun doute les cellules ES. Ces dernières sont dérivées de la masse cellulaire interne de l'embryon de quelques jours (appelé blastocyste). Le premier à avoir déclaré cultiver des cellules ES humaines est l'Américain James Thomson (université du Wisconsin), qui a utilisé un embryon surnuméraire créé pour la reproduction par fécondation in

vitro en 1998. Les cellules EG, quant à elles, sont isolées, chez l'embryon, des cellules destinées à se développer en ovaires ou testicules, et ont été cultivées pour la première fois par John Gearhart (université John-Hopkins, Baltimore). Il n'est pas sans intérêt de savoir que les deux laboratoires de James Thomson et de John Gearhart sont financés par la société de biologie Geron Corp., de Menlo Park, en Californie.

En ne définissant ni la personne ni l'embryon, le législateur avait, en 1994, ouvert la voie à la controverse

« Nous avons six lignées de cellules ES humaines depuis mars 1999, affirme Thomas Okarma, président de la compagnie Geron. Nous recherchons actuellement des gènes de différenciation précoce, de manière à pouvoir fabriquer des cellules différenciées : des neurones qui pourraient être transplantés pour traiter les maladies neurodégénératives comme les maladies de Parkinson, de Huntington ou d'Alzheimer ; des cellules musculaires cardiaques qui, injectées dans la paroi des ventricules, permettraient de restaurer la masse musculaire ; des cellules du foie, pour traiter les destructions hépatiques virales ou

métaboliques ; des cellules de la peau pour traiter les grands brûlés. »

Il s'agit à ce stade de projets, menés en particulier en collaboration avec Celera Genomics, la société de biotechnologies qui est en voie de terminer le séquençage du génome humain. « Il faudra encore des années de recherches pour connaître les gènes et leur fonction. C'est alors que nous pourrions breveter nos savoir-faire et nous lancer à fond dans la biologie des cellules souches, ce qui nous permettra de les cultiver et de les transformer à façon », ajoute Thomas Okarma.

Les développements thérapeutiques les plus intéressants sont attendus des cellules ES dérivées d'embryons créés par clonage, c'est-à-dire après avoir remplacé le noyau d'un ovocyte par le noyau d'une cellule adulte. Cette méthode permettrait, après prélèvement des cellules de la masse interne du blastocyste de cet embryon cloné, de créer des lignées ES totalement compatibles au point de vue immunologique avec le donneur de noyau et donc de fabriquer des tissus sur mesure.

La naissance de Dolly à l'institut Roslin, à Edimbourg, a suscité de grandes manœuvres industrielles. Cet institut a formé une structure commerciale, Roslin Bio-Med, qui a l'exclusivité de la technique de transfert nucléaire (grâce à laquelle Dolly est née). Elle a été rachetée par Geron, qui va investir 12,5 millions de livres (19 millions d'euros) au cours des six prochaines années (*Le Monde* du 31 mai 1999).

Les chercheurs vont plus loin : ils espèrent, grâce à l'étude des premiers stades de développement

de l'embryon, apprendre à maîtriser la reprogrammation du noyau d'une cellule adulte en cellule totipotente et pouvoir alors se passer du passage par un ovocyte.

Le débat éthique suscité par l'utilisation de l'embryon humain à des fins de recherche et de thérapeutique est très animé dans tous les pays. En juin, Claire Bonnat, auditeur au Conseil d'Etat, qui a rédigé le texte du Conseil d'Etat « Les lois de bioéthique : cinq ans après », a déclaré lors d'un colloque tenu à Veyrier-du-Lac (Haute-Savoie) : « Les perspectives thérapeutiques ouvertes par les cellules souches justifient, de l'avis majoritaire, la remise en cause de l'interdiction de mener des recherches sur l'embryon qui a été inscrite dans la loi en 1994. »

En ne définissant ni la personne ni l'embryon, le législateur avait, en 1994, ouvert la voie à la controverse. Et on peut lire dans le texte du Conseil d'Etat de 1999 : « C'est un nouveau point d'équilibre que devra trouver la loi entre le respect du commencement de la vie [...] et le droit des personnes atteintes de maladies très graves à ce que la recherche médicale progresse de manière déterminante pour leur venir en aide. »

La longue histoire du débat sur l'embryon montre qu'aucune théorie n'est aujourd'hui suffisamment convaincante pour procurer un fondement solide, universellement acceptable, sur le statut de l'embryon. La curiosité scientifique, l'espoir thérapeutique, les retombées financières attendues sont en train de faire tomber les barrières.

Elisabeth Bursaux

Des thérapies prometteuses pour les maladies neurodégénératives

Un moyen de pallier le manque de dons d'organes

BEAUCOUP DE MALADIES humaines sont liées à la dégénérescence cellulaire et à la destruction de tissus que l'on n'a aujourd'hui aucun moyen de réparer. La solution la plus couramment utilisée est alors la transplantation d'organes, mais malheureusement le nombre de personnes nécessitant ces traitements dépasse de loin le nombre des donateurs d'organes. C'est pourquoi la possibilité de développer des tissus de remplacement éveille un intérêt considérable.

● **Muscle cardiaque** : la transplantation de cellules musculaires cardiaques pourrait aider considérablement les malades dont le cœur n'a plus la capacité de pomper le sang de manière efficace. On espère pouvoir développer des cellules musculaires cardiaques à partir de cellules souches pluripotentes et les transplanter chez les malades en insuffisance cardiaque chronique. Des travaux préliminaires chez la souris ont montré que des cellules cardiaques saines transplantées repeuplent le tissu cardiaque.

● **Diabète de type I** : la production d'insuline par les cellules spécialisées réunies dans les îlots de Langerhans est abolie dans le diabète de type I. La transplantation d'îlots isolés est capable de guérir la maladie. Les faire dériver de cellules souches permettrait d'en disposer en quantité suffisante pour la transplantation.

● **Hépatites** : la différenciation de cellules souches en cellules hépatiques permettrait de cultiver un nombre suffisant de cel-

lules hépatiques pour repeupler le foie et remplacer les cellules défectueuses. Cela serait extrêmement utile dans de nombreuses maladies métaboliques, et dans les hépatites.

● **Maladies neurodégénératives** : c'est le domaine pour lequel le potentiel thérapeutique des cellules souches est souvent considéré comme le plus élevé. Car de très nombreuses maladies neurologiques sont le résultat de la perte de cellules nerveuses dont l'immense majorité ne peut pas se diviser.

Dans la maladie de Parkinson, les cellules qui meurent sont celles qui fabriquent la dopamine, un neurotransmetteur essentiel au fonctionnement de plusieurs zones du cerveau. Actuellement déjà, certains traitements font appel à l'injection intracérébrale de neurones fabriquant la dopamine, prélevés sur des fœtus recueillis lors d'interruptions volontaires de grossesse.

Les chercheurs fondent aussi beaucoup d'espoir sur la thérapie cellulaire pour soigner la maladie d'Alzheimer, une démence due à la mort des cellules qui fabriquent un autre neurotransmetteur, l'acétylcholine.

De même, on peut espérer traiter par des cellules nerveuses spécialisées la sclérose latérale amyotrophique, une maladie dégénérative des neurones moteurs qui donnent leurs ordres aux muscles. Et, par les cellules spécialisées dans la protection des fibres nerveuses, traiter la sclérose en plaques.

E. Bx

A l'image de Dolly, six porcelets ont été créés par clonage

L'utilisation de ces animaux pour produire des greffons humanisés, pouvant être utilisés à des fins médicales, soulève de nouvelles inquiétudes du fait de possibles infections virales

Le feu vert donné par le gouvernement britannique à l'utilisation des techniques de clonage thérapeutique chez l'homme coïncide avec une série de publications scientifiques dans les revues internationales *Nature*

et *Science*. Les travaux présentés démontrent qu'il est aujourd'hui possible de créer, par clonage, des porcs dont les tissus et organes pourraient être ensuite utilisés à des fins médicales. La société PPL Therapeu-

tics, à l'origine, il y a quelques années, de la création de la brebis Dolly, a créé cinq porcelets, et une équipe américano-japonaise un sixième. Une autre équipe américaine vient cependant de doucher les espoirs mis dans

ces recherches en apportant la preuve que certains virus présents chez ces porcs pourraient présenter un risque infectieux pour l'homme, risque que plusieurs équipes ne sont pas prêtes à prendre.

UN GROUPE de chercheurs travaillant pour la société de biotechnologies PPL Therapeutics a annoncé dans le dernier numéro de l'hebdomadaire britannique *Nature* (daté du 17 août) avoir réussi à créer cinq porcs à partir du clonage de noyaux de cellules prélevées sur des animaux adultes. Cette publication coïncide avec l'annonce faite dans les colonnes de son concurrent américain *Science* (daté du 18 août) de la création – par une équipe de chercheurs japonais et américains – d'une truie à partir du clonage d'un noyau de cellules fœtales.

On imaginait jusqu'à présent que le clonage de porcs permettrait d'ouvrir de nouvelles perspectives dans la production d'organes prélevés sur animaux « humanisés » et destinés à être greffés sur l'homme (xénotransplantations). Or rien dans ce domaine n'est véritablement acquis. Une équipe américaine révèle, dans les colonnes de *Nature*, que des tissus prélevés sur des porcs et destinés à être greffés pouvaient être à l'origine d'infections virales potentiellement dangereuses pour les receveurs des greffons.

ACTION EN HAUSSE

À l'origine de la création de Dolly, la société PPL Therapeutics avait, pour d'évidentes raisons économiques, annoncé il y a plusieurs mois la création par clonage de ces cinq porcelets femelles baptisés Millie, Christa, Dotcom, Alexis et... Carrel (*lire ci-contre*). Les cinq animaux étaient nés le 5 mars à Blacksburg (Virginie, Etats-Unis), où la société installée à proximité d'Edimbourg possède une filiale. L'annonce de ce clo-

nage avait immédiatement conduit à une hausse de 56 % de l'action PPL Therapeutics à la Bourse de Londres, le marché des transplantations d'organes animaux étant alors estimé à 6 milliards de dollars (*Le Monde* du 16 mars).

Contrairement aux chercheurs de PPL, l'équipe américano-japonaise dirigée par Akira Onishi (Institut national japonais de l'industrie animale) et Anthony C. F. Perry (laboratoire de biologie du développement, université Rockefeller, New York) annonce, plus modestement, la création d'un porcelet femelle (baptisé Xena, en référence aux xénotransplantations). Pour obtenir Xena, les chercheurs ont injecté le matériel génétique de cent dix cellules prélevées dans un fibroblaste fœtal. Ces cent dix noyaux ont été injectés dans autant d'ovocytes auparavant énucléés et les « œufs » ainsi obtenus, stimulés par voie électrique, se sont développés en embryons ensuite injectés à quatre truies « porteuses ». Un seul porcelet a été obtenu.

La prochaine étape visera à modifier le patrimoine génétique injecté afin de créer des porcins plus ou moins « humanisés » dont les organes (cœur, foie ou reins) pourraient être greffés sur l'homme sans déclencher les réactions immunitaires qui ont jusqu'ici interdit le développement de la pratique des xénotransplantations. Cet objectif semblait jusqu'ici d'autant plus réalisable que PPL Therapeutics maîtrise déjà la technique du clonage des animaux transgéniques et possède notamment des brebis dans le lait desquelles on trouve diverses pro-

téines humaines qui pourront être utilisées à des fins thérapeutiques. L'inquiétude, concernant les xénotransplantations, résidait jusqu'à présent dans le risque théorique d'infection des receveurs d'organes par des rétrovirus, connus ou non, présents dans le patrimoine génétique des porcs. Ce risque avait conduit récemment le Conseil de l'Europe à réclamer un moratoire sur les xénotreffes (*Le Monde* du 22 janvier

vées en laboratoire avec des virus présents chez tous les porcs (porcine endogène rétrovirus ou PERV). Ils démontrent aussi que ces mêmes virus peuvent contaminer des souris greffées avec des tissus pancréatiques de porcs. « Ce travail vient clairement confirmer ce que l'on pouvait redouter en termes de risque infectieux », explique Jean-Paul Renard, spécialiste des questions relatives au clonage à l'Institut national de

Au début de l'année, on estimait chez PPL Therapeutics que les premiers essais cliniques chez l'homme n'interviendraient pas avant quatre ans, au plus tôt. Mais il y a quelques jours les chercheurs de l'Institut Roslin d'Edimbourg, structure de recherche étroitement associée à cette société, annonçaient qu'ils allaient mettre un terme à leurs recherches sur le clonage de porcs transgéniques destinés aux xénotransplantations. « Nous sommes en train de réduire notre travail sur les porcs, a déclaré le professeur Ian Wilmut, responsable de l'équipe. Ce n'est pas encore fini, mais c'est pour bientôt. »

INTERROGATIONS SANITAIRES

Le professeur Wilmut a expliqué que la société californienne Geron Bio-Med, qui détient les droits exclusifs sur les biotechnologies mises au point au Roslin Institute, avait décidé de cesser de financer ces recherches de peur de voir apparaître des infections virales nouvelles et, à ce titre, incontrôlables.

Coïncidence ou non, ces nouvelles interrogations sanitaires et le désengagement de cette firme ont précédé de quelques heures les premières indiscretions sur la décision britannique en faveur du clonage thérapeutique. S'il devait se développer comme on peut l'espérer et fournir des tissus – et des organes – immunologiquement compatibles parce que issus du « double génétique » du malade, ce clonage pourrait rendre caduques les perspectives encore embryonnaires de la xénotransplantation.

Jean-Yves Nau

Le passé encombrant d'Alexis Carrel

A l'annonce des noms de baptême des cinq porcelets clonés par PPL Therapeutics, les chercheurs français étaient restés stupéfaits. Millie, Christa, Dotcom et Alexis, pourquoi pas. Mais Carrel ? Comment pouvait-on honorer la mémoire d'Alexis Carrel (1873-1944), certes chirurgien et physiologiste de grand talent, mais aussi ardent défenseur des théories eugénistes de son époque ?

Les chercheurs de PPL Therapeutics ont expliqué qu'ils ne connaissaient pas le passé sulfureux du lauréat du prix Nobel de médecine 1912. La publication de *Nature* ne fait d'ailleurs aujourd'hui référence ni à Alexis ni à Carrel. Et le travail des chercheurs de PPL Therapeutics – dirigés par Keith Campbell – rapporté par *Nature* détaille les différents procédés techniques mis en œuvre, qui ne sont sur le fond guère différents de ceux qui ont permis depuis trois ans la création, par clonage de cellules adultes, de moutons, de bovins, de souris et de chèvres.

1999), le Comité national d'éthique français jugeant pour sa part prématurées de telles expérimentations.

Une équipe américaine dirigée par Daniel R. Salomon (Institut Scripps, La Jolla, Californie) confirme aujourd'hui de manière expérimentale dans les colonnes de *Nature* (daté du 17 août) que ce risque existe bel et bien. Les chercheurs démontrent notamment qu'il est possible d'infecter des lignées de cellules humaines culti-

recherche agronomique de Jouyen-Josas (Yvelines). « Il ne remet pas en question le principe même des xénotreffes mais vient compliquer les recherches qui seront nécessaires avant de pouvoir avoir recours à cette technique thérapeutique. Sans doute faudrait-il parvenir, comme certains le pensent, à éliminer dans le patrimoine génétique des porcs les séquences virales qui représenteraient un risque infectieux pour l'homme. »

Des bovins aux humains, vingt ans d'expérimentation sur les cellules

● **Début des années 80** : premiers succès obtenus, notamment par des chercheurs français de l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), de clonage de bovins et d'ovins. Il s'agissait alors de créer des mammifères génétiquement identiques à partir de la section – réalisée mécaniquement – d'embryons aux premiers stades de leur développement.

● **1996** : premières réussites de création d'ovins par transfert d'un noyau prélevé sur une cellule fœtale.

● **Février 1997** : Dolly est le premier mammifère créé à partir du clonage du noyau d'une cellule prélevée au préalable sur une brebis adulte.

● **Juillet** : les créateurs de Dolly annoncent l'existence de Polly, première brebis clonée porteuse, au sein de son génome, d'un gène humain.

● **Janvier 1998** : création aux Etats-Unis des deux veaux George et Charlie, là encore après clonage, mais selon une méthode différente, le transfert du noyau étant réalisé à partir de cellules embryonnaires en culture. Annonce de la création au Japon de huit veaux à partir de quelques cellules prélevées sur une seule vache, puis en 1999, annonce de la création de chèvres.

● **Novembre** : démonstration est faite qu'il est possible de mettre en culture certaines cellules embryonnaires humaines (cellules « totipotentes » ou cellules « souches ») capables de se différencier et de donner naissance aux différentes cellules et tissus qui composent l'organisme humain.

Le cas José Tomás sidère Bayonne, Béziers, Dax, Saint-Sébastien et autres lieux

Antithèse du « macho » dominateur, il torée avec la plus grande douceur. Ou il triomphe ainsi ou il finit à l'hôpital. A défaut du mot juste, on le dit « extraterrestre »

ON DIT de lui que José Tomás est un « extraterrestre ». C'est ce que l'on dit aujourd'hui des toreros (El Juli), des musiciens (Nowfel), des jeunes prodiges (syndrome Mozart), quand on ne sait plus quoi dire. S'agissant de José Tomás, né à Galapagar le 20 août 1975, non seulement c'est d'une rare vulgarité, mais c'est inexact : jamais terrien aura été plus terrien que lui. Son corps adolescent glissant avec une suavité géométrique tous les après-midi où il a, deux fois quinze minutes, rendez-vous sur le sable avec un toro.

José Tomás est un cas. Il s'haut nom, avec pour parrain un Henri Ponce malheureux à la cape, malheureux à la muleta, malheureux à l'épée (ce qui fait beaucoup), la planète ralentit sa course que temple son poignet de velours.

UNE SYNTAXE COULÉE

Son premier toro est d'une rare noblesse, c'est un fait, mais celui de Ponce tout autant, et ceux de Castella. Lequel, visiblement ému de la cérémonie qui le fait matador de toros, s'en tire avec dignité, autorité et élégance (une oreille et une oreille).

Tomás conduit la tête du fauve d'imperceptibles *toques* du poi-

nom, avec pour parrain un Henri Ponce malheureux à la cape, malheureux à la muleta, malheureux à l'épée (ce qui fait beaucoup), la planète ralentit sa course que temple son poignet de velours.

toro en toro, avec un respect égal. Il ne supporte ni la médiocrité, ni l'hystérie, ni la fanfaronnade. Ou il triomphe ou il finit à l'infirmerie, attendant d'être sûr de l'oreille (bien sûr, cela paraît idiot) pour tomber dans les pommes.

Son second « Juan Pedro Domecq », de belle promesse, de belle allure, toro d'estampe, il l'entraîne au centre de véroniques en véroniques, aussi lentes, posées, exactes, qu'un rêve. L'animal s'abîme accidentellement la postérieure gauche, il le voit le premier. Arrête tout. Le célèbre à mi-hauteur sans le toréer. Abrège ses souffrances comme on rend un hommage.

Un public bien peu savant siffle grossièrement la dépouille. José Tomás refuse sans ostentation de sortir saluer bien qu'on le réclame. Son intelligence du *toro* va jusque-là, dans le détail et dans l'esprit. Celle du public de Béziers, il est vrai, est mal préparée : quatre hideux poteaux d'éclairage défigurent le rond. Passe encore : peut-être y joue-t-on au foot, la nuit. Quatre autos connues pour verser dans les virages trônent dans la « ruedo » avant l'alternative de Castella et la magie de Don José : elles font un petit tour promotionnel, et, miracle, ne chavirent pas.

Donc, on excusera aveuglement des comportements plus étranges que les « naturelles » de l'inspiré de Galapagar : comme la noria de sonneries de portables pendant toute la course, des applaudissements farfelus (les six fois où les trois toreros demandent réglementairement l'autorisation de tuer à la présidence), et les jugements idiots. Ce n'est jamais l'ignorance du public qui surprend, c'est ce besoin bizarre de la rendre publique.

José Tomás poursuit sa lente danse de vie le lendemain 13 août au Puerto de Santa María — re-



Le 12 août, à Béziers. José Tomás conduit la tête du fauve d'imperceptibles *toques* du poignet, va où il veut comme on marche, ralentit la lenteur et esquisse un sourire.

gardez une carte : c'est la porte à côté. Le 14 à Saint-Sébastien (une oreille et une oreille), le 15 à Bayonne : grand lot de Martín Elizondo, gros lot pour le Prince de Madrid ; le 17 à Dax (avis à la population), etc. Des fidèles se sont mis à le suivre, de place en place, pour la stupeur et pour la grâce : Florence Delay, Alain Corneau, Bouzigues.

C'EST UNIQUE

Passe encore de sortir sept fois par la Grande Porte de Barcelone où il a ramené une *afición* bien anémique. La queue coupée à Pampelune, lors des dernières « Sanfermines » (7 au 14 juillet 2000), est un de ces trophées qui

font les toreros de légende. José Tomás est déjà à signaler parmi ceux que répertorient les excellents Cazanova et Dupuy (*Cent toreros de légende*, Editions de la Renaissance).

Et le 20 août, un dimanche où Pierre Bourdieu et José Bové toréent à Uzeste des exemplaires de la célèbre *ganadería* Lubat ? Le 20, on ira sur une civière, avec des attelles, ou même à bicyclette à Saint-Sébastien. Pourquoi ? Pas parce que les arènes sont moches, ce qui peut être un bon motif ; pas parce que les tapas sont les meilleures du monde : non, parce que sortent six « Victorino Martín » du « Sorcier de Galapagar », et qu'aux côtés de Padilla et de Pepin

Liria, l'ancien, le respectable, Ruiz Miguel reprend pour un soir l'épée. Il a dans sa carrière affronté 158 « Victorinos ». C'est unique. Il veut aller à 160 : cela doit paraître idiot. Il tient à ce que ce soit à Saint-Sébastien. On peut comprendre. C'est dans cette place en effet que l'un des « Victorinos » l'a coupé en rondelles. Car les toreros les plus brillants, les plus inspirés, les plus valeureux, ne sont strictement rien dans des toros de respect.

Francis Marmande

★ Renseignements. Bayonne : 05-59-46-61-00 ; Dax : 05-58-90-90-90.

L'alternative de Sébastien Castella

Samedi 12 août, Sébastien Castella, natif de Béziers, habité par les toros et novillero accompli, a reçu l'alternative des mains de Enrique Ponce (parrain) en présence de José Tomás (témoin). A dix-neuf ans, Castella est le trente-septième torero français à recevoir l'alternative : le parrain confie au novice ses propres instruments et son premier toro. La date fait foi pour la carrière du nouveau promu, qui devra confirmer à Madrid.

On ne s'achète pas une alternative : elle résulte du consentement du milieu (le *mundillo*). Rafael Cañada a pris la sienne à Bayonne vendredi 21 juillet ; Juan Bautista, en septembre 1999 à Arles.

Luisito, qui fut sacré matador à Bayonne en 1997, a très peu toréé depuis. Il s'entraîne tous les jours, comme s'il devait sortir à Bilbao le lendemain. Ce qui demande un moral et une confiance d'acier. Dimanche 6 août, il n'a pas démerité à Bayonne, qui lui a donné sa chance, mais le deuxième, Cebada Gago, l'a sévèrement châtié.

bille de couleur pâle. Son visage, que l'on connaît chez Vélasquez, chez Goya, chez Otto Dix (les lèvres), est plutôt celui d'un Julien Sorel qui lirait en latin, cependant que Victorin Martín, le « Sorcier de Galapagar » — ils sont du même bled à côté de Madrid —, l'appellerait pour soigner les chevaux.

Il y a les autres, tous les autres, et il y a José Tomás. Quand José Tomás torée comme il torée à Béziers, le 12 août 2000, samedi de luxe pour l'alternative du petit Castella, Sébastien de son pré-

gnet, va où il veut comme on marche, ralentit la lenteur et esquisse un sourire. Après quoi, à la fin de chaque phrase d'une syntaxe coulée, après chaque séquence qu'il signe d'un détail précieux, il s'éloigne à pas songeurs en regardant le sable. Toujours dans la plus grande douceur.

Il est l'antithèse du « macho », du dominateur viril, du crétin « couillu » : chaque passe est l'oubli de son corps. « *Quando je pars toréer, je laisse mon corps à l'hôtel* » : il va de corne en corne, de

Echelles, box-office et cornes

ENTRE une solide corrida de Cebada Gago, le 6 août, une impressionnante novillada de Pepe Chafik (Mexique), le 4, et une très convenable corrida de Martínez Elizondo le 15 août — on parle de la présentation, du poids, du comportement et des cornes —, Bayonne, qui tient à sa réputation et a un devoir d'exigence, a vu débarquer, le dimanche 13 août, un lot discutable. Changements de dernière minute à l'insu des organisateurs, « arrangement » de quelques cornes, hétérogénéité loufoque des poids et des comportements, grand jeu ! A l'affiche, il y avait Enrique Ponce, le « numero uno », dont les toros (tirés au sort, bien entendu) furent les plus remarquables, plus les excellents Morante de la Puebla et Juan Bautista, qui n'en purent mais.

Résultat : protestation orageuse du public — le plus sérieux en France, actuellement — et colère historique du maire de la ville, Jean Grenet. Les Elizondo du 15 ont heureusement atténué l'amertume, et les « Victorino Martín » du 3 septembre (Feria de l'Atlantique) ne peuvent que l'effacer (avis à la population).

L'ennui, c'est que ces tracas sont proportionnés au degré de célébrité de l'affiche (le « cartel » des trois toreros engagés). Ponce traverse une sale période. Les « poncistes » lui sont d'autant fidèles : c'est tout à leur honneur. On les oppose aux « tomistes », tenants de José Tomás, dont l'apoderado (agent du torero) refuse les directs à la télévision par souci de l'image, de l'argent et de cette bizarrerie intélévisable qu'est la corrida.

Cette opposition n'a pas grand sens. N'empêche qu'elle donne du grain à moudre. Le « mano a mano » qui opposera Henri Ponce à José Tomás dans les coquettes arènes de Dax (10 septembre) est donc prometteur. Ou pas. Le résultat

est — comme toujours — entre les mains (si l'on peut se permettre) des toros. A condition qu'aucun des deux toreros, à cette date, ne soit à l'infirmerie...

Donc, qui aller voir ? Peu importe. L'*escalafón* (échelle des valeurs fondée sur le nombre de corridas effectuées, les trophées et l'âge de l'*alguazil*, mais pas sur l'importance des places) désigne des noms : El Juli, valeureux mais ; Ponce qui vient d'effectuer son onze millièmes *derechazo* profilé (avant de se coucher, on regarde sous le lit si Ponce n'est pas en train de tirer au moutons des passes de la main droite) ; Joselito (qui ne sait plus où il est) ; El Cordobes (le fils) ; Rivera Ordoñez (le fils ou le petit-fils) ; Liria (belluaire hurlleur) ; Morante (l'espoir) ; Caballero (le préféré, mais) ; Espartaco (par respect), etc.

AIMER LES TOROS, OUI, JUSQU'À L'ABSURDE

Le prétendu conflit « toristas » (amateurs du toro) contre « toreristas » (du torero) est idiot : pas de toro, de vrai toro, pas de torero. C'est tout. Voir, hors *escalafón*, hors engouement de midinette, Richard Milian couper deux oreilles aux Miuras de Béziers (14 ans) ; Meca, Padilla et Ferras affronter les Palhas de Tyrosse (le 23 juillet) ; Luisito se mettre devant des Cebada Gago (Bayonne, le 6 août) ; c'est toute une histoire. Très sérieuse.

Pourquoi ? Parce qu'on n'« aime » pas la corrida. Ce n'est pas une histoire d'amour. On aime la politique, la littérature, l'amour, le vin, la musique des Noirs américains, Monteverdi et Goya, mais on n'aime pas la corrida. En revanche, on aime les toros, oui, jusqu'à l'absurde.

F. M.

Cette semaine

le nouvel

Observateur

La France des villages

chics

Ars-en-Ré
Trégastel
Trouville
Le Touquet
Roussillon
Saint-Tropez
Grimaud
Eygalières
Céret
Lagrasse
Saint-Cirq-Lapopie
Guagno
Spérone

MON PARI SUR LA CORSE
PAR LIONEL JOSPIN

Partez en vacances avec Le Monde

FAITES SUIVRE OU SUSPENDRE VOTRE ABONNEMENT PENDANT VOS VACANCES :

- Retournez ce bulletin au moins 10 jours à l'avance sans oublier de nous indiquer votre numéro d'abonné (en haut à gauche de la « une » de votre journal).
- Si vous êtes abonné par prélèvement automatique, votre compte sera prélevé au prorata des numéros servis dans le mois.

RECEVEZ LE MONDE SUR LE LIEU DE VOS VACANCES.

Retournez-nous au moins 10 jours à l'avance ce bulletin accompagné de votre règlement.

DURÉE	FRANCE
<input type="checkbox"/> 2 semaines (13 n°)	96€/14,64€
<input type="checkbox"/> 3 semaines (19 n°)	139€/21,19€
<input type="checkbox"/> 1 mois (26 n°)	173€/26,37€
<input type="checkbox"/> 2 mois (52 n°)	378€/57,63€
<input type="checkbox"/> 3 mois (78 n°)	562€/85,68€
<input type="checkbox"/> 12 mois (312 n°)	1 980€/301,85€

Offre valable jusqu'au 31/12/00

Vous êtes abonné(e)

Vous numéro d'abonné (impératif) : _____ Pour les suspensions ou transferts vacances : un numéro exclusif 0 803 022 021 (0,99 F TTC la minute)

Prénom : _____ Nom : _____

Commune de résidence habituelle (impératif) : _____

Suspension vacances (votre abonnement sera prolongé d'autant) du : _____ au : _____

Transfert sur le lieu de vacances (France métropolitaine uniquement) du : _____ au : _____

Votre adresse de vacances :
Prénom : _____ Nom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Votre adresse habituelle :
Adresse : _____

Code postal : _____ Ville : _____

Votre règlement : Chèque bancaire ou postal joint Carte bancaire n° : _____

En France métropolitaine uniquement. Bulletin à renvoyer à : Le Monde - Service Abonnements 60646 Chantilly Cedex

LE FLIRT. 4

Danse et musique, éternels outils du flirt

Au bon vieux rock et aux slows des surbousms d'antan succède le rap revendicatif des cités, qui ne se prête guère au marivaudage. Techno et rave parties y sont, curieusement, plus propices...

RIEN n'est plus indispensable au jeu amoureux que la danse et la musique. Brillants auxiliaires du flirt, elles reflètent l'état du rapport entre les genres à un moment donné, en particulier lorsqu'elles s'adressent essentiellement à la jeunesse. « Les tensions entre les sexes sont inscrites dans les courants musicaux, qui en sont, en quelque sorte, l'expression visible », analyse le sociologue Hughes Lagrange dans son livre *Les Adolescents, le Sexe et l'Amour* (Syros Ed.). Selon lui, il faut regarder les styles et les modes musicaux autant que les modes musicaux autant que les modes musicaux autant que les modes musicaux...

nonyme de relation sexuelle. « Je ferais des folies / Pour arriver dans ton lit, / Pour un flirt avec toi », chante Michel Delpech (*lire ci-dessous*). La vague disco le confirme : on ne danse plus en couple mais en grappe, ou tout seul dans son coin.

A la fin de la décennie 70, les cliques entre les sexes à l'adolescence, qui s'étaient réduits au cours des « trente glorieuses », se creusent, et la scène rock vole en éclats. Apparaît alors une ten-

La révolution sexuelle met à mal les subtilités du flirt, qui devient plus ou moins synonyme de relation sexuelle

dance au flirt de combat, autant dire l'anti-flirt. L'autonomie féminine n'est plus vantée avec le même enthousiasme, et l'arrivée, dans les villes industrielles frappées par les restructurations, d'un heavy metal radical et ouvertement sexiste constitue une nouveauté. Le hard-rock diabolise les filles plus qu'il ne les considère comme des objets sexuels. Certains chercheurs y voient une réaction de défense face à un égalitarisme difficile à vivre de la part des jeunes gens, en particulier de ceux que le faible niveau de qualification empêche de s'adapter à la crise économique.

A l'opposé, le rock engendre aussi des femmes de caractère (Tina Turner, Patti Smith, Annie Lennox) qui renvoient à leurs fans un autre modèle féminin. Au début des années 80 s'affiche l'expression identitaire des gays avec les *Communards* ou *Frankie Goes To Hollywood*. L'époque est aussi à la mobilisation contre le sida. Une donnée que ne peut évidemment pas ignorer la culture du flirt.

Une nouvelle rupture survient au début des années 90 avec l'avènement de styles musicaux qui, désormais, font passer la problématique amoureuse au second plan.

Le succès du rap, une musique très largement masculine, avec des textes souvent très durs, décrivant la réalité sociale des cités, est un premier signe. « Cette musique reflète une forte séparation des sexes. D'ailleurs, le flirt n'est pas une pratique des cités », souligne Hughes Lagrange, qui refuse pour autant d'instruire un procès pour antiféminisme à l'encontre du rap. Il est vrai que tous les textes de rap ne

traduisent pas une image dévalorisée de la femme, et que des groupes de filles ont réussi à s'imposer au sein de l'univers, pourtant très masculin, de la danse hip-hop.

Infiniment moins sexiste que son homologue américain, le rap français est parcouru de courants et de personnalités contraires, de MC Solaar à Joey Starr. Et il est sans doute victime des errements de certains de ses représentants (« *Quoi qu'on dise sur toi, / T'es ma salope à moi* », rabâche complaisamment Doc Gyneco).

Répétitive et le plus souvent sans paroles, la musique techno n'est pas non plus du genre fleur bleue. Dans une rave-party, il s'agit d'être en phase collectivement plutôt qu'en vis-à-vis. La techno tuerait-elle le flirt ? « *Détrompez-vous, je connais des couples qui se sont formés dans une rave*, assure le sociologue Lionel Fanardjis. *Dans ces rassemblements, qui durent deux ou trois jours, le travail de séduction est forcément plus progressif qu'ailleurs.* »

« La techno est une réaction de rejet vis-à-vis de l'univers stéréotypé de la boîte de nuit », confirme Marie-Line Teruel, vingt-cinq ans, webmaster (gestionnaire de site) sur *hypertunez.com*, un site consacré aux musiques électroniques. *Les gens vont les uns vers les autres, mais à leur manière, sans devoir se plier aux rituels et aux codes traditionnels. On flirte aussi sur de la musique techno.* » Nous voilà rassurés.

J.-M. N.



DESSINS NATALI FORTIER

Du tango au hip-hop et retour

LORSQUE le mot flirt apparaît, vers 1833, triomphe déjà une danse qui, à ses débuts, fit scandale. « Une valse, dans un salon éclairé de mille bougies, jette dans les cœurs une ivresse qui éclipse la timidité », écrit Stendhal. Les tourbillons des danseurs rompent avec les codes très stricts auxquels obéissent quadrilles et menuets. Ils sont étroitement enlacés et le cavalier a toute liberté de choisir ses évolutions. « La valse, reconnaît le *Grand Dictionnaire Larousse universel de 1876*, est l'une des danses les plus enivrantes qui se puissent voir. » Le tango, né à Buenos Aires à la fin du XIX^e siècle, va lui aussi choquer les conservateurs. Originaire des bas-fonds, le tango est jugé vulgaire et indécent par la bourgeoisie, mais il s'impose, y compris en Europe, à partir des années 20. Les danses latino-américaines (rumba, cha-cha-cha, salsa, mambo) permettent une attitude plus relâchée, plus sensuelle, des danseurs. Les mouvements sont plus libres, et le jeu de hanches est essentiel.

L'entre-deux-guerres, où triomphent la valse-musette et la guinguette, est aussi marqué par l'impact grandissant du jazz et de ses prolongements multiples. En 1917, les soldats américains popularisent le fox-trot en Europe. Un peu plus tard, le charleston, danse origi-

naire – comme tant d'autres – de Harlem, sera très apprécié pour son côté excentrique. La bande sonore de la Libération est sans doute le be-bop, importé par les GI en même temps que les cigarettes blondes et les chewing-gums. Le tempo des nouvelles danses s'accélère. Leur rythme de renouvellement aussi.

La jeunesse de l'après-guerre est grosse consommatrice de modes musicales et de danses d'autant plus appréciées qu'elles laissent aux protagonistes une grande marge de liberté. L'émergence du rock'n'roll, à partir du milieu des années 50, avec Bill Haley, Chuck Berry et Elvis Presley, va marquer les esprits. Cette musique indémodable issue du jazz exploite les possibilités des nouveaux instruments de musique électriques, qu'il s'agisse de la guitare ou des claviers. Plus que toute autre, elle est faite pour la danse. Le rock'n'roll se caractérise, précisent les experts, par un pas de base en six temps avec « *balance arrière* » afin que les danseurs se retrouvent. Vite adopté par la nouvelle génération, le rock fait brutalement vieillir les rythmes existants, notamment latins. Dans la foulée, prolifèrent une multitude d'expressions musicales dont certaines resteront sans lendemain : bamba, calypso, locomotion, hola-hoop, woopi-wip, hul-

ly-gully, letkiss, boogie-woogie... Seuls passeront vraiment à la postérité le jerk (connu pour son déhanchement frénétique et individualiste puisqu'il s'agit de faire son propre numéro sur la piste de danse), le twist, avec sa fameuse rotation des genoux, et le madison, qui se danse en ligne. La libération des mœurs donne également naissance à ce grand moment de la « surbousm » qu'est l'heure du slow. Dans les années 60, le comble de l'audace reste le « quart d'heure américain » au cours duquel ce sont les filles qui invitent les garçons à danser un slow langoureux. Dans les années 70, la mode du disco – héritier du jerk – confirme que, désormais, la danse est collective. Et qu'elle peut devenir une véritable industrie.

En dépit du succès du rap, des acrobaties du hip-hop et de la techno, se dessine depuis quelques années une tendance à redécouvrir la sensualité de danses plus strictement codifiées, exécutées en couple. En témoignent l'engouement pour les compétitions de « danses de salon » et la fréquentation en nette hausse des écoles et clubs consacrés aux danses latines. Retour aux sources.

J.-M. N.

Les mauvaises habitudes des boîtes de nuit

Lieu de flirt par excellence, la boîte de nuit constitue également un endroit de sélection, dont l'entrée dépend de données plus ou moins subtiles (le nombre de garçons et de filles présents, le « look » en vigueur) mais aussi de critères moins avouables, comme la couleur de la peau ou l'origine ethnique supposée. En clair, on refuse plus souvent l'entrée aux Blacks et aux Beurs qu'aux autres clients. Plusieurs associations telles que SOS-Racisme ont lancé des actions en justice, preuve d'une discrimination raciale à l'appui, et alerté les pouvoirs publics. Pour leur part, les gérants des établissements font amende honorable – certains se proposent d'élaborer des « critères objectifs » de sélection à l'entrée – mais nombre d'entre eux continuent de refouler certains jeunes issus de l'immigration. Favorable à des sanctions (*Le Monde* du 5 juin), Claude Bartolone, ministre délégué à la ville, souhaite que des codes de bonne conduite soient élaborés entre les préfets et les établissements.

TROIS QUESTIONS À...

HUGHES LAGRANGE

1 Sociologue, vous vous intéressez à la symbolique sexuelle des styles musicaux. A vous lire, le rap paraît bien éloigné de la notion de flirt.

La sexualité dans les textes du rap est ostentatoire, elle porte une fureur de vivre, intrépide, une image de succès : des filles, de l'argent et du pouvoir. L'accès aux belles femmes est alors associé à la réussite.

Le rap exprime assez bien le point de vue des garçons des quartiers populaires, des élèves de l'enseignement professionnel et des apprentis, leur conception des relations entre les garçons et les filles. Pourtant, la seconde phase du rap en France, ouverte au début des années 90, ne s'accompagne pas à mon sens d'une forte poussée sexiste.

2 A propos de musique techno, vous parlez d'un « contexte de durcissement des rapports entre les sexes ».

La techno hérite des expériences psychédéliques et des résurgences de la culture hippie mais, cette fois, il ne s'agit plus de la cité de l'amour fraternel

cher aux hippies mais de quelque chose de plus individualiste. On danse ensemble, on vibre ensemble, mais on ne parle pas ensemble. A travers la techno et l'usage de l'ecstasy, une conception risquée de l'existence, une mise à l'épreuve de sa vie se frayent un chemin. Par ailleurs, la dimension asexuelle des raves, la volonté de certains d'adopter un look infantile et, dans certains cas, la ségrégation des sexes sur la piste de danse sont des traces de la tension entre filles et garçons, de leur difficulté à communiquer.

3 Quel vous semble devoir être l'impact de l'amélioration de la situation économique sur la musique écoutée par les jeunes ?

Il me semble que l'on commence à voir se dessiner un certain regain d'optimisme par le biais d'un retour mélodique. Celui-ci est perceptible dans le succès du trip-hop ou dans ce qu'interprète une artiste telle que Björk, mais il est aussi sensible dans le rap. Or le retour de la mélodie est généralement le signe que les tensions s'éteignent dans la société.

Propos recueillis par Jean-Michel Normand

Toujours ça de pris à l'éternité

par Michel Delpech

C'EST le plaisir de séduire qui rend la vie supportable, le besoin de communiquer. Croiser un regard, y trouver une complicité, se retrouver dans l'autre, se rassurer, rebondir sur la petite lumière dans l'œil d'une femme qui vous dit que vous n'êtes pas si moche, que vous êtes vivant, qu'il fait beau... ou qu'il pleut. Et l'idée du préjugé s'installe insidieusement. On ne veut pas laisser partir la belle passante, flirter, prendre cette fille – que l'on n'aurait jamais imaginé aborder – dans ses bras, histoire de se réchauffer un peu hors couche d'ozone.

Dans le parcours du combattant de l'existence, la femme donne la vie. Ça la rend pragmatique et, corollairement, terriblement romantique. Par ce contact furtif ou prolongé que je vais établir entre elle et moi, elle va me réinjecter un peu de vie, me « booster » les sens et l'âme, et je vais pouvoir, en saut de puce, continuer, bien sûr. Si je prends une fille dans mes bras pour concrétiser la complicité d'une soirée, par

exemple, je vais sûrement sentir poindre le désir. Ça dépendra peut-être de l'odeur de ses cheveux, de la merveilleuse alchimie de tous ses parfums. Ça dépendra d'elle surtout, et c'est ce qui donnera toute sa force à ce contact fugace. La merveilleuse incertitude du flirt, concrétiser une vibration, c'est toujours ça de pris à l'éternité. Y aura-t-il un lendemain ? Pas grave. Partir à la découverte, faire intrusion dans la vie de l'autre qu'on ne connaissait pas il y a cinq minutes, ou une heure, l'embrasser sur la bouche pour sceller une confiance, quoi de plus intime que la bouche ? Ce n'est pas par hasard si les prostituées n'embrassent pas. Effleurer les lèvres est déjà un acte sexuel, c'est le fantasme déjà un peu réalisé.

On se sent tellement seul, parler ne suffit pas, côtoyer non plus, il faut le contact de l'assentiment entier, l'affectif, dire à l'autre d'un regard : laisse-moi te prendre dans mes bras, laisse-moi te toucher. Se ressourcer par un contact. On peut penser que le flirt est lié à la jeunesse. Le flirt doit être beau à voir, doit obéir à certains canons. Deux jeunes gens qui échangent un baiser sous un porche, cela est, bien sûr, mieux perçu que l'étreinte de sexa-

ginaires à une terrasse printanière. La jeunesse a-t-elle le monopole du flirt ?

Quand le flirt peut adoucir une détresse, pourquoi ne pas le faire sortir du ghetto de l'hyppocrisie ou de la mode ? Qu'importe. Même si cette idée du flirt est liée à l'immatrité, on a toujours envie de voir un peu d'idéal au fond du puits. On se souvient parfois plus d'un flirt que d'une folle nuit d'amour. Le premier... ou un autre. Quand on a su cueillir comme ça, au détour d'une jolie circonstance, flirter c'est rester en course, ne pas se laisser décamponner par les êtres et les choses. « Flirt » revient souvent ; en fait, ce mot que l'on pourrait croire léger est toujours employé pour signifier des sensations fortes. Flirter avec les éléments, avec un record, avec la mort. Même s'il ne me reste que l'idée du flirt, je reste en vie pour un flirt. Est-ce que je ferai encore n'importe quoi ? En fait, je pense qu'on ne fait jamais vraiment n'importe quoi.

★ Michel Delpech est chanteur, auteur, compositeur

Dégradation orageuse

VENDREDI. Une perturbation orageuse se situera des Pyrénées au Nord-Est. Une autre perturbation atlantique arrivera sur la Bretagne et prendra un caractère orageux. Les températures restent au-dessus des moyennes saisonnières.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. - Le ciel devient de plus en plus nuageux avec de la pluie ou des orages. Le vent de sud-ouest sera modéré. Les températures seront comprises entre 19 et 24 degrés.

Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. - Le ciel est souvent gris le matin avec des brumes ou brouillards par endroits. Des éclaircies percent tout de même. Des pluies parfois orageuses toucheront les Ardennes. Le thermomètre indiquera entre 23 et 27 degrés.

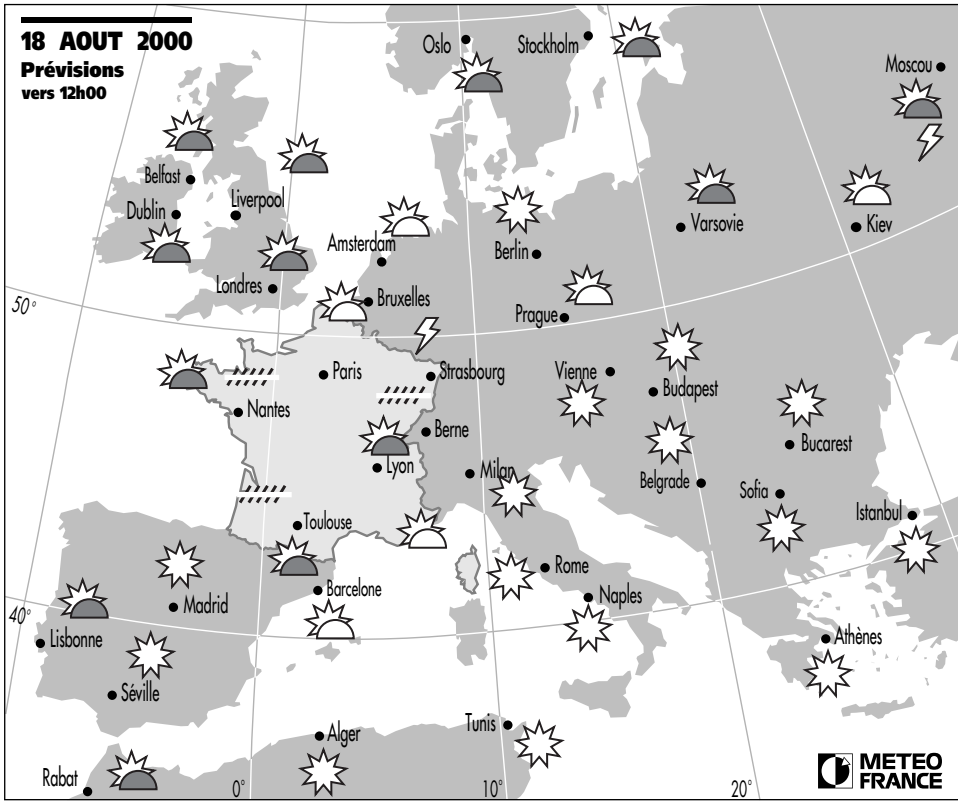
Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté. - Sur la Champagne, la Lorraine et le nord de l'Alsace le ciel sera gris le matin avec localement de la brume

ou du brouillard. Le temps orageux et pluvieux qui touche les autres régions gagnera l'ensemble des régions vers la mi-journée. Le thermomètre indiquera entre 24 et 27 degrés.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. - Sur Poitou-Charentes le ciel sera nuageux avec des brumes ou brouillards par endroits. Sur Aquitaine et Midi-Pyrénées, le temps sera pluvieux et orageux. Les températures seront comprises entre 24 et 28 degrés.

Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. - Le ciel deviendra très nuageux avec des pluies ou des orages. Les températures seront comprises entre 25 et 30 degrés.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. - Le ciel devient de plus en plus nuageux et le temps devient lourd avec quelques orages l'après-midi. En Corse le temps restera ensoleillé. Les températures seront voisines de 28 degrés près des côtes et 30 à 33 degrés dans l'intérieur.



- Ensoleillé
- Peu nuageux
- Brèves éclaircies
- Couvert
- Brouillard
- Averses
- Pluie
- Orages
- Neige
- Vent fort

http://www.ebookers.fr

Soif de vacances? Les prix sont frais sur ebookers.fr

ebookers.fr
Vous êtes déjà là-bas

ADL mot clé: ebookers
© 2000 ebookers.com plc. Licence L177600047

PRÉVISIONS POUR LE 18 AOÛT 2000

Ville par ville, les minima/maxima de température et l'état du ciel. S : ensoleillé; N : nuageux; C : couvert; P : pluie; * : neige.

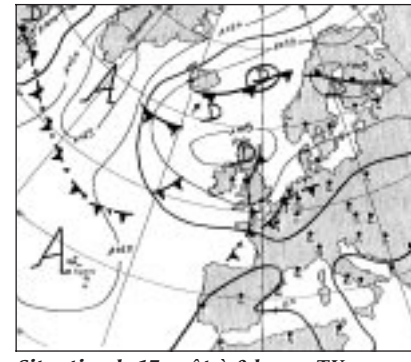
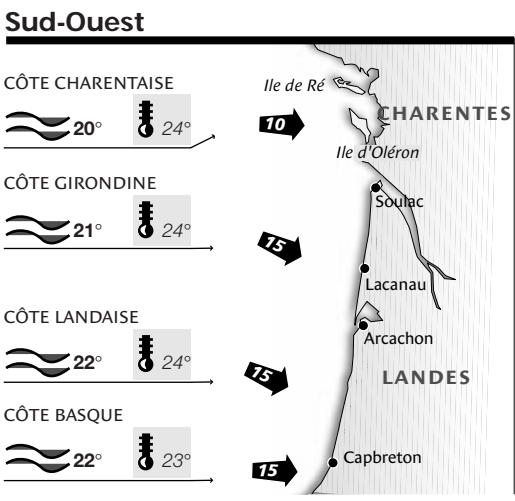
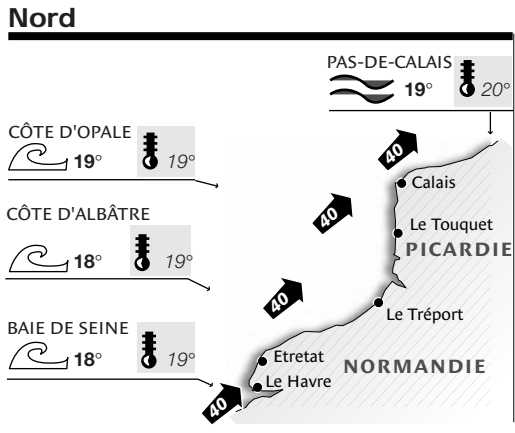
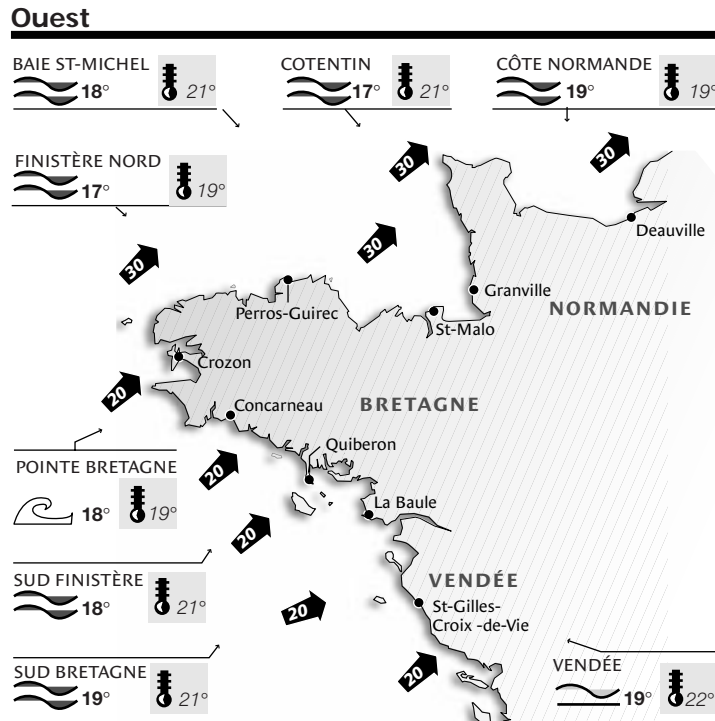
FRANCE métropole		FRANCE outre-mer	
AIACCIO	18/30 S	NANCY	15/25 N
BIARRITZ	19/25 N	NANTES	14/24 N
BORDEAUX	17/27 N	NICE	22/29 S
BOURGES	16/25 N	PARIS	15/26 N
BREST	15/19 P	PAU	18/26 N
CAEN	15/21 N	PERPIGNAN	23/31 N
CHERBOURG	15/21 P	RENNES	14/23 N
CLERMONT-F.	18/27 N	ST-ETIENNE	16/28 N
DIJON	17/25 N	STRASBOURG	16/24 N
GRENOBLE	20/31 N	TOULOUSE	21/29 N
LILLE	13/24 N	TOURS	14/25 N
LIMOGES	16/25 N	FRANCE outre-mer	
LYON	22/30 N	CAYENNE	23/30 P
MARSEILLE	22/31 S	FORT-DE-FR.	26/30 S
		NOUMEA	17/22 S

PAPEETE	20/27 S	KIEV	19/29 S	VENISE	23/32 S	LE CAIRE	23/34 S
POINTE-A-PIT.	25/31 P	LISBONNE	19/28 N	VIENNE	20/33 S	NAIROBI	15/25 S
ST-DENIS-RÉ.	19/24 S	LIVERPOOL	12/17 N	AMÉRIQUES		PRETORIA	9/24 S
AMSTERDAM	14/23 S	LONDRES	13/22 N	BRASILIA	17/29 S	RABAT	21/27 N
ATHENES	24/32 S	LUXEMBOURG	15/23 S	BUENOS AIR.	8/20 S	TUNIS	23/35 S
BARCELONE	23/27 S	MADRID	19/34 S	CARACAS	25/33 S		
BELFAST	11/17 N	MILAN	22/30 S	CHICAGO	16/23 C	ASIE-Océanie	
BELGRADE	18/37 S	MOSCOW	14/21 N	LIMA	15/19 C	BANGKOK	26/31 P
BERLIN	15/26 S	MUNICH	16/26 N	LOS ANGELES	18/24 S	BEYROUTH	27/31 S
BERNE	16/22 S	NAPLES	23/34 S	MEXICO	8/23 S	BOMBAY	27/30 P
BRUXELLES	15/24 S	OSLO	10/16 N	MONTREAL	13/21 S	DJAKARTA	25/30 C
BUCAREST	15/33 S	PALMA DE M.	22/31 S	NEW YORK	18/22 P	DUBAI	32/41 S
BUDAPEST	22/36 S	PRAGUE	17/28 S	SAN FRANCIS.	13/19 S	HANOI	27/30 P
COPENHAGUE	12/19 S	ROME	20/31 S	SANTIAGO/CHI	6/21 C	HONGKONG	25/31 S
DUBLIN	11/17 N	SEVILLE	21/35 S	TORONTO	15/24 S	JERUSALEM	25/32 S
FRANCFORT	15/26 S	ST-PETERSB.	16/31 S	WASHINGTON	20/27 S	NEW DEHLI	27/33 P
GENEVE	19/29 S	STOCKHOLM	12/18 N	AFRIQUE		PEKIN	22/30 C
HELSINKI	12/18 N	TENERIFE	18/25 S	ALGER	20/35 S	SEOUL	26/30 P
ISTANBUL	22/28 S	VARSOVIE	17/27 N	DAKAR	27/30 S	SINGAPOUR	26/30 C
				KINSHASA	19/30 S	SYDNEY	10/16 C
						TOKYO	25/28 P

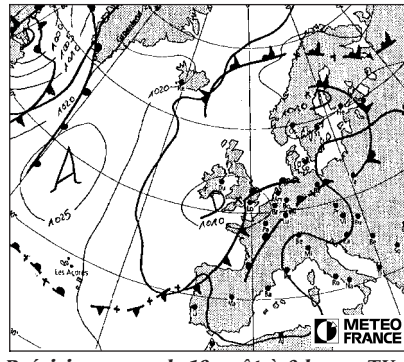
Sur les plages

Le 17 août 2000 vers 12 heures

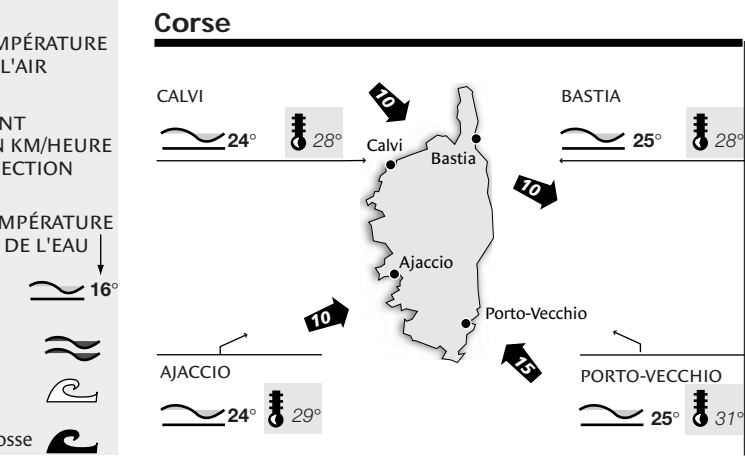
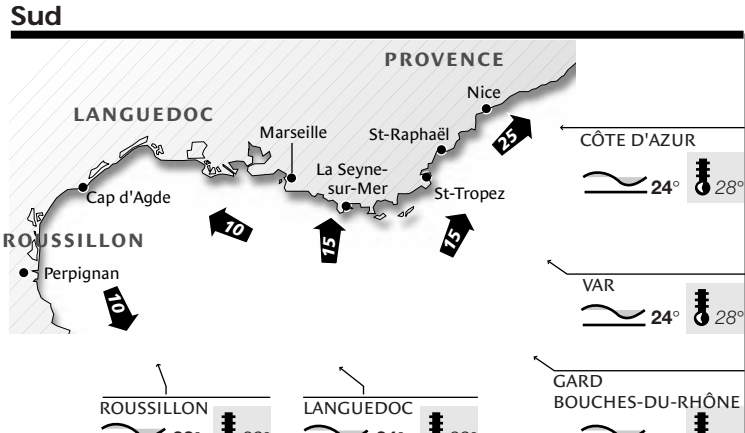
Les Côtes de la Manche ont un ciel très nuageux en matinée, plus ensoleillé l'après-midi. Le ciel est parfois nuageux en Vendée et Sud Aquitaine, bien ensoleillé sur le littoral charentais. Plein soleil sur les plages de la Méditerranée.



Situation le 17 août à 0 heure TU



Prévisions pour le 19 août à 0 heure TU



MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 00 - 197

Retrouvez nos grilles sur www.lemonde.fr

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I											
II											
III											
IV											
V											
VI											
VII											
VIII											
IX											
X											

HORIZONTALEMENT

I. Son métier tenait à un fil. - II. Pour qui il est difficile de se refaire une beauté. - III. Visionnaire souvent aveugle. Oued et ville du Maroc. - IV. Arthur Stanley Jefferson. Garde les secrets. - V. Que l'on retrouvera entre les pages. La valeur du silence. - VI. Comblée. Vent léger. Conjonction. - VII. Label de qualité. Fit du très bon travail. - VIII. Toujours intact pour l'instant. Vient d'avoir. - IX. Très proche de l'autre. Donnent du

temps au temps. - X. Vraiment très proches l'un de l'autre.

VERTICALEMENT

1. S'il apporte du plaisir, il finit par agacer. - 2. Pour les intimes de Mademoiselle Turner. Femme de lettres américaine. - 3. Agréablement présentées pour une bonne compréhension. - 4. Comme une tête bien garnie. Arrivée chez nous. - 5. Supprimèrent le plus gros. - 6. Patronne en Alsace. Un peu fou au patron. - 7. Fait dix chez Tony et chez Bill. Entrée du spectacle.

Danse pour Trenet. - 8. Pousent au rouge. Fit le détail. - 9. Drame nippon. Rien n'est fiable quand elle est mal taillée. Juste la moyenne. - 10. Laissons cela aux autres avec Jean-Paul. Met sur de bonnes voies. - 11. Voyelles. A l'école chez Molière, confidente chez Racine. - 12. Solution à tous nos problèmes.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 00 - 196

HORIZONTALEMENT

I. Calomniateur. - II. Apogée. Marna. - III. Prurit. III. - IV. Perestroïka. - V. Use. Teint. Ta. - VI. Cm. Pr. Bières. - VII. Cibles. Ame. - VIII. Idée. Arc. Mou. - IX. Nidifie. Peur. - X. Enregistré.

VERTICALEMENT

1. Cappuccino. - 2. Après-midi. - 3. Loure. Bède. - 4. Ogre. Plein. - 5. Meistre. Fr. - 6. Nette. Saie. - 7. RIB. Reg. - 8. Ammoniac. - 9. Ta. Item. PS. - 10. Erik. Remet. - 11. Uniâte. Our. - 12. Raï. Assuré.

Le Monde est édité par la SA Le Monde. La reproduction de tout article est interdite sans l'accord de l'administration. Commission paritaire des journaux et publications n° 57 437.

ISSN 0395-2037

Imprimerie du Monde
12, rue M. Gunschbourg
94852 Ivry cedex

PRINTED IN FRANCE

L'ART EN QUESTION

N° 183

En collaboration avec



Le noir est une couleur

APRÈS un apprentissage de peintre décorateur à La Haye, Geer Van Velde rejoint son frère Bram à Paris en 1925. Il rencontre Samuel Beckett en 1936; c'est le début d'une longue amitié, et grâce à lui Peggy Guggenheim organise à Londres, en 1938, une exposition de ses tableaux. La toile *Méditerranée* marque un changement important dans son œuvre : aux couleurs vives de ses tableaux figuratifs ou expressionnistes du début succèdent des compositions aux couleurs sourdes, réalisées dans la lenteur et le silence de l'atelier.

Tout au long de sa vie, Geer n'abandonnera jamais tout à fait la figuration et ne laissera jamais triompher totalement l'abstraction. Ces deux pôles se combattent dans sa peinture, sans que l'un prenne le pas sur l'autre.



MUSÉE D'UNTERLINDEN

« Méditerranée » (1946), de Geer Van Velde (1898-1977). Huile sur toile, 130 x 162 cm. Collection particulière, au Musée d'Unterlinden, Colmar, jusqu'au 29 octobre, pour l'exposition « Geer Van Velde ».

Son atelier est un champ de bataille où l'artiste se livre à une lutte sans merci avec la toile, pour aboutir à des harmonies provisoires, des équilibres précaires de formes et de couleurs.

En décembre 1946, Aimée Maeght publie le premier numéro d'une revue célèbre, avec six lithographies de Geer. Comment s'appelle cette revue ?

- L'Art vivant ?
- Derrière le miroir ?
- Le Minotaure ?

Réponse dans *Le Monde* du 25 août.

Réponse du jeu n° 182 paru dans *Le Monde* du 11 août.

Le mot « chalcographie » désigne la gravure sur cuivre. Colbert commanda des gravures à la gloire du règne de Louis XIV. Ce fonds, sans cesse augmenté, est devenu la Chalcographie du Louvre, qui compte aujourd'hui 16 000 planches.

Les jeux dans « Le Monde »

Dans cinq de ses numéros de la semaine, *Le Monde* publie, en plus des mots croisés, un jeu. Le lundi, daté mardi, un problème mathématique. Le mardi, daté mercredi, une grille de scrabble. Le mercredi, daté jeudi, une chronique de bridge. Le jeudi, daté vendredi, une question sur l'art. Le samedi, daté dimanche-lundi, les échecs.

OPÉRA Commande de Gérard Mortier, directeur du Festival de Salzbourg, *L'Amour de loin* est un opéra composé par la Finlandaise Kaija Saariaho, sur un livret de l'écri-

vain Amin Maalouf, qui raconte une histoire d'amour, comme on en rencontre dans la quasi-totalité des grands opéras du répertoire. ● CRÉÉ le 15 août dans la ville autrichienne,

mis en scène par Peter Sellars, dans un décor de George Tyspin, cet ouvrage a remporté un grand succès public. ● SI SON LIVRET offre l'avantage d'une langue limpide, la rapidité

avec laquelle il avance souffre d'une musique statique et trop référentielle au Moyen Âge, époque où se situe l'action. ● LES CHOIX musicaux de Kaija Saariaho sur-

prennent, surtout venant d'une musicienne dont la subtilité polyphonique est la marque de fabrique : *L'Amour de loin* fait entendre comme une simplification de son.

Un amour venu de loin, au risque de s'essouffler

Commande du Festival de Salzbourg, l'opéra de la Finlandaise Kaija Saariaho et de l'écrivain libanais Amin Maalouf remporte un grand succès public, malgré la progression très rapide du livret et une musique trop calquée sur celle du XII^e siècle

L'AMOUR DE LOIN, opéra en cinq actes de Kaija Saariaho, sur un livret d'Amin Maalouf (création mondiale). Avec Dawn Upshaw (Clémence, comtesse de Tripoli), Dagmar Peckova (le pèlerin), Dwayne Croft (Jaufré Rudel, prince de Blaye et troubadour), chœur Arnold-Schoenberg, technique Ircam, Orchestre symphonique de SWR Baden-Baden et Freiburg, Kent Nagano (direction), Peter Sellars (mise en scène). Festival de Salzbourg, Felsenreitschule, le 15 août. Prochaines représentations : les 19, 22, 27 et 30 août. Tél. : 00-43-662-80-45-579.

SALZBOURG

de notre envoyé spécial

Après deux heures et quart de musique, le public applaudit chaleureusement ce nouvel opéra que le Festival de Salzbourg a commandé à la compositrice finlandaise installée en France Kaija Saariaho et à l'écrivain d'origine libanaise d'expression française Amin Maalouf. *L'Amour de loin* aura très vite rassuré ceux qui craignaient avoir affaire à une pièce redoutable, absconce et interminable. *La Cronaca del Luogo*, commande passée à Luciano Berio et créée dans les mêmes lieux en

Amin Maalouf, exilé, pèlerin et conteur

« Amin Maalouf a fait le chemin inverse de la comtesse de Tripoli. Originaire du Liban, son outre-mer est la France, où il est établi depuis 1976. Un an après le début des affrontements sanglants qui ont déchiré Beyrouth pendant dix-huit années, il a entrepris un exil volontaire loin de son pays natal, dans lequel il n'est jamais retourné. Le destin de son pays marque profondément son œuvre littéraire. Celle-ci n'en porte pas l'empreinte directe, mais le traumatisme politique agit en profondeur : Amin Maalouf n'accuse pas les conflits et les oppositions, il propose des "mythes positifs" et conciliateurs. Son attitude personnelle et littéraire est celle de la pacification, de la compréhension mutuelle entre les communautés antagonistes, qu'il s'agisse de peuples ou de religions. »

Extrait d'« Exilé, pèlerin, conteur », d'Alain Patrick Olivier, publié dans le programme du Festival de Salzbourg.

1999, en avait échaudé plus d'un, notamment par la faute du livret de l'épouse de Berio qui, par son « éclatement polysémique », comme on disait dans les années 70, ne parvenait qu'à broder le vide.

Cette année, les commanditaires ont respecté le cahier des charges basique d'un opéra en cinq actes, comme chez Jean-Philippe Rameau ou Ambroise Thomas. Au chapitre des figures obligées, on notera que le livret a du sens, qu'il y a une progression dramatique, qu'on comprend le texte chanté. Et les auteurs n'ont pas hésité à parler d'amour et de mort, le fond de commerce de 99 % des ouvrages lyriques. Le public se sera donc trouvé à son aise dans la coque de ce navire lent, grave, large. Il aura apprécié qu'il ne soit ni un *Titanic* gigantesque semant ses auditeurs dans les méandres de ses luxueuses coursives ni un hors-bord agressif tentant de faire quelques vagues remuantes sur le vaste océan qu'est l'histoire d'une forme on ne peut plus connotée et référentielle.

Le livret narre l'amour idéal du troubadour Jauféré Rudel, au XII^e siècle, pour Clémence, comtesse de Tripoli, une muse lointaine

Le livret d'Amin Maalouf narre l'amour passionné et idéal du troubadour Jauféré Rudel, au XII^e siècle, pour Clémence, comtesse de Tripoli, une muse lointaine dont un pèlerin lui fait la description. Ce dernier s'en va dire à la belle ce que le poète et musicien chante d'elle dans ses compositions poétiques et musicales, mais celle-ci repousse la rencontre et préfère rêver à cet « amour de loin ». Jauféré traverse cependant l'océan, mais plus il s'approche de cet objet d'amour idéal, plus il s'en affecte, au point d'en mourir juste avant l'aveu mutuel de leur amour.

Le livret, écrit dans une langue limpide, mêle habilement haute culture et archétypes. On y entend des poèmes originaux de Rudel en langue d'oc, tandis que le reste du texte est prosodisé à la manière de Maurice Ravel dans ses fameuses *Histoires naturelles*, dont le « parler popu » (« Mais qu'est-ce que j'dis ? ») voulait s'opposer à la prosodie artificieuse de *Pelléas et Mélisande*, de Claude Debussy.

Le plus étonnant, dans cette langue chantée, n'est pas tant l'élection systématique que les choix prosodiques de Kaija Saariaho en matière d'accentuation du français : la compositrice souligne volontiers les premières syllabes des mots, déplaçant ainsi constamment l'accentuation naturelle affectant d'ordinaire la dernière syllabe. Un texte de présentation très informatif, de Pierre Michel, cite quelques exemples musicaux où l'on voit très bien comment la distribution rythmique des syllabes, par exemple dans la phrase « L'Arrogance de la



L'opéra réserve une fin tragique, dans un espace scénique envahi par l'eau.

beauté », renverse les accents naturels des mots « arrogance » et « beauté ». Puisque Kaija Saariaho n'a pas fait le choix délibéré de considérer la langue comme un répertoire de syllabes ou de phonèmes (comme en particulier Igor Stravinsky avec le latin d'*Œdipus rex*) et que l'intelligibilité du texte est presque totale, ce parti pris s'imisce comme un brouillage inutile.

Par ailleurs, les choix musicaux de Kaija Saariaho surprennent, surtout venant d'une musicienne dont la subtilité polyphonique est la marque de fabrique. Son travail sur les partitions faisant appel aux techniques électroniques, notamment celles des années 80, avait une imagination sonore riche et poétique, réservant de savantes parties de cache-cache entre l'acoustique et l'électro-acoustique, quand *L'Amour de loin* fait entendre comme une simplifica-

tion de son. Saariaho n'évite pas la référence aux musiques du temps de Jauféré Rudel et pratique la quinte à vide avec un rien trop d'assiduité, sans parler des rythmiques saccadées des premières polyphonies occidentales notées et la permanence d'un parfum modal dans les mélodies chantées, quand ce ne sont pas des notes pivots (« La mort de Jauféré ») dont la répétition finit par lasser l'oreille. Tout cela nous remémore de mauvais souvenirs musicaux : *Palestrina*, de Hans Pfitzner, *Carmena burana*, de Carl Orff - Jauféré chante dans un style orné directement inspiré de la chanson médiévale. L'idée est jolie, mais elle devient elle aussi un peu envahissante et redondante quand Clémence, quittant son propre vocabulaire vocal, empreinte ce style pour citer l'un des poèmes chantés de Jauféré.

Et puis ces empilements d'inter-

valles consonnantes « décadrés » par un environnement harmonique dissonnant (et micro-tonal), ces mélodies sinueuses sur des notes longuement tenues semblent d'une facilité qui n'est pas dans la manière de ce qu'on connaît de la Finlandaise. Du coup, la fin de l'ouvrage, qui fonctionne sur ce principe, perd sa force, qui est réelle, parce que Saariaho ne fait que réemprunter un chemin trop battu pendant deux heures.

L'impression que donnent ces cent trente-cinq minutes de musique ininterrompue n'est pas celle d'un déroulement continu, d'un flux, mais au contraire d'un sur-place en paradoxale contradiction avec le déroulement du récit qui, lui, semble aller trop vite. La distance, physique et psychique, du poète et de sa muse, le voyage entrepris, la maladie et la mort, tout cela semble ne pas s'inscrire dans

une juste temporalité et place cette fable à mi-chemin entre réalisme et onirisme, ce que la mise en scène de Peter Sellars, discrètement efficace, et le simple dispositif scénique de George Tyspin ne contribuent pas à préciser vraiment. Il faut aussi dire qu'on se lasse vite de ces deux tours néofuturistes dans lesquelles les deux amoureux « de loin » chantent l'essentiel de leurs interventions, avant de se rencontrer au beau milieu d'un espace scénique envahi par l'eau.

De toute évidence, les trois interprètes se sont parfaitement investis dans cette partition exigeante mais dans laquelle ils ont trouvé leurs marques. Dawn Upshaw chante sensiblement, avec sa clarté musicale et physique habituelle, avec une diction parfaite, même si la prononciation de certaines voyelles trahit son origine nord-américaine. On peut regretter les disparités de registre de Dagmar Peckova (le pèlerin) et cette artiste estimable ne fait pas oublier que Lorraine Hunt était à l'origine distribuée dans le rôle. On imagine quelle charge dramatique celle-là eût donné à ses interventions... Jauféré est excellentement interprété par le baryton américain Dwayne Croft, qui confirme qu'il est aussi à l'aise dans le grand répertoire que dans la musique de Saariaho, John Harbison (il était, avec Dawn Upshaw et Lorraine Hunt, l'un des créateurs du *The Great Gatsby*, au Met, fin 1999) ou de Toru Takemitsu (*My Way of Life*, en 1997 à Matsuyama).

Beau comportement de l'Orchestre de la SWR et du chœur Arnold Schoenberg, direction nette de Kent Nagano et participation discrète de l'Ircam, dont les colorations électroacoustiques passaient presque inaperçues, ce qui, en l'occurrence, doit être pris pour un compliment.

Renaud Machart

L'univers poétique de Kaija Saariaho

PAR SES CHOIX de vie (installation en France en 1982) et esthétiques (travail avec Brian Ferneyhough, influence très nette des techniques des musiciens français de l'Itinéraire), la compositrice finlandaise Kaija Saariaho, née à Helsinki en 1952, s'est créé une place à part dans la musique d'aujourd'hui. Ayant pacifiquement et laconiquement déclaré la guerre aux musiques écrites pour le papier, elle a su créer un univers personnel, presque immédiatement reconnaissable, pourtant fait d'influences, d'emprunts et capable de se conformer à la loi d'un genre. *L'Amour de loin*, son opéra, créé à Salzbourg le 15 août, en témoigne amplement, même si en l'occurrence la compositrice a fait subir une métamorphose peut-être excessive à son style habituel.

Le travail sur le rapport des sons électroniques et acoustiques a toujours été au centre des préoccupations de la Finlandaise depuis ses premières pièces, comme *Verblendungen* (1982-1984), qui parvient, par une technique aussi habile que poétique, à renverser les perspectives au point qu'on ne sait parfois pas à quel média attribuer la

source sonore perçue. Qu'elles soient écrites pour la voix ou pour les instruments, les compositions de Saariaho tracent les contours d'un monde mystérieux, cérémonial, affecté de transformations sonores inspirées par le travail de Gérard Grisey et Tristan Murail qui, à l'Itinéraire, ont beaucoup œuvré à la simulation instrumentale de processus électroniques.

SONORITÉS LOINTAINES

Lohn (1996, révisé en 1998), pour voix et électronique, sur un poème de Jauffré Rudel cité dans l'opéra, est une manière d'étude préparatoire à *L'Amour de loin*. Mais une étude qui, en quelque quinze minutes, met en place un univers de sonorités lointaines, d'échos, de réverbérations environnant la voix de la soprano Dawn Upshaw, qui l'a créée et enregistrée pour Ondine (1 CD ODE 906-2).

Kaija Saariaho évoque aussi fréquemment les équivalences visuelles, comme une aurore boréale, suggérée dans *Lichtbogen* (1985-1986), ou la surimpression d'un paysage en mouvement perpétuel et du reflet immuable d'un visage sur et à travers la vitre d'un

train, dans *Stilleben* (1987-1988). Parfois, sa formation picturale la fait convoquer un souvenir spécifique, comme la peinture de Claude Monet, dans *Nymphaea* (1987), pour quatuor et électronique.

L'apport singulier de Kaija Saariaho au mouvement spectral est l'incorporation d'événements « dramatiques » (mélodiques et rythmiques) à des structures statistiques au développement lent. Près (1992-1994), pour violoncelle et électronique, en est un exemple assez parlant.

Les curieux peuvent découvrir

R. Ma.

PUBLICITÉ

Nous soussignée, la Société **Haier Electrical Appliances Corp. Ltd.** (ci-après désigné Haier), représentant d'outre-mer habilité de Haier Group, ayant son siège social dans le Parc Industriel, Haier Lu, Parc Industriel de la Haute Technologie de Qingdao, Shandong Chine, Code postal 266101, légalement représentée par Madame YANG Mianmian, déclarons par la présente ce qui suit :

1. La Société française GROUP INTERNATIONAL MAOFA FRANCE (ci-après désignée MAOFA), ayant son siège social au 3 rue de l'Arrivée (1017, Tour CIT) 75015 Paris France, n'est plus l'agent exclusif en France des climatiseurs de Haier. De ce fait, elle n'est plus habilitée à distribuer tous produits de climatiseurs en France ou dans les autres pays européens au nom de Haier ou exercer toutes autres activités relatives à cette distribution telle les publicités ou les promotions commerciales.

Dans le cas où MAOFA continue à exercer les activités précédemment décrites aujourd'hui, Haier décline toutes responsabilités légales qui en résultent ou qui pourront en résulter.

2. La Société française HAIER CLIM (ci-après désignée HAIER CLIM), ayant son siège social au 3 rue de l'Arrivée 75015 Paris France n'est pas la filiale de Haier enregistrée en France. Haier n'a aucune relation juridique directe ou indirecte ni de relations commerciales avec HAIER CLIM.

Haier décline toutes responsabilités légales qui résultent ou qui pourront en résulter des activités d'exploitation de HAIER CLIM.

Haier se réserve le droit de sauvegarder ses intérêts légaux par tous moyens juridiques.

Haier Electrical Appliances Corp. Ltd.
Le 27 juillet 2000

Le Monde
A LA TELEVISION
ET A LA RADIO

Le Monde des idées
LCI
Le samedi à 12 h 10 et à 17 h 10
Le dimanche à 12 h 10 et à 0 h 10
Le lundi à 15 h 10

Le Grand Jury
RTL-LCI
Le dimanche à 18 h 30

La rumeur du monde
FRANCE-CULTURE
Le samedi à 12 heures

Idéaux et débats
FRANCE MUSIQUES
Le dimanche à 17 heures

Festivals en Muzzik
MUZZIK
Tous les jours à 9 heures,
12 heures, 19 heures, 20 h 45, 22 h 30

Libertés de presse
FRANCE-CULTURE
Le premier dimanche de chaque mois

A la « une » du Monde
RFI
Du lundi au vendredi
à 12 h 45 et 1 h 10 (heures de Paris)

La « une » du Monde
BFM
Du lundi au vendredi
13 h 06, 15 h 03, 17 h 40
Le samedi
13 h 07, 15 h 04, 17 h 35

CULTURE
Publicités
EN
RÉGIONS

AUDITORIUM DU MUSÉE D'ART AMÉRICAIN GIVERNY
Cinéma DIMANCHE 20 AOÛT À 15H30
«Les Temps modernes» (1936)
de **Charlie Chaplin**
Avec une présentation de **Fred Miller Robinson**,
Chair, Department of English, University of San Diego.
Version muette sonorisée, sous-titrée

MUSÉE D'ART AMÉRICAIN
GIVERNY

99, rue Claude Monet
27620 Giverny
Tél. : 02 32 51 94 65
www.maag.org

Paris ferme ses quartiers d'été

Alors que les spectacles payants ont battu des records de fréquentation, les manifestations gratuites ont souffert du mauvais temps

MALGRÉ le temps maussade du mois de juillet, la onzième édition du Festival Paris Quartier d'été s'est achevée, le 14 août, avec des records de fréquentation pour les spectacles payants. Durant un mois, près de 100 000 personnes ont assisté à l'une des 102 représentations des 39 spectacles mis en scène dans vingt lieux de la capitale. Selon Patrice Martinet, directeur artistique du festival, la diminution du nombre de spectateurs, pour les spectacles gratuits, s'explique par « l'absence d'une manifestation fédératrice » comme en 1999 avec *Fantasia* et *Les Enchanteurs marocains* – des festivités liées à l'année du Maroc.

Organisé du 15 juillet au 14 août, Paris Quartier d'été investit, depuis 1990, parcs, jardins et monuments parisiens pour les transformer en autant de lieux de spectacle vivant dont les artistes sont venus, cette année, de dix-huit pays dont le Japon, l'Argentine, la Chine, l'Italie, le Brésil,

Haïti. « *Quelle que soit la nationalité des artistes, c'est toujours l'ambiance du pays qui finit par s'imposer* », explique Patrice Martinet. Il ajoute qu'une des vocations de ce festival est de « rassembler toutes les communautés. »

CHOIX « PAR AFFINITÉS »

Cette année, les manifestations payantes ont attiré plus de monde que les années précédentes. Le spectacle de cirque *Spartacus* par la compagnie Abbondanza-Bertoni a ainsi été particulièrement plébiscité. Au jardin des Tuileries, les représentations de *Triton*, mis en scène par Philippe Decouflé, ont affiché complet. Au Palais-Royal, la fable musicale de Roberto de Simone, *La Gatta Cenerentola*, l'opéra taïwanais *La Vengeance de Gui-Ying* et *Carmen*, de Bizet, adapté et mis en scène par Augusto Boal, ont été très bien accueillis.

Paris Quartier d'Été se veut accessible au plus grand nombre et

propose des manifestations gratuites, d'autres à 100 francs et moins. Si le mauvais temps et la pluie ont à plusieurs reprises découragé les spectateurs, deux manifestations ont retenu leur attention : le spectacle d'ouverture, le *Tam-tam du merveilleux*, une création de Pierre Henry qui a rassemblé une foule bigarrée sur la piazza Beaubourg et un concert au parc André-Citroën, où le public reprenait en chantant les airs classiques interprétés par l'Orchestre national de France, dirigé par Didier Benetti.

Féru de théâtre et grand voyageur, Patrice Martinet choisit les spectacles « par affinités » en essayant de répondre à une parfaite adéquation entre public, lieu et moment. Certains projets, comme *La Gatta Cenerentola*, attendent parfois cinq ou six ans avant que ces trois conditions ne se trouvent réunies. Patrice Martinet garde toujours à l'esprit la double mission du festival : « *Animer Paris*



Le spectacle de cirque « Spartacus » par la compagnie Abbondanza-Bertoni a été particulièrement plébiscité.

pour ceux qui ne partent pas en vacances et faire que Paris reste une ville vivante. » Pour les éditions prochaines, le directeur artistique fourmille d'idées. Il évoque notamment les musiques tziganes, 2001 étant l'année de la Hongrie. Par ailleurs, fort du succès de la prestation de l'Orchestre national de France, il souhaite multiplier

les concerts symphoniques. Quant au projet « PériphéroRock » – fermer des tronçons du périphérique pour permettre aux piétons et aux musiciens d'en prendre possession –, il pourrait enfin voir le jour l'été 2001.

Anne Le Mouëllic et Vinca Van Eecke

La ville de Blois renonce au pavillon des Enfants

Le projet de l'Américain Dan Graham et du Canadien Jeff Wall ne sera pas construit sur l'ancien jardin royal des Lices

BLOIS

de notre correspondant

Deux commandes publiques, programmées de longue date, à Blois, devaient voir le jour en 2000. L'une s'achève, l'autre disparaît. Les trente-deux vitraux commandés en 1992 à Jan Dibbets pour la cathédrale seront inaugurés le 22 décembre, en présence de la reine Beatrix des Pays-Bas. Les baies translucides où l'artiste néerlandais a posé les graphies épurées du Verbe et des symboles chrétiens s'installent sous les arcs gothiques. Comme il le souhaitait, la lumière du val de Loire entre à flots, finement quadrillée de losanges, et fait danser la couleur acide d'un poisson ou d'une lettre grecque. Sur les piliers et les dalles, conjointement avec la restauration totale de l'édifice qu'achève la renaissance des grandes orgues, cette intervention contemporaine dans un lieu sacré – la plus importante depuis Soulagès, à l'abbaye de Conques – a été menée à bien. Saint-Louis

de Blois, cathédrale composite qui chevauche maladroitement le coteau, n'en méritait peut-être pas tant. Sa nef en sort transfigurée.

Mais le pavillon des Enfants, projet de l'Américain Dan Graham et du Canadien Jeff Wall, ne sera pas construit sur l'ancien jardin royal des Lices, à proximité immédiate du château. Le paysagiste Gilles Clément devra revoir les dessins du futur parc qui enserrait ce dôme de béton, table philosophique, planétarium, terrain d'aventures et théâtre de reflets, orné sur son pourtour intérieur de photographies lumineuses rondes, à la manière des *tondi* de la Renaissance, portraits idéaux d'enfants du monde. Voyageur malchanceux, ce pavillon, imaginé dès 1987 et dont une maquette reste visible à Genève, fut auparavant programmé en Californie ou en Allemagne.

Le conseil municipal du 13 juillet 1999 en avait voté la construction. Le financement

était assuré : 1,6 million de francs de la délégation aux arts plastiques du ministère de la culture et autant de la Mission an 2000, pour un coût total de 4 millions de francs. Au terme des études de faisabilité, les élus bloisais ont décidé, le 13 juillet 2000, l'abandon du projet.

TROP CONCEPTUEL, TROP HERMÉTIQUE...

Pour le nouveau maire de Blois, Bernard Valette (PS), vice-président du conseil régional du Centre, en charge de la culture, c'est « une décision sage et responsable : l'insertion du bâtiment dans le site historique n'est pas satisfaisante ; quant aux premiers concernés, les enfants, l'usage public et pédagogique du pavillon ne nous a pas été suffisamment démontré ». Jacques Chauvin (RPR) dénonce « l'inconséquence de décisions qui n'ont qu'un objectif : l'effet médiatique ». Jack Lang, premier adjoint au maire, ne s'est pas exprimé publiquement.

Inscrit dès 1992 dans une convention entre la ville et le ministère de la culture, le pavillon de Wall et Graham avait été associé aux manifestations de « Blois, cité des enfants de l'an 2000 », dont il dirait la permanence. Ce monument avait sans doute tout contre lui : trop conceptuel ou pas assez esthétique, susceptible de heurter les défenseurs du patrimoine, potentiellement porteur de polémiques sur la célébration de la beauté angélique de l'enfance, trop lourd de symboles ou trop hermétique... « L'art trouve une place au sein de la cité et ce monument hybride se veut champ d'expérience au quotidien », écrit Frédéric Bonnet dans *L'Architecture aujourd'hui* de juin 2000, au terme d'une analyse de ce « Panthéon utopique ». « Reste à savoir, ajoute-t-il, si les visiteurs et habitants de Blois se l'approprient et quelle en sera leur pratique. » La question restera sans réponse.

Jacques Bugier

L'ambitieux programme de restauration du château de Vincennes

Les travaux, d'un montant de 473 millions de francs, devraient s'échelonner jusqu'en 2014 au moins

ÉDIFIÉE à partir de 1178, la résidence royale de Vincennes est célèbre aujourd'hui pour son donjon, qui culmine à cinquante mètres. Ce château constitue l'un des plus remarquables et des plus vastes ensembles architecturaux de l'Europe médiévale. Agrandi, modifié, en partie démolit, il a été le témoin des guerres de religion, a été transformé en prison, en fabrique de canons, et a failli devenir le lieu de résidence de la présidence de la République, en 1958, quand le général de Gaulle est revenu au pouvoir. Vincennes est, aujourd'hui, un haut lieu de mémoire : il abrite les archives historiques des trois armes (air, terre, mer), et elles pourraient être enrichies par celles de la gendarmerie.

Les années et les événements ne l'ont donc pas épargné. Aussi doit-il faire l'objet d'un très ambitieux programme de rénovation, établi sur les bases d'un rapport de Jean-Philippe Lecat, conseiller d'Etat et ancien ministre de la culture.

LE DONJON, GROS CHANTIER

Les travaux, d'un montant de 473 millions de francs (72,1 millions d'euros), pris en charge par les ministères de la culture et de la défense, devraient s'échelonner jusqu'en 2014 et peut-être même déborder jusqu'en 2020. A titre de comparaison, la restauration de Notre-Dame de Paris devrait coûter 150 à 180 millions de francs et celle de l'Opéra Garnier 280 millions de francs.

La partie la plus spectaculaire de la rénovation concerne bien évidemment le donjon. En 1995, à la suite d'un éclatement de la pierre dû à l'énormité de sa masse, il était fermé au public. Les travaux pour le seul donjon dureront trois ans, et il faudra y ajouter un an pour le démontage de l'échafaudage. Cette opération coûtera 125 millions de francs. Parmi les autres chantiers du château de Vincennes, ajoutons la réfection du pont de l'entrée du public à la tour du village, qui évoquera un pont-levis, la réfection des remparts et le déblayage des fossés sous contrôle archéologique. En effet, l'herbe pousse à la hauteur à laquelle arrivait l'eau autrefois, le fond des fossés, probablement maçonné, se si-

tuant cinq à six mètres plus bas. Les abords du château seront refaits. L'idée est d'arraser les talus et de replanter les arbres plus loin afin de dégager la vue. Dans un second temps, un petit îlot d'immeubles sera rasé, une voie et un parking supprimés pour retrouver les jardins du roi. Les premiers travaux de restauration devraient commencer sitôt après les journées du patrimoine, en septembre 2000.

LES VITRAUX DE LA CHAPELLE

Indépendamment de ce programme, la Sainte-Chapelle de Vincennes – le bâtiment d'Ile-de-France à avoir le plus souffert de la tempête du 26 décembre 1999 – devra faire l'objet de travaux. Ils

porteront principalement sur les vitraux et sur leur ossature de pierre, qui fait de douze à quatorze mètres de haut pour trente centimètres de large. Si les vitraux neutres du XIX^e sont remis en place, il en coûtera environ 20 millions de francs ; s'il est fait appel à un artiste contemporain, il faudra compter le double.

Dominique Meunier

★ Château de Vincennes, avenue de Paris, 94300 Vincennes. M^o Château-de-Vincennes. Tél. : 01-48-08-31-20. Ouvert du 1^{er} avril au 30 septembre, de 10 heures à 12 heures et de 13 h 15 à 18 heures (jusqu'à 17 heures du 1^{er} octobre au 31 mars).



Voyage dans les folies Internet, par Daniel Schneidermann.

Du lundi 21 août au samedi 2 septembre.

Il a tout fait : les ventes aux enchères pour acheter un scooter, l'amour à distance avec une E-Friend australienne, les sites révisionnistes les plus nauséux, l'initiation au Pokémon et la traque aux pirates du Web. Par chance, il en est revenu. Douze épisodes cocasses, graves, irritants, surprenants, c'est selon, d'une exploration pas comme les autres.

Et sur tout.lemonde.fr, entretien avec Daniel Schneidermann.

Le quotidien qui sort du quotidien.

Le Monde [de l'été]

Kofi Setordji donne corps aux blessures de la mémoire

Le sculpteur ghanéen expose à Bordeaux ses œuvres, hantées par les tragédies africaines

KOFI SETORDJI. Galerie Porte 2a, 16, rue Ferrère, 33000 Bordeaux. Tél. : 05-56-51-00-78. Du mardi au samedi, de 14 heures à 18 heures. Entrée libre. Jusqu'au 30 août.

BORDEAUX

de notre envoyée spéciale

Dans son atelier à Accra (Ghana), Kofi Setordji sculpte les blessures de la mémoire. A travers le bois, la pierre ou le métal, il dit la guerre de 1939-1945, dans laquelle des milliers d'Africains – comme son père – furent enrôlés, le génocide rwandais de 1994 ou le drame du Kosovo. A Bordeaux, invité par la galerie Porte 2a – pour Aquitaine et Afrique –, il est accueilli pendant quatre mois, le temps d'une exposition et d'interventions en milieu scolaire.

A peine arrivé en France, cet artiste, qui travaille mille matériaux divers, s'est emparé d'arbres tombés cet hiver pendant la tempête, de bois exotiques livrés par un importateur local et d'objets récupérés au marché aux Pucés – vieux métaux, cordages, casques d'anciens combattants – pour créer les œuvres présentées actuellement rue Ferrère.

FORCE ET FLUIDITÉ

Dans une odeur fraîche de résine de pin, il expose des têtes et des silhouettes abstraites qui réfléchissent sa vision du monde et sa perception de la société occidentale. *L'Homme à l'antenne* est né d'une image saisie dans la rue, un homme de trois quarts dos, dont le visage disparaissait derrière une antenne de téléphone portable. Le buste en bubinga, un bois exotique dense et rosé, est surmonté d'un amoncellement de pièces métalliques (fer à cheval déformé, crochet de boucher) en

guise de tête. Dans le bloc de bois qui forme le torse, Kofi Setordji a comme cousu une ficelle blonde, grossière, ornementation absurde d'un corps sans âme.

Plusieurs sculptures allient la force statique du bois à la fluidité de la ficelle ou à la fragilité de l'écorce, créant une impression poignante de vulnérabilité. Ainsi, une haute statue, intitulée *Silhouette*, dessine un corps souffrant, orné de symboles géométriques, mêlé de tronc dur, d'écorce, de bois brûlé, avec un bassin déhanché entièrement emmaillotté de corde. Les grands totems qui forment le triptyque *L'Ame, L'Esprit, Le Corps*, attribuent une importance identique à ces trois composantes de l'être humain à travers trois sculptures d'égale puissance.

Cet artiste aux thématiques plutôt graves livre parfois un regard amusé sur ce qu'il a observé autour de lui. *Les Champions*, onze têtes accrochées à des lames de bois, ont été inspirés par l'euphorie footballistique suscitée par l'équipe de France. *Qualité de l'air aujourd'hui* (titre d'une rubrique du quotidien *Sud-Ouest*) est une tête en bois et ficelle surmontée d'un énorme masque à gaz gris aux gros yeux ronds cerclés de noir.

Les trois *Sentinelles* en bois, brûlées par endroits au chalumeau, rappellent les corps suppliciés de l'œuvre bouleversante que Kofi Setordji a réalisée sur le thème du génocide rwandais. Intitulée *Génocide*, cette installation majeure, qui compte 288 pièces, a été exposée à la Biennale des arts de Dakar en juin et sera présentée partiellement à Lille à partir du 25 septembre. « Comme tout le monde, j'ai vu les images de ce conflit à la télévision. J'ai pensé que ce qui ar-



RODOLPHE ESCHER

Un triptyque de grands totems en bois et ficelle : « L'Ame », « L'Esprit », « Le Corps ».

rivait là, à quelques pays du Ghana, pouvait arriver partout en Afrique », explique-t-il.

FORMER LES JEUNES

Pendant deux ans, Kofi Setordji a créé cette œuvre monumentale, multipliant les matériaux et les techniques pour dire la dimension exceptionnelle de ce drame. Aucune de ses têtes en terre et en papier, aucune silhouette en bois, nulle boîte-cerueil ne décrit de façon réaliste les crimes subis. Et pourtant ces petits bouts de bois ceints d'une paille fragile, ces planches noircies au feu, ces terres pétries disent les mutilations, les viols, les corps jetés sans sépulture, avec une puissance d'évocation déchirante.

Après une exposition à Accra et une autre à Abidjan (Côte d'Ivoire), l'œuvre est restée em-

ballée dans un coin pendant des mois. « En Afrique, on manque de tout ce qui fait la vie artistique – les musées, les galeries, les conservateurs, les critiques, les historiens d'art », regrette Kofi Setordji. Les gouvernements manquent de moyens ou de volonté pour mener une politique culturelle. « Mais les artistes font changer les choses », affirme-t-il. Pour sa part, grâce aux revenus qu'il tire de la vente de ses œuvres aux Etats-Unis, il termine la construction de trois ateliers pour des artistes. Il souhaite y accueillir des jeunes : ils pourront se confronter à des artistes qui maîtrisent des techniques traditionnelles africaines et découvrir l'art contemporain international, à travers une bibliothèque et des vidéos.

Catherine Bédarida

Images d'enfants dans les conflits du siècle

En 150 clichés, le Centre de la mémoire d'Oradour présente une anthologie du reportage de guerre

L'ENFANT ET LA GUERRE. Centre de la mémoire d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne), tous les jours de 9 heures à 20 heures. Jusqu'au 10 septembre. Entrée : 30 francs (4,57 €), tarif réduit : 20 francs (3,05 €), groupe : 25 francs (3,81 €).

ORADOUR-SUR-GLANE

de notre envoyée spéciale

Trois clichés célèbres : le petit garçon à casquette qui sort la main levée du ghetto de Varsovie investi par les SS (auteur inconnu), la fillette vietnamienne nue qui fuit en hurlant les brûlures du napalm et l'avancée des soldats américains (Nic Ut), les femmes, vietnamiennes elles aussi, qui tentent de fuir à la nage, couvertes de marmaille, la ligne de feu (Sawada Kyoichi).

Et beaucoup d'autres : 150 clichés au total (87 en noir et blanc, 18 en couleur), moins connus, mais qui rôdent tous plus ou moins dans la mémoire collective. Sur le thème « L'enfant dans la guerre 1900-1990 », le Centre de la mémoire d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne) propose une traversée du siècle qui est aussi une anthologie du photoreportage sous sa forme la plus percutante.

Edifié voici trois ans à l'entrée des ruines du bourg anéanti le 10 juin 1944 par la division SS « Das Reich », le Centre de la mémoire s'est donné pour mission de sortir des macérations du deuil local (642 victimes, dont 202 enfants de moins de quatorze ans, brûlés vifs dans l'église) pour universaliser la

fonction symbolique du lieu. Car des Oradour, depuis, il y en a eu des centaines.

L'exposition, construite à partir de plusieurs documentations — Magnum, le Centre international de la Croix-Rouge (CICR), les agences Upi, la Süddeutscher Verlag de Munich, Rizzoli Editore de Milan, etc. —, a recensé quelque 140 conflits locaux et guerres civiles depuis la seconde guerre mondiale. Et encore s'arrête-t-elle dans ses présentations avant la décennie 1990-2000, celle des tragédies yougoslave, rwandaise, zaïroise, etc.

Ces photographies montrent plus de victimes que de soldats. La volonté de l'image-témoignage s'affirme abruptement

Cette exposition est structurée par séquences décennales, dans une mise en espace très élaborée, rythmée par des portraits géants d'enfants sur toile libre transparente. Les premières photos du siècle — les Balkans déjà, la guerre civile en Russie, l'invasion de la Mandchourie par le Japon, l'attaque de l'Ethiopie par Mussolini — sont anonymes. Le premier cliché signé date de la guerre d'Espagne. David Seymour y a photographié des enfants recroquevillés dans un abri comme

au fond d'un puits. Viennent ensuite les images de la seconde guerre mondiale (Henri Cartier-Bresson, Hans Peter Klausner...), dont on a dit qu'elle a été la guerre la plus photographiée (Don Mac Cullin, Kent Potter, Bill Strobe, Philip Jones Griffiths), mais aussi les conflits indo-pakistans (André Jolliet), biafra (Robin Farquharson), Chypre (Max Vatterlaus), le Cambodge (Robert Burrows), l'Ethiopie (Denis Gignoux), l'Angola (Liliane de Toledo), le conflit sénégal-mauritanien (Béatrice Plantier), l'Afghanistan (Dieter Bauer), l'Amérique centrale (Edouard Winger), etc. Avec quelques absences notables pourtant, celles par exemple de Sebastiao Salgado ou de Gilles Caron.

Toutes ces photographies montrent plus d'enfants victimes que d'enfants soldats. Nombreuses piétés, dont une inversée, un homme pleurant sur sa fille morte en 1956 lors de l'attaque franco-britannique sur le canal de Suez (photo Per Olow Andersen). Beaucoup de photos frontales, où s'affirme abruptement la volonté de l'image-témoignage.

L'exposition insiste plus sur les séquelles que sur les batailles elles-mêmes. Familles déplacées, enfants mutilés, exodes à rebondissements, bidonvilles, installations dans la misère durable des camps de populations déplacées. Autant d'images qui montrent, dirait la Mère Courage de Bertolt Brecht, que « la guerre anéantit les plus faibles mais la paix en fait autant ».

Georges Chatain

SORTIR

PLOËZAL (Côtes-d'Armor)

La Roche-Jagu fait son festival
Le monde de la musique se réjouit de chaque (re)naissance, surtout lorsque la programmation est minutieusement pensée et choisie. Pour le Festival de la Roche-Jagu, l'enjeu est de taille : faire revivre, le temps d'un long week-end et après dix-sept années de silence, l'esprit de la culture et de la musique dans le parc du château de La Roche-Jagu. A l'affiche, de la musique traditionnelle bretonne avec Marthe Vassallo et Noluen Le Buhé, le clarinettiste Michel Aumont, Casse pipe (le 18 août), Ifig et Nanda Troadec (le 19 août), Les Ours du Scorff (le 20 août)... ; du jazz avec le Band Ar Jazz (le 19 août), la Compagnie Air Groove, Un Truc dans l'Genre (le 20 août)... ; de la musique irlandaise avec l'Irish French Connection et le Boris Blanchet Trio (le 19 août) ; de la chanson française décapante, de la musique tzigane, des flûtes, de la danse, des contes...
Festival de la Roche-Jagu, château, Ploëzic (22). Les 18, 19 et 20 août. 50 F. Tél. 02-96-95-62-35.

GINDOU (Lot)

Rencontres cinéma
Les Rencontres cinéma de Gindou – qui fêtent leur 16^e anniversaire – font honneur au cinéma des pays du pourtour méditerranéen et de l'Afrique. Pour l'édition 2000, Gindou a choisi de centrer ses manifestations sur le Proche-Orient. Les films sélectionnés s'attachent à décrire la réalité quotidienne des habitants des zones en conflits. Un hommage particulier sera rendu au réalisateur israélien Assi Dayan lors de la soirée d'ouverture (le 19 août) et de la projection de son film *Les 92 minutes de M. Baum* (le 21 août). Des réalisateurs palestiniens, jordaniens, libanais, égyptiens et syriens seront présents. La semaine de manifestations se terminera par une nuit de neuf heures de cinéma, avec notamment *Lumumba*, de Raoul Peck et *La Noce*, de Pavel Lounguine (le 26 août).
Rencontres cinéma de Gindou, le bourg, Gindou (46). Du 19 au 26 août. 20 F. Tél. : 05-65-22-89-99. E-mail : gindou.cinema@wanadoo.fr.

GUIDE

REPRISES CINÉMA

Joseph Lees
d'Eric Styles (Etats-Unis, 1999, v.o.).
UGC Orient-Express, 3 et 7-9, rue de l'Orient-Express, Forum des Halles, niveau -4, Paris-1^{er}. Rés. : 01-40-30-20-10 ; rens. : 08-36-68-68-58.

FESTIVALS CINÉMA

Cinéma en plein air : les grands espaces
Raining in the Mountain, de King Ku (Hongkong, 1978, 2 h). Le 18 août, 22 heures.
Parc de La Villette, prairie du Triangle, Paris-19^e. Tél. : 08-03-30-63-06.
Cinéma français
Les Amants du crime, de Felix Feist (Etats-Unis, 1951, 1 h 30, v.o.). Le 18 août, 19 heures.
La Reine du hold-up, de Félix Feist (Etats-Unis, 1952, 1 h 40, v.o.). Le 18 août, 21 heures.
Cinéma français, palais de Chaillot, 7, avenue Albert-de-Mun, Paris-16^e. Tél. : 01-56-26-01-01.
Un film, de Marcel Hanoun (France, 1981-1983, 1 h 35). Le 18 août, 19 heures.
Temps sans pitié, de Joseph Losey (Grande-Bretagne, 1957, 1 h 28, v.o.). Le 18 août, 21 h 30.
Cinéma français, salle des Grands Boulevards, 42, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris-1^{er}. Tél. : 01-56-26-01-01.
Censure et cinéma
Maîtresse, de Barbet Schroeder (France, 1975).
Le Saint-Germain-des-Prés, 22, rue Guillaume-Apollinaire, Paris-6^e. Tél. : 01-42-28-87-23.

TRouver SON FILM

Tous les films Paris et régions sur le Minitel, 3615 LEMONDE, ou tél. : 08-36-68-03-78 (2,23 F/min).

ENTRÉES IMMÉDIATES

Le Kiosque Théâtre : les places de certains des spectacles vendues le jour même à moitié prix (+ 16 F de commission par place).
Place de la Madeleine et parvis de la gare Montparnasse. De 12 h 30 à 20 heures, du mardi au samedi ; de 12 h 30 à 16 heures, le dimanche.
Le Sinfonietta de Paris
Haendel. Direction, Dominique Fanal.
Eglise de la Madeleine, place de la Madeleine, Paris-8^e. Le 18 août, 21 heures. Tél. : 01-42-64-83-16. Location Fnac, Virgin. De 140 F à 180 F.
Alain Kremski (piano)
Liszt, Wagner, Nietzsche, Mahler.
Théâtre de l'île Saint-Louis, 39, quai d'Anjou, Paris-4^e. M^o Pont-Marie. Le 18 août, 21 heures, jusqu'au 1^{er} septembre. Tél. : 01-46-33-48-65. 90 F.
François Constantin Trio
Baiser salé, 58, rue des Lombards, Paris-1^{er}. Les 18 et 19 août, 21 h 30. Tél. : 01-42-33-37-71. 80 F.
Ahmet Gulbay Trio
Le Bilboquet, 13, rue Saint-Benoît, Paris-6^e. Du 18 au 22 août, 22 h 30. Tél. : 01-45-48-81-84. 120 F.
Carl Sonny Leyland
Slow-Club, 130, rue de Rivoli, Paris-1^{er}. Les 18 et 19 août, 22 heures. Tél. : 01-42-33-84-30.

RÉVISEZ VOS CLASSIQUES

Réviser cet été avec Le Monde, France Inter, la Fnac et Universal 55 chefs-d'œuvre de la musique classique.



messiaen. 20 regards sur l'enfant jésus.

Voix célestes. L'œuvre pour piano de Messiaen tarde à quitter le cercle des initiés alors qu'elle est reconnue comme l'une des plus importantes du 20^e siècle. Cette musique nécessite autant de virtuosité que de compréhension pour atteindre l'univers spirituel du compositeur. Le pianiste possède une fascinante maîtrise de la technique et des résonances de l'instrument. Sous les doigts de Roger Muraro, chaque *Regard* devient une question, chaque note possède une couleur et une vie qui lui sont propres. Une vision aussi lyrique et exaltée fait ressortir la beauté des nuances. Muraro nous invite à contempler une fresque monumentale.

Vous découvrirez des extraits de cet album sur France Inter, à 16h dans l'émission de Caroline Ostermann, "Musique Maestro !".

Le Monde



JEUDI 17 AOÛT

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

- 21.00 Objectif Lune...
trente ans après. Forum
- 22.00 Objectif Jupiter. Forum

MAGAZINES

- 19.00 Best of NPA. Canal +
- 19.30 Rive droite,
rive gauche. Paris Première
- 19.55 et 23.55 TV 5 l'Invité.
Invité : Christian Clavier. TV 5
- 20.50 L'Été d'Envoyé spécial.
Spéciale Afrique. La leçon des grands
singes. La reine blanche.
Les dents du ciel. France 2
- 20.55 Sagas. Les grandes réussites. TF 1
- 21.05 Les Aventuriers de la science.
Voyage au bout de l'infiniment petit.
Les acariens : Envahisseurs
ou bienfaiteurs ? Voyage au cœur
de notre corps. Les thérapies
cellulaires, de nouveaux champs
d'action insoupçonnés. TV 5
- 21.10 Les Rencontres de l'été.
Les expositions de l'été.
Invité : Dominique Blanc. LCI
- 22.10 Science été. Invités : J-P Haignère ;
Claudie André-Deshays. LCI
- 23.00 Ça va faire mâle. Invités : Bruno
Solo ; Dick Rivers ; Titoff. France 2
- 23.00 Les Années belges.
Le chemin de fer à vapeur :
« La reine vapeur ». TV 5
- 0.10 Musiques. : Hélène Grimaud. LCI
- 0.15 Paris dernière. Paris Première
- 1.00 Top bab. Ben Harper. Canal Jimmy

DOCUMENTAIRES

- 20.15 Reportage.
Le Mystère Michael Johnson. Arte
- 20.30 et 23.00 Palettes, Jean-Baptiste
Siméon Chardin (1699-1779).
La saveur de l'immobile :
« La Raie », 1728. Histoire
- 20.45 Thema. Paroles d'animaux.
Signes de singes,
ballades de baleines. Arte
- 22.10 Les Couples légendaires
du XX^e siècle.
Sophie et Juan Carlos d'Espagne ;
Ingrid Bergman
et Roberto Rossellini. TMC
- 22.15 Des trains pas comme les autres.
Brésil [1/2]. TV 5
- 22.25 Emile Habibi,
« Je suis resté à Haïfa ». Planète
- 22.35 Chroniques d'Hollywood.
Les débuts. Histoire
- 23.10 Histoire de l'eau. [3/4]. Odyssée
- 23.30 L'Île de Pâques. Histoire
- 0.20 Yehudi Menuhin. [1/2]. Planète

SPORTS EN DIRECT

- 22.50 Golf. US PGA. 17/21 août (1^{er} jour).
Au Golf Club de Valhalla. Canal + vert

MUSIQUE

- 20.30 « Concerto pour orgue ».
Œuvre de Haendel. Avec K. Richter. Mezzo
- 21.00 Intégrale Chopin. Mezzo

- 21.00 « Weihnachtsoratorium »,
de Bach. Mut Rilling.
Par la Gächinger Kantorei, l'Orchestre
et les Choeurs de la Bach Academy de
Cracovie, dir. Helmut Rilling. Muzik
- 22.40 Jazz Open 1997. Muzik
- 22.45 « Symphonie n° 8 », de Bruckner.
Par l'Orchestre philharmonique
de Berlin, dir. Hubert
von Karajan. Paris Première
- 23.55 Jean-Jacques Milteau.
Au Zénith, en 1992. Muzik

TÉLÉFILMS

- 22.40 Sans l'ombre d'une trace.
Douglas Barr. O. TF 1
- 22.40 L'Histoire de l'oie.
Tim Southam. Arte
- 0.25 Patricia G. Hans Liechti. Téva

COURTS MÉTRAGES

- 23.25 Le perroquet à la parole.
Errol Morris. Arte

SÉRIES

- 20.45 Buffy contre les vampires.
La fin du Monde. O. Série Club
- 22.45 Le Caméléon.
Que la lumière soit (v.o.).
Etat de manque (v.o.). Série Club
- 23.00 Poltergeist, les aventuriers du
surnaturel. La belle dame
sans merci. O. Le prodige. O. M 6
- 0.10 Absolutely Fabulous.
Bonne année ! (v.o.). O. Canal Jimmy
- 0.45 Chapeau melon et bottes de cuir.
Petit gibier pour gros chasseur. O. M 6

FILMS

- 18.20 Ludwig ou le Crépuscule
des dieux ■■■■
Luchino Visconti [1/2] (Fr.- It.- All.,
1972, v.o., 110 min) O. Ciné Cinémas 3
- 18.40 La Planète des singes ■■■■
Franklin J. Schaffner (Etats-Unis,
1967, 110 min) O. Ciné Cinémas 1
- 19.30 Stardust Memories ■■■■
Woody Allen (Etats-Unis, 1980,
N., 90 min) O. Cinétoile
- 20.30 Beaucoup de rêves
sur les routes ■■■■
Mario Camerini (Italie, 1948, N.,
v.o., 85 min) O. Ciné Classics
- 20.30 Ludwig ou le Crépuscule
des dieux ■■■■
Luchino Visconti [2/2] (Fr.- It.- All.,
1972, 125 min) O. Ciné Cinémas 2
- 20.40 Le Journal du séducteur ■■■■
Danièle Dubroux (France,
1996, 100 min) O. Cinéstar 1
- 20.45 Nocturne indien ■■■■
Alain Corneau (France, 1989,
110 min) O. Cinéfaz
- 20.50 L'Homme de Rio ■■■■
Philippe de Broca (France - Italie,
1964, 130 min) O. M 6



- 21.00 Meurtre
d'un bookmaker chinois ■■■■
John Cassavetes. Avec Ben Gazzara,
Meade Roberts (Etats-Unis, 1976, v.o.,
105 min). Paris Première
- 22.35 Annie Hall ■■■■
Woody Allen (Etats-Unis, 1977,
v.o., 95 min) O. Canal Jimmy
- 22.45 L'Année de l'éveil ■■■■
Gérard Corbiau (France -
Belgique, 1990, 100 min). Téva
- 22.45 Brigands Chapitre VII ■■■■
Otar Ioseliani (France - Géorgie,
1996, v.o., 120 min) O. Ciné Cinémas 3
- 23.25 Battement de cœur ■■■■
Henri Decoin (France, 1939,
N., 95 min) O. Ciné Classics
- 0.10 Les Mille et Une nuits ■■■■
Pier Paolo Pasolini (Italie -
France, 1974, 130 min) O. Arte

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

- 18.05 Sous le soleil.
- 19.05 Walker, Texas Ranger.
- 19.55 J'ai deux métiers.
- 20.00 Journal, Météo.
- 20.55 Sagas. Les grandes réussites.
- 22.40 Made in America.
Sans l'ombre d'une trace.
Téléfilm. Douglas Barr. O.
- 0.20 Minuit sport.

FRANCE 2

- 18.20 JAG.
- 19.10 Un livre, des livres.
- 19.15 Qui est qui ?
- 19.50 Un gars, une fille.
- 20.00 Journal, Météo.
- 20.50 L'Été d'Envoyé spécial.
Spéciale Afrique.
- 23.00 Ça va faire mâle.
- 0.35 Journal, Météo.
- 0.55 Docteur Markus Merthin.
Voleuse à la tire. O.
- 1.40 La Musique de l'été.

FRANCE 3

- 18.20 Questions pour un champion.
- 18.48 La Météo des plages.
- 18.50 Le 19-20 de l'info, Météo.
- 20.05 Tout le sport.
- 20.20 C'est mon choix pour l'été.
- 20.55 Cours privé
Film. Pierre Granier-Deferre. O.
- 22.25 Météo, Soir 3.
- 22.55 Mon oncle Benjamin
Film. Edouard Molinaro. O.
- 0.25 Une maison de fous.
Numéro gagnant.
- 0.50 Fame. L'incident.

CANAL +

► En clair jusqu'à 20.30

- 18.28 Avoir un bon copain. O.
- 18.30 Drôles de vies.
- 19.00 Best of NPA.
- 19.50 Flash infos.
- 20.00 Le Zapping.
- 20.05 Les Simpson. O.
- 20.30 La Méthode zéro
Film. Jake Kasdan. O.
- 22.20 Les Tragédies minuscules. O.
- 22.25 An Alan Smithee Film
Film. Alan Smithee. O.
- 23.50 Merci mon chien
Film. Philippe Galland. O.

fr Monde
TELEVISION

M 6

20.50 L'Homme de Rio ■■■■
Un soldat venu en permission à Paris
doit s'en aller jusqu'au Brésil
pour délivrer sa fiancée, enlevée
dans d'étranges circonstances. Le
grand film d'aventures et d'humour
des années 60, placé sous le
signe des bandes dessinées de
Tintin et de la jeunesse. Un film
de Philippe de Broca à l'action débridée,
avec Jean-Paul Belmondo en
acrobate et Françoise Dorléac en
touchante héroïne.

PARIS PREMIÈRE

21.00 Meurtre
d'un bookmaker chinois ■■■■
Ben Gazzara fut révélé en 1957 par
Demain ce seront les hommes, de
Jack Garfein. D'autres films sui-
virent jusqu'à son entrée dans
l'univers de John Cassavetes, ami
depuis toujours, avec *Husbands* en
1970. Six ans plus tard, après avoir
tourné *Une femme sous influence*,
Cassavetes faisait de Ben Gazzara
le principal personnage de *Meurtre
d'un bookmaker chinois*.

PLANÈTE

22.25 Emile Habibi,
« Je suis resté à Haïfa »
Un portrait d'Emile Habibi, l'un
des plus grands écrivains arabes
contemporains. Cet Arabe palestinien
de nationalité israélienne, ancien
communiste favorable à la résolu-
tion de partage de la Palestine
adoptée par l'Assemblée générale
de l'ONU en 1947, a été filmé par
Dalia Karpel peu avant son décès,
d'un cancer, en mai 1996. Un
remarquable témoignage.

VENDREDI 18 AOÛT

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

- 21.00 Soudan, la famine
planifiée. Forum
- 22.00 Nunavut, naissance
d'un territoire. Forum
- 23.00 Culture yiddish,
morte à Auschwitz ? Forum

MAGAZINES

- 13.40 Les Rencontres de l'été.
La chirurgie esthétique.
Invité : le docteur Jean-Marie Faure.
14.10 et 17.10, 21.10
Les expositions de l'été.
Invité : Dominique Blanc. LCI
- 16.10 Cinéma. Marin Karmitz. LCI
- 13.50 La Cinquième rencontre...
L'Homme et son univers.
L'Espace : Voir et écouter
dans l'espace. La Cinquième
- 15.10 et 22.10 Science été.
Invités : Jean-Pierre Haignère
et Claudie André-Deshays. LCI
- 15.15 Inédits.
Mémoires de Chine [6/8]. TV 5
- 16.40 C'est l'été.
Invités : Henry-Jean Servat ; Amanda
Lear ; Lena Ayal ; Leyla Dorriane ;
Zouk Machine. France 3
- 16.40 Mode. Invitée : Aude Dunoyer. LCI
- 18.10 et 0.10 Musiques.
Invitée : Hélène Grimaud. LCI
- 18.15 Les Aventuriers de la science.
Voyage au bout
de l'infiniment petit. TV 5
- 19.00 Best of NPA. Canal +
- 19.00 Tracks.
Tracks on tour : Bon Jovi. Arte
- 19.55 et 23.55 TV 5 l'Invité.
Invité : Philippe Noiret. TV 5
- 20.50 Thalassa. Escalade en Sibérie. France 3
- 20.55 Nos meilleurs moments.
Les Grosses Têtes.
Invités : Philippe Bouvard ; Francis
Perrin ; Sim ; Stéphane Bern ;
Guy Montagagné. TF 1

- 21.00 Recto verso.
Invitée : Miou-Miou. Paris Première
- 22.10 Faut pas rêver.
Suisse : Les Klaus de la
Saint-Sylvestre. France : Télé village.
Niger : Le sultan de Zinder. France 3
- 23.10 Les Dossiers
de « Sans aucun doute ».
Stars des affaires :
les faiseurs de fric. TF 1
- 0.00 Culte fiction.
Portrait de Joe le taxi. Les nains
de jardin. Bernard Menez,
le mal-aimé. Robbie Krieger.
Un maniaque de Superman. Starsky
et Hutch, série culte. Combat ultime
aux Etats-Unis. France 2
- 0.30 La Route. Best of. Canal Jimmy

DOCUMENTAIRES

- 18.05 Danube, le rêve
de Charlemagne. La Cinquième
- 18.25 Drôles de vies.
Ailleurs, l'herbe est plus verte. Canal +
- 19.30 L'Age d'or de la RKO. [4/6].
Orson Welles et la RKO. Ciné Classics
- 20.00 Chroniques d'Hollywood.
[4/26]. Les futuristes. Histoire
- 20.15 Reportage. La Peur du lynx. Arte
- 20.25 et 23.00 Palettes, Jean-Honoré
Fragonard. L'amour dans les plis :
« Le Verrou », 1775-1777. Histoire
- 20.35 L'Exécution. Odyssée
- 21.00 A la recherche
du « bon sauvage ». Histoire
- 21.05 California Visions.
[4^e volet]. Canal Jimmy
- 21.30 Belcanto.
Tito Schipa, 1889-1965. Muzik
- 21.50 Hollywood Rock'n roll
in the 50's. Canal Jimmy
- 21.55 Espace infini. [2/3]. Histoire
- 22.00 Les Grandes Expositions.
Claude Gellée dit Le Lorrain. Planète
- 22.15 Mendel est vivant.
Nouvelle rencontre
avec Mendel Szajinfeld. Arte
- 22.15 Parlez-moi d'amour. [2/5]. TV 5
- 22.30 L'Œil des cyclones. [1/3]. Planète
- 22.50 Les Chevaliers. [2/6]. TMC
- 23.15 Médecine traditionnelle
en Amérique latine.
[7/7]. Chili. Planète
- 23.50 Cyberspace. [2/3]. Odyssée
- 0.35 Embarquement porte n° 1.
Trieste. TF 1

SPORTS EN DIRECT

- 18.45 Tennis. Tournoi féminin de Montréal.
Quarts de finale. Eurosport
- 20.30 Basket-ball. Tournoi d'Angleterre
(Pyrénées-Atlantiques).
France - Turquie. Pathé Sport
- 20.45 Football. Championnat de D 1
(4^e journée) : Bastia - Lyon. Au stade
Armand-Césari, à Furiani. Canal +
- 23.00 Golf. US PGA. 17/21 août 2000
(2^e jour). Canal + vert

DANSE

- 20.10 « Aunis ». Ballet. Chorégraphie de
Jacques Garnier. Avec Kader Belarbi,
Wilfried Romoli,
J.-C. Cappara. Mezzo
- 21.00 « La Fleur de pierre ». Ballet.
Chorégraphie d'Youri Grigorievitch.
Musique de Prokofiev. Par le ballet
du Kirow. Avec Anna Polikarpova
(Katerina), et l'Orchestre du Théâtre
Maryinsky, dir. A. Viliulianis. Mezzo

MUSIQUE

- 19.30 Le 24 Heures Bach. Chez
Jean-Sébastien Bach. Avec Klaus
Mertens ; Ton Koopman. *Vater unser
im Himmelreich BWV 683 ; Schlummert
ein, ihr matten Augen de la cantate Ich
habe genug BWV 82 ; etc.* Mezzo
- 20.30 « Sonate pour piano en si majeur
KV 281 », de Mozart.
Avec D. Barenboim, piano. Mezzo
- 21.55 Queen.
A Londres, en 1986. Paris Première
- 22.40 Lou Reed. En 1992. Canal Jimmy
- 22.45 Chick Corea and Friends.
A Stuttgart, en 1992,
lors du Festival de jazz. Muzik
- 23.00 Tri Yann. A Lorient, en 1999,
lors du Festival interceltique. Mezzo
- 23.10 « Macbeth ». Musique de Verdi. Mise
en scène de Graham Vick.
Par l'Orchestre de la Scala de Milan,
dir. Riccardo Muti. Paris Première
- 23.55 Carlos Nuñez. A Lorient, en 1999,
lors du Festival interceltique. Mezzo

THÉÂTRE

- 0.05 Le Bonnet de fou. Pièce de Luigi
Pirandello. Mise en scène
de Laurent Terzieff. France 3

TÉLÉFILMS

- 19.00 Au delà de la prairie.
Marcus Cole. O. Ciné Cinémas
- 20.30 Tous les papas ne font pas pipi
debout. Dominique Baron. Festival
- 20.45 La Joyeuse Entreprise.
Christine Kabisch. Arte
- 21.35 Les Indésirables.
Norman Stone [1/2]. 13^{ème} RUE
- 22.25 Abus de confiance.
George Kaczender. O. France 2
- 0.00 L'Ombre de la mort.
Richard Engel. O. Téva

SÉRIES

- 19.30 Mission impossible.
L'inspecteur Barney. O. Série Club
- 20.45 Twin Peaks.
Episode n° 26. O. Série Club
- 20.50 Quai n° 1. Marie Gare. O. France 2
- 20.50 Le Clown. Western.
Opération risquée. M 6
- 22.10 Ally McBeal.
Les nerfs à vif. Vent de folie. RTBF 1
- 22.40 X-Files, l'intégrale.
Spores. O. Brelan d'as. O. M 6
- 23.10 Les Contes de la crypte.
A l'amour, à la mort. O. Série Club
- 23.15 Mike Hammer.
Un faux parfait. O. France 3
- 2.05 Absolutely Fabulous. Bonne année !
(v.o.). O. Canal Jimmy

CINÉ CLASSICS

23.10 Beaucoup de rêves
sur les routes ■■■■
Après un film de résistance et un
film historique, Mario Camerini ré-
trouvait, avec ce long métrage réa-
lisé en 1948, la veine de ses comé-
dies des années 30. Volcanique et
volubile, Anna Magnani ameuté
les passants, détraque une
combine et change le cours des
événements. La première partie
fourmille de gags et la description
sociale est parfaitement réaliste.

FILMS

- 14.40 Nocturne indien ■■■■
Alain Corneau (France, 1989,
110 min) O. Cinéfaz
- 16.15 Mes meilleurs copains ■■■■
Jean-Marie Poiré (France,
1988, 110 min) O. Cinéstar 2
- 16.20 Ludwig ou le Crépuscule
des dieux ■■■■
Luchino Visconti [1/2] (Fr.- It.-
All., 1972, 110 min) O. Ciné Cinémas 1
- 16.30 Clerks,
les employés modèles ■■■■
Kevin Smith (Etats-Unis, 1994,
N., 90 min) O. Cinéfaz
- 16.35 Le Secret
de la planète des singes ■■■■
Ted Post (Etats-Unis, 1970,
v.o., 95 min) O. Ciné Cinémas 3
- 20.10 Suspect dangereux ■■■■
Peter Yates (Etats-Unis,
1987, 120 min). RTBF 1
- 21.00 Le Saint ■■■■
Phillip Noyce (Etats-Unis,
1997, 115 min) O. Cinéstar 2
- 21.00 Le Matelot 512 ■■■■
René Allio (France, 1984,
95 min) O. Ciné Cinémas 2
- 21.00 Le Ciel peut attendre ■■■■
Ernst Lubitsch (Etats-Unis, 1943,
v.o., 110 min) O. Ciné Cinémas 3



- 21.00 Erik le Viking ■■■■
Terry Jones. Avec Tim Robbins,
Gary Cady (GB, 1989,
v.o., 95 min) O. Cinéfaz
- 21.05 Et si l'on mariait papa ■■■■
Frank Capra (Etats-Unis, 1951,
N., v.o., 115 min) O. Cinétoile
- 21.15 Coplan sauve sa peau ■■■■
Yves Boisset (France, 1967,
105 min) O. Canal + Vert
- 22.55 Point Break, extrême limite ■■■■
Kathryn Bigelow (Etats-Unis,
1991, 125 min) O. Cinéstar 2
- 23.00 La Main droite du diable ■■■■
Costa-Gavras (Etats-Unis,
1988, 130 min) O. Cinéstar 1



- 23.10 Beaucoup
de rêves sur les routes ■■■■
Mario Camerini. Avec Anna
Magnani, Massimo Girotti (Italie,
1948, N., v.o., 85 min) O. Ciné Classics
- 0.10 L'Amérique des autres ■■■■
Coran Paskaljevic (Fr.- All.,
1995, 95 min) O. Ciné Cinémas 2
- 0.15 Les Evadés de la planète
des singes ■■■■

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

TF 1

- 14.00 Les Feux de l'amour.
- 14.50 Moloney.
- 15.45 Les Dessous de Palm Beach.
- 16.45 Dawson.
- 17.35 Sunset Beach.
- 18.05 Sous le soleil.
- 19.05 Walker, Texas Ranger.
- 19.55 J'ai deux métiers.
- 20.00 Journal, Météo.
- 20.55 Nos meilleurs moments.
Les Grosses Têtes.
- 23.10 Les Dossiers
de « Sans aucun doute ».
Stars des affaires : les faiseurs de fric.
- 0.35 Embarquement porte n° 1.

FRANCE 2

- 13.55 Nestor Burma. O.
- 15.35 Chiquinha Gonzaga.
- 16.40 Conan.
- 17.35 Brigade des mers.
- 18.25 JAG. O.
- 19.10 et 23.55 Un livre, des livres.
- 19.20 Qui est qui ?
- 19.50 Un gars, une fille.
- 20.00 Journal, Météo.
- 20.50 Quai n° 1. Marie Gare. O.
- 22.25 Abus de confiance.
Téléfilm. George Kaczender. O.
- 0.00 Culte fiction.
0.50 Journal, Météo. 2.
- 1.10 Secret bancaire. La guérilla.

FRANCE 3

- 14.25 La croisière s'amuse.
- 16.05 Va savoir.
- 16.40 C'est l'été.
- 18.20 Questions pour un champion.
- 18.48 La Météo des plages.
- 18.50 Le 19-20 de l'info, Météo.
- 20.05 Tout le sport.
- 20.20 C'est mon choix pour l'été.
- 20.50 Thalassa. Escalade en Sibérie.
- 22.10 Faut pas rêver.
- 22.55 Météo, Soir 3.
- 23.15 Mike Hammer. Un faux parfait. O.
- 0.05 Le Bonnet de fou.
Pièce de Luigi Pirandello.
- 1.50 Fame. Cent fois sur le métier.

CANAL +

- 14.10 Recto Verso. Film. J.-M. Longval. O.
- 15.35 Dans la nature
avec Stéphane Peyron.
Patagonie, le roman des gauchos.
- 16.30 Tout baigne ! Film. Eric Civanyan. O.
- 17.55 Micro ciné.
- En clair jusqu'à 20.45
- 18.23 Avoir un bon copain. O.
- 18.25 Drôles de vies.
- 19.00 Best of NPA.
- 20.05 Le Zapping.
- 20.15 Football. Championnat de D 1.
20.45 Bastia - Lyon.
- 22.50 Athlétisme. Golden League.
Meeting de Monaco.
- 1.00 Nom de code P12.
Téléfilm. Nikolai Müllerschön. O.

SIGNIFICATION DES SYMBOLES

Les codes du CSA

- O Tous publics
- o Accord parental souhaitable
- o Accord parental indispensable ou interdit aux moins de 12 ans
- O Public adulte
- o Interdit aux moins de 16 ans
- o Interdit aux moins de 18 ans

ARTE

- 19.45 Météo, Arte info.
- 20.15 Reportage.
Le Mystère Michael Johnson.
- 20.40 Thema. Parole d'animaux !
20.45 Signes de singes,
ballades de baleines.
21.45 Je parle aux animaux.
Portrait de Samantha Khury.
22.40 L'Histoire de l'oie.
Téléfilm. Tim Southam.
- 23.25 Le perroquet à la parole
Court métrage. Errol Morris (v.o.).
- 23.50 Des voix d'un monde silencieux.

0.10 Les Mille et Une nuits ■■■■
Film. Pier Paolo Pasolini. O.

M 6

- 17.55 Code Eternity. O.
- 18.55 Lois et Clark, les nouvelles
aventures de Superman. O.
- 19.50 I-minute.
- 19.54 Le Six Minutes, Météo.
- 20.05 Notre belle famille. O.
- 20.40 Décrochage info, Paradis d'été.
- 20.50 L'Homme de Rio ■■■■
Film. Philippe de Broca. O.
- 23.00 Poltergeist, les aventuriers
du surnaturel. La belle dame
sans merci. O. Le prodige. O.
- 0.45 Chapeau melon et bottes de cuir.
Petit gibier pour gros chasseur. O.

RADIO

FRANCE-CULTURE

- 20.00 Concordance des temps (rediff.).
- 21.00 Euphonia (rediff.).
- 22.10 Pages arrachées au journal
de Michel Leiris (rediff.).
- 22.30 Carnets de voyage.

FRANCE-MUSIQUES

- 20.00 Festival de Bayreuth.
L'Or du Rhin. Opéra de Wagner.
Par l'Orchestre du Festival
de Bayreuth, dir. Giuseppe Sinopoli,
Alan Titus (Wotan).
- 23.00 Soirée privée.

RADIO CLASSIQUE

- 20.15 Les Soirées.
Quatuor le Cavalier op. 74 n° 3,
de Haydn, par le Quatuor Hagen.
- 20.40 Serge Taneïev. Œuvres de
Taneïev, Tchaïkovski, Medtner.
- 22.40 Les Soirées... (suite).
Œuvres de Beethoven.

LA CINQUIÈME/ARTE

- 15.20 Rythmes Caraïbes.
- 15.45 Cafés philo. La poule et l'œuf.
- 15.50 Histoire de comprendre.
- 16.05 Cinq sur cinq.
- 16.20 Jeunesse.
- 17.05 Alfred Hitchcock présente.
- 17.35 100 % question spécial collège.
- 18.00 Météo.
- 18.05 Danube, le rêve de Charlemagne.
- 18.55 C'est quoi la France ?
- 19.00 Tracks. Tracks on tour : Bon Jovi.
- 19.45 Météo, Arte info.
- 20.15 Reportage. La Peur du lynx.
- 20.45 La Joyeuse Entreprise.
Téléfilm. Christine Kabisch.
- 22.15 Grand format. Mendel est vivant.
- 2

Seul le Parti socialiste soutient fermement la démarche de Lionel Jospin en Corse

La droite juge « obscures » les explications apportées par le premier ministre

À CÔTÉ du concert de réprobations et d'avertissements lancés par la droite, après la parution du point de vue de Lionel Jospin sur la Corse, dans *Le Nouvel Observateur* (daté 17-23 août), le Parti socialiste paraît bien seul. Comme il l'avait fait après l'assassinat de Jean-Michel Rossi, le 7 août, le premier secrétaire du PS, François Hollande, a réaffirmé le soutien de son parti à la démarche du gouvernement, « car elle est fondée sur des principes et sur des garanties », a-t-il déclaré à l'Agence France-Presse, mercredi 16 août.

Reprenant des arguments qu'il avait déjà développés, M. Hollande assure que « le pari de la responsabilité, avec la République comme cadre et la démocratie comme méthode, [vaut mieux] que la certitude de l'échec fondée sur l'apparence de répression et la réalité de discussions occultes avec les clandestins ». Le ministre de l'éducation nationale, Jack Lang, a déclaré, jeudi matin, sur RTL, que le processus d'évolu-

tion du statut de la Corse est « la voie de la sagesse ». Gommant les différends qui ont pu s'exprimer, M. Lang a affirmé « le gouvernement, qui constitue une équipe solide, s'exprime d'une seule voix ». Il a assuré que toute idée de « contagion » autonomiste, en Bretagne ou au Pays basque, relève du « fantasmagorie ».

Le reste de la majorité « plurielle » s'est montré discret, voire

critique. Les Verts jugent le texte du premier ministre « courageux », mais ils lui reprochent de rester « au milieu du gué » et s'affirment en désaccord avec l'idée que « le processus n'est pas transposable aux autres régions ». Le Parti communiste se donne jusqu'au 22 août pour peaufiner une déclaration circonstanciée. Parmi les alliés du PS les plus critiques, Georges Sarre, président délégué du Mouvement

des citoyens, « attend » de M. Jospin qu'il dise, à propos de la Corse, « si le législateur abandonnera ou n'abandonnera pas sa souveraineté ». Emile Zuccarelli (PRG), maire de Bastia, estime « préoccupante » l'analyse de M. Jospin lorsque celui-ci insiste sur la « situation singulière de la Corse ».

A droite, Patrick Devedjian, porte-parole du RPR, estime que M. Jospin se contredit quand il affirme qu'il n'y aura pas d'amnistie pour les assassins du préfet Erignac, alors qu'il « négocie avec les nationalistes ». Edouard Balladur (RPR) estime, dans *Paris-Match* (daté 24 août), que « si l'on n'éradique pas le terrorisme, rien ne sera possible » et reproche au compromis de Matignon d'être « fort imprécis ». Claude Goasguen, porte-parole de Démocratie libérale, juge ce texte « décevant car tardif, sans perspective ». Il en dénonce les aspects « obscurs », notamment quant à la dévolution du pouvoir législatif.

La procédure Bonnet en suspens

La chambre d'accusation de la cour d'appel de Bastia a rejeté, mercredi 16 août, une partie des exceptions de nullité de procédure soulevées par la défense du préfet Bernard Bonnet dans l'affaire dite des paillotes ; mais, pour le reste, elle a prorogé son délibéré au 20 septembre.

La chambre a confirmé l'ordonnance de rejet du juge d'instruction d'Ajaccio, Patrice Cambérou, refusant la demande de la défense d'instruire une quinzaine d'actes supplémentaires. En revanche, elle a préféré s'accorder un délai et demander communication de pièces pour statuer sur l'un des principaux arguments de l'ancien préfet de Corse, qui conteste la légalité de la désignation du juge Cambérou et, donc, la validité de toute la procédure.

L'opposition veut relancer le débat sur la décentralisation

LE PREMIER MINISTRE tente de tordre le cou aux revendications régionalistes exprimées depuis le compromis de Matignon pour l'île. Etudier les « conditions de la superposition » de la région et du département, oui, écrit-il dans le texte publié par *Le Nouvel Observateur* (daté 17-23 août) ; c'est d'ailleurs le rôle de la commission sur la décentralisation, créée en octobre 1999 et présidée par Pierre Mauroy. Mais pas question, avertit le premier ministre, « d'assimiler à la situation singulière de la Corse, celle d'autres régions françaises comme la Bretagne, l'Alsace ou encore celle du Pays basque ».

Pourtant, pour les élus de ces régions et d'autres, la tentation est bel et bien là. C'est le président de Démocratie libérale (DL), Alain Madelin, qui a ouvert le feu en réclamant une « grande redistribution des pouvoirs » (*Le Monde* du 11 août). Tous les élus de droite ne sont pas d'accord, y compris au sein de DL, avec les propositions iconoclastes de M. Madelin sur l'autonomie des régions ; mais presque tous plaident, à minima, pour la relance du débat sur la décentralisation – mot que le premier ministre a pris soin de ne pas citer dans son texte observe le porte-parole de DL, Claude Goasguen.

Parmi les plus fervents partisans d'une décentralisation accrue, Jean-Pierre Raffarin, président de l'Association des régions de France (ARF), s'irrite que la Corse ne soit qu'un « coup de marketing politique pour Jospin ». « Il a renvoyé les décisions concrètes à 2004, peste le président du conseil régional Poitou-Charentes, et il endosse à bon compte un costume de décentralisateur, parce qu'il sait que c'est l'un de ses points faibles. » Comme la plupart de ses collègues de l'opposition, M. Raffarin – membre d'un groupe de réflexion compo-

sé de Jacques Barrot (UDF), Dominique Perben (RPR) et Michel Barnier (RPR), qui travaille pour Jacques Chirac sur « les perspectives d'une décentralisation républicaine renforcée », regrette que l'exemple corse serve de point de départ à la réflexion. Non seulement parce que la question de la violence, « bâclée dans les accords de Matignon », fausse le débat, mais aussi en raison du « chiffon rouge » que constitue le transfert de pouvoir législatif.

LA RÉGION, « PIVOT CENTRAL »

Marc Censi (DL), vice-président de l'Institut de la décentralisation et membre de la commission Mauroy, s'inquiète du danger qu'il y aurait à « prendre argument de ce qui se passe en Corse pour dire "non" à la décentralisation ». De son côté, l'Alsacien Daniel Hoeffel, sénateur (UDF) du Bas-Rhin, également membre de la commission Mauroy dit « oui » sans hésitation. Il juge, en effet « absolument nécessaire de franchir une nouvelle étape de la décentralisation » et, ardent défenseur « d'une fusion des deux départements alsaciens », voit d'un très bon œil la nouvelle « structuration territoriale expérimentée en Corse », où « la région devient le pivot central ». Ce point de vue est partagé par le président du conseil régional d'Alsace, Adrien Zeller (UDF), pour qui la réforme proposée pour la Corse est « parfaitement transposable aux autres régions de France ».

Au RPR, Dominique Perben est plus nuancé. « La réflexion sur la décentralisation n'est pas dissociable de la réforme de l'Etat », plaide l'ancien ministre de la fonction publique. Pour lui, il ne peut y avoir d'« exemple » corse, en raison d'une accumulation d'ambiguïtés liées à la présence des nationalistes dans le processus. « La manie de la contractualisation entre l'Etat et les collectivités locales a tout brouillé. Plus

personne n'est responsable de rien », ajoute le député de Saône-et-Loire, qui souhaite que la nouvelle phase de décentralisation allie simplification des structures et dévolution de nouvelles responsabilités. La ligne jaune, sur laquelle il rejoint M. Raffarin, c'est le pouvoir législatif : « On peut très bien avoir une République moderne avec un pouvoir législatif unique », martèle-t-il.

Au RPR toujours, Antoine Rufenacht, maire du Havre, se montre beaucoup plus catégorique : « On ne voit pas pourquoi on donnerait à la Corse d'autres attributions que celles d'autres régions », explique-t-il. Comme Dominique Perben, il plaide pour une « simplification du patchwork des collectivités locales qui ne doit pas être engagée à la lumière de ce qui se passe en Corse ».

L'UDF, qui porte depuis si longtemps l'étendard de la décentralisation, se montre aujourd'hui plutôt silencieuse. Est-ce parce que François Bayrou, qui a approuvé la démarche engagée par le gouvernement, se trouve gêné, comme président du conseil général des Pyrénées-Atlantiques par la proposition de créer un département basque auquel il est opposé ? Gilles de Robien, député de Somme et maire d'Amiens, s'en défend indirectement. « Lors de notre université d'été, nous mettrons l'accent sur la question de la décentralisation, en particulier sur les questions d'éducation et de sécurité de proximité », assure-t-il. Toutefois, pour M. de Robien, la décentralisation, c'est « plus de pouvoir, plus proche du citoyen », pouvoir qui « se mérite par la démocratie ». « Or, dit-il, aujourd'hui, en Corse, c'est l'Etat faible qui récompense la force. »

Christine Garin
et Béatrice Gurrey

Retour à Marseille pour Zidane, Blanc et les Bleus

Retrouvailles avec le public lors d'un match amical

MARSEILLE correspondance

Fraîchement auréolée de son titre de championne d'Europe conquis le 2 juillet à Rotterdam, l'équipe de France de football s'est appliquée à rendre un bon devoir de vacances, mercredi 16 août à Marseille, en battant une sélection mondiale par 5 buts à 1. Les Bleus ont montré aux 58 000 spectateurs du Stade-Vélodrome qu'ils avaient toujours du cœur, lors de ce match de bienfaisance organisé au profit de l'association SOS-Villages d'enfants.

David Trezeguet, l'auteur du but victorieux contre l'Italie, aux Pays-Bas, a encore montré l'exemple sur la pelouse en marquant à trois reprises en première mi-temps, Robert Pirès et Nicolas Anelka aggravant la marque en seconde période, tandis que l'Italien Roberto Baggio sauvait l'honneur de cette sélection mondiale disparate à quelques minutes de la fin de la rencontre. Devoir accompli donc, pour le plus grand bonheur des supporters venus en famille applaudir ceux qui ont, en deux ans, écrit les plus belles pages de l'histoire du football français. Des retrouvailles, en quelque sorte : c'est dans ce même stade qu'un soir venteux de juin 1998, l'épopée des vainqueurs de la Coupe du monde avait débuté face à l'Afrique du Sud.

Merci soir, c'est la France tout entière qui s'était donné rendez-vous dans les gradins marseillais. Voir Zidane, Blanc, Barthez, Deschamps et les autres en chair et en os, cela attire autant de touristes aujourd'hui que le plus réputé des festivals. Et voir « Zizou » plutôt dans sa ville natale, c'est encore

mieux, même s'il n'a jamais porté le maillot de l'Olympique de Marseille.

On pouvait aussi, dans les heures précédant la rencontre, se faire tirer le portrait en famille sur la Corniche devant la peinture murale représentant le visage de l'ancien enfant de la cité de La Castellane. Chanter en chœur *I Will Survive* ou se peindre le visage de bleu blanc rouge, c'est encore de saison. Mais cela n'empêche pas, à Marseille, d'afficher ses convictions, même si leur expression n'est pas toujours des plus glorieuses : Christophe Dugarry, condamné pour avoir quitté en 1999 l'OM en milieu de saison, et Nicolas Anelka, qui vient de rejoindre le PSG, n'ont pu toucher le ballon sans être copieusement sifflés.

FAUSSE NOTE

Une vilaine fausse note dans cette soirée bon enfant. Même si le capricieux Anelka n'avait pas montré non plus son meilleur visage lors de la visite, dans la matinée de mercredi au Roy d'Espagne, un quartier proche des calanques, d'un « village » de l'association bénéficiaire de la recette de ce match (environ 13 millions de francs, environ 2 millions d'euros). Le jeune attaquant s'était vite montré las des sollicitations de ces enfants déshérités. A la différence d'un Laurent Blanc ou d'un Bernard Lama, heureux d'avoir apporté « un peu de bonheur » à ces gamins qui ont pu effectuer un tour d'honneur au Stade-Vélodrome, la coupe des champions d'Europe dans les bras.

Michel-Philippe Baret

DÉPÊCHES

■ **RADIO** : « Le Club de la presse » d'Europe 1 disparaît de la grille de rentrée de la station. Créé en 1976 sur le modèle de l'émission télévisée américaine « Meet the Press », ce rendez-vous politique rassemblait, chaque dimanche à 18 heures, des représentants de la presse écrite autour de Gérard Carreyrou et Alain Duhamel, puis de Jean-Pierre Elkabbach et Catherine Nay, pour interroger une personnalité politique. « Le Club de la presse » sera remplacé par un « best of » de l'émission humoristique de Laurent Ruquier, « On va s'égner ! », tandis que la station réfléchit à une future émission politique sur la base d'un « renouvellement du concept ».

■ **LOTO** : résultats des tirages n° 66 effectués mercredi 16 août 2000. Premier tirage : 5, 20, 30, 35, 36, 40 ; numéro complémentaire : 18. Rapports pour 6 numéros : 5 371 775 F (818 922€) ; 5 numéros et le complémentaire : 182 265 F (27 786 €) ; 5 numéros : 6 160 F (939 €) ; 4 numéros et le complémentaire : 340 F (51,83 €) ; 4 numéros : 170 F (25,92 €) ; 3 numéros et le complémentaire : 36 F (5,49 €) ; 3 numéros : 18 F (2,74 €). Second tirage : 2, 8, 14, 24, 28, 33 ; numéro complémentaire : 38. Rapports pour 6 numéros : pas de gagnant ; 5 numéros et le complémentaire : 138 010 F (21 039 €) ; 5 numéros : 5 255 F (801 €) ; 4 numéros et le complémentaire : 250 F (38,11 €) ; 4 numéros : 125 F (19,06 €) ; 3 numéros et le complémentaire : 26 F (3,96 €) ; 3 numéros : 13 F (1,98 €).

Tirage du Monde daté jeudi 17 août : 479 230 exemplaires.

1 - 3

Les dépenses de santé ont de nouveau dérapé

LES DÉPENSES de santé ont augmenté, au premier semestre, à un rythme annuel de 4,9 %, près de deux fois supérieur au taux de 2,5 % voté par le Parlement pour l'année 2000. Dans ces conditions, les mesures d'économies proposées en juillet par la Caisse nationale d'assurance-maladie (CNAM) et agréées par Martine Aubry – à l'exception de la baisse des majorations tarifaires pratiquées par les infirmières libérales la nuit ou le dimanche – ne devraient pas suffire pour ramener l'enveloppe au niveau fixé dans la loi de financement de la Sécurité sociale, soit 658,3 milliards de francs, dont 291,6 milliards pour les soins de ville.

Les dépenses du régime général des salariés ont augmenté de 0,7 % en juin, par rapport à mai, selon les chiffres communiqués, mercredi 16 août, par la CNAM. Pour le premier semestre, le dérapage a été particulièrement important pour les soins de ville, qui ont augmenté de 7,9 % par rapport au premier semestre 1999. Cette hausse est due à une forte hausse des prescriptions (10,4 %), mais aussi à une résorption du retard pris dans le traitement des dossiers de remboursement. Compte tenu des premières données disponibles pour juillet, la

hausse des dépenses de ville pourrait atteindre 8,1 % au cours des sept premiers mois de l'année.

Les honoraires médicaux et dentaires ont augmenté de 4,1 % au cours des six premiers mois. La CNAM détaille aussi les hausses des dépenses de médicaments (11,2 %), de transports sanitaires (8,1 %) et d'indemnités journalières (7,2 %). Seul signe satisfaisant, l'évolution des dépenses hospitalières est plus modérée, avec une hausse de 2,3 % pour les hôpitaux publics et de 5,9 % pour les établissements médico-sociaux. Les cliniques privées connaissent même une baisse de 1,3 % par rapport à la même période de 1999.

Une étude sur la rentabilité du secteur hospitalier privé, réalisée par la direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques du ministère de l'emploi et de la solidarité, relève que le chiffre d'affaires des cliniques privées, qui a augmenté de 3,3 %, en moyenne, de 1997 à 1998, a évolué de façon plus favorable pour les petites cliniques spécialisées. Chez les généralistes, le seuil de rentabilité n'est atteint que par les plus importantes.

Alain Beuve-Méry

Vendredi 18 août
avec *Le Monde* daté samedi 19 août

ELIZABETH STORMME

La Cave

Nouvelle inédite

Le Monde - GALLIMARD

CHAQUE VENDREDI DATÉ SAMEDI
UNE NOUVELLE INÉDITE DE LA SÉRIE NOIRE

INTERNATIONAL SCHOOL OF MANAGEMENT	
www.ism-mba.edu	
FULLY ACCREDITED	
<p>Programmes accrédités* USA & Europe, exclusivement pour cadres et dirigeants. Séminaires en anglais avec professeurs américains compatibles avec votre vie professionnelle. Profil des participants : 30-45 ans, 24 nationalités, diplômés Enseignement Supérieur avec une moyenne de 10 années d'expérience professionnelle. Admissions : janvier, avril, octobre</p>	
<p>ieMBA International Executive MASTER OF BUSINESS ADMINISTRATION</p> <p>■ «part-time» sur 12 mois : 10 ou 15 séminaires mensuels à Paris et 1 ou 2 mois à New York, 520 heures plus thèse</p>	
<p>DBA DOCTORATE OF BUSINESS ADMINISTRATION</p> <p>■ pour titulaires d'un MBA ou équivalent, «part-time» sur 24 mois : séminaires mensuels intensifs, 320 heures plus thèse</p>	
<p>MBA MASTER OF BUSINESS ADMINISTRATION In International Management</p> <p>■ «full-time» : 4 mois à Paris et 6 mois à New York, 520 heures plus thèse</p>	
<p>et :</p> <p>e-PROGRAMS MBA - ieMBA - DOCTORATE OF BUSINESS ADMINISTRATION</p>	
<p>International School of Management : 148, rue de Grenelle 75007 Paris Tél : 33 1 45 51 09 09 - Fax : 33 1 45 51 09 08 e-mail : ism.paris@wanadoo.fr http://www.ism-mba.edu</p>	
ISM	

POÉSIE

Epopées du moindre instant ou stances de l'humeur vagabonde : panorama de William Cliff à Michelle Grangaud, en passant par Jean-Christophe Bailly, Michel Bulteau, Matthieu Messagier... page 26



CÉSAR AIRA
page 27



L'ADOLESCENCE page 29

MOYAN
page 30

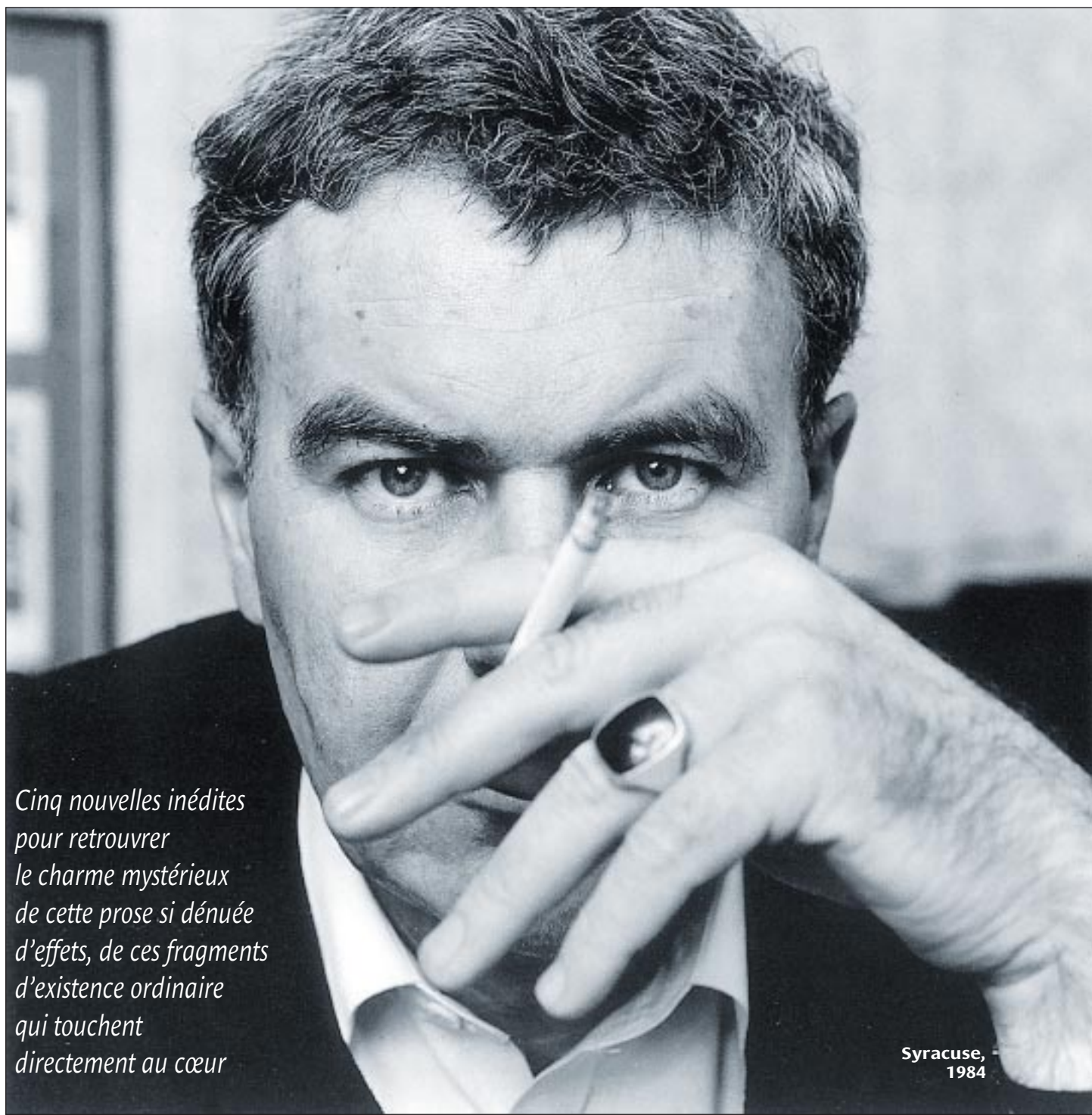


P

ar une sinistre politesse du sort, la vie de Raymond Carver aura épousé la devise qu'il s'était assignée dans l'ordre littéraire : « Entrer, sortir, ne pas s'attarder. » Ne pas s'attarder, en effet. Mort au mois d'août 1988, quelques semaines tout juste après l'anniversaire de ses cinquante ans, ce grand nouvelliste, dont Robert Altman a utilisé les textes pour son film *Short Cuts*, laissait derrière lui le miracle d'une œuvre exceptionnellement brève, lisse et profondément intrigante. Cela et aussi plus d'héritiers, réels ou autoproclamés, qu'aucun autre écrivain nord-américain de sa génération. Posté à l'entrée des années 80 comme une involontaire figure de proue, Carver n'avait pourtant pas cultivé le mythe de l'écrivain d'avant-garde. Ses textes, pour lapidaires et singuliers qu'ils fussent, ne prétendaient pas repousser les frontières de la modernité. Mais la force de cette prose aux contours apparemment si limpides a cependant durablement marqué l'esprit de ses contemporains.

Pour certains, l'influence de Carver était d'ordre littéraire et intellectuel, sans relation d'asservissement formel. Ainsi du romancier Richard Ford, l'un des amis de Raymond Carver, qui peut aussi être considéré comme son disciple – doublé d'un écrivain d'envergure. Ou de Jay McInerney, auteur à succès d'un certain talent, qui s'est beaucoup réclamé de l'amitié du prestigieux aîné dont il fut l'élève, à l'époque où Carver dirigeait des ateliers d'écriture. Quant au jeune Bret Easton Ellis – l'auteur, notamment, du sulfureux *American Psycho* (Robert Laffont) –, il s'est bruyamment affirmé une parenté littéraire avec Raymond Carver, peut-être pour s'affubler d'un vernis de respectabilité après avoir créé le scandale. Mais ceux-là, du moins, produisent des textes personnels, ce qui ne fut pas le cas de tous. Car la prose carverienne engendra d'obscurs émules, si nombreux qu'on ne peut les compter. Comme dans le cas de Duras, la simplicité de la forme joua le rôle d'un véritable leurre littéraire pour ceux qui cherchaient une brèche par où se faufiler dans l'univers de la fiction.

C'est qu'à première vue, la modestie paraît gouverner de bout en bout les histoires de Carver. Dans leurs sujets, d'abord, qui saisissent avant tout des morceaux de vies ordinaires. Les personnages ? M. et Mme Tout-le-Monde, de préférence privés de toute position sociale un tant soit peu reluisante. Les nouvelles semblent attraper au vol des fragments de ces existences, au moment précis où celles-ci enregistrent des changements. Des couples se déchirent, des copains partent en virée, des inconnus se rencontrent et se quittent, laissant le lecteur au milieu du gué. Pas de révolutions, non, mais des séismes de faible amplitude, dont les secousses portent pourtant très loin. Car tel est le talent de Carver et son originalité – celle-là même qui le met hors de portée des imitateurs : placer son lecteur dans un état d'étonnante empathie avec des personnages et des situations totalement inscrits dans le quotidien d'une Amérique dont la couleur n'est ni le gris



Cinq nouvelles inédites pour retrouver le charme mystérieux de cette prose si dénuée d'effets, de ces fragments d'existence ordinaire qui touchent directement au cœur

Syracuse, 1984

BOB ADELMAN « A CARVER COUNTRY »

extrait

J'ai passé une nuit au poste et ça m'a suffi, dit Nick. C'est là que j'ai arrêté de boire. En fait, j'étais dans une cellule spéciale pour poivrots. Le lendemain matin, un médecin s'est pointé – il s'appelait le Dr. Forester – et il nous a convoqués l'un après l'autre dans son cabinet de consultation pour nous examiner. Il nous a braqué sa loupiote dans les yeux, nous a demandé de tendre la main, paume vers le haut, nous a tâté le pouls, nous a ausculté le cœur. Ensuite il nous a un peu sonné les cloches en nous disant qu'on avait tort de boire comme ça et nous a annoncé qu'on serait libérés à onze heures. « Docteur, je lui ai dit, vous ne pourriez pas me laisser partir plus tôt ? – Pourquoi êtes-vous si pressé ? m'a-t-il répondu. – Je dois être à l'église à onze heures, je lui ai dit. Pour me marier. » – Qu'est-ce qu'il t'a répondu ? a demandé Carol. – Il m'a dit : « Allez, fichez-moi le camp. Mais n'oubliez jamais ce qui vient de vous arriver, vu ? » Et je ne l'ai jamais oublié. Je me suis arrêté de boire. Même cet après-midi-là, à mon mariage, je n'ai rien bu. Pas une goutte. C'était fini pour moi. J'avais trop peur. Des fois il suffit d'un truc comme ça, d'une espèce d'électrochoc, pour se ressaisir. Qu'est-ce que vous voulez voir ?, « Vandales », p. 61-62

Carver devint auteur de nouvelles par nécessité. De fait, la forme courte était la seule compatible avec les différents petits métiers – pompiste, chauffeur ou concierge, par exemple – qu'il devait exercer pour faire face au rôle de père dans lequel il s'était imprudemment engouffré à l'âge de dix-neuf ans. Le succès venu, sous forme de ventes et de différentes récompenses littéraires, Carver s'en tint à ces textes brefs, où se résumait sa profonde perception de ce qui fait l'humanité des individus.

Les cinq nouvelles regroupées sous le titre *Qu'est-ce que vous voulez voir ?* par sa veuve, la poète Tess Gallagher, portent toutes la marque de cette sensibilité que l'on pourrait presque rapprocher d'une forme de compassion. Un seul de ces textes, « Appelle si tu as besoin de moi », a pourtant réellement été terminé par l'auteur. Les autres, retrouvés par sa femme ou par des amis, sont des ébauches. Ce qui n'est pas sans importance, dans le cas d'un auteur extraordinairement perfectionniste, qui réécrivait plusieurs fois chacun de ses textes. D'où la légère déception de son excellent traducteur français, François Lasquin, pour qui les nouvelles inachevées sont « comme un soufflé qui retombe. » Là encore, la simplicité du texte n'est qu'un miroir aux alouettes. « Les textes les plus concis sont les plus difficiles à traduire », explique François Lasquin. Dans leur ensemble, ces nouvelles n'en donnent pas moins un aperçu complémentaire et souvent lumineux du talent tout en trompe-l'œil de Raymond Carver.

QU'EST-CE QUE VOUS VOULEZ VOIR ? de Raymond Carver. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Lasquin, L'Olivier, 134 p., 95 F [14,48 €].

Raymond Carver en fait des histoires

ni le rose, mais une teinte variable, à mi-chemin entre la déprime et la joie, la mesquinerie et la miséricorde.

Cette forme de réalisme sans effet de manche se retrouve dans les principaux recueils de Carver, qu'il s'agisse des *Vitamines du bonheur* (Mazarine, 1985, et Livre de poche), de *Parlez-moi d'amour* (Mazarine, 1986, et Livre de poche), de *Tais-toi je t'en prie* (Mazarine, 1987, et Livre de poche) et de *Trois roses jaunes* (Payot, 1989, et Gallimard, « Folio »). « En matière de récit, j'ai un goût marqué pour les

recettes traditionnelles », déclarait Carver dans l'excellent recueil de nouvelles, poèmes, préfaces, essais et critiques intitulé *N'en faites pas une histoire* (L'Olivier, 1994) (...) *Je ne*

Raphaëlle Rérolle

m'intéresse pas trop aux nouvelles dans lesquelles la technique prend le pas sur le reste, où les choses se révèlent au petit bonheur, où les personnages sont à peine dessinés et où l'action se ramène à peu de choses ou ne vise qu'à vous confirmer dans

vos visions noires et pessimistes d'un monde détraqué. »

A l'unisson de ses sujets, le style de Carver est étrangement humble, presque effacé. Ce sont des phrases qui se juxtaposent, filant sans faire de vagues vers un dénouement qui n'en est parfois pas un. Avec ses mots ordinaires, ses répétitions de verbes élémentaires (être, dire, faire), Carver maîtrise pourtant avec beaucoup d'art la progression dramatique. Mais d'où vient le charme mystérieux de cette prose si dénuée d'ef-

fets ? D'où vient que le lecteur se sente absorbé par ces propos dépourvus de fioritures, de mots d'esprit ? Mystère. Une énigme aussi coriace que celle de l'homme lui-même, sur qui les critiques ont souvent longuement épilogué (faute de percevoir le secret d'une magie d'apparence si prosaïque ?).

Il faut dire que la trajectoire de Ray Carver a de quoi surprendre. Issu d'un milieu prolétaire, fils d'alcoolique et alcoolique lui-même jusqu'à son sevrage, en 1977 (l'une des dates les plus importantes de sa vie et l'acte dont il se disait le plus fier),

Voyage de nuit

Sous l'égide de Villon, ballade d'un retour au pays natal, par William Cliff

L'ÉTAT BELGE
de William Cliff.
La Table ronde, 134 p.,
79 F (12,04 €).

soixante ans, William Cliff a parcouru son trajet de poète en ligne droite. Il a visité le monde, l'Amérique du Sud surtout, la vieille Europe, et puis il revient dans sa Belgique natale, jusque dans sa petite ville aux deux clochers : « *La ville dans sa lumière de rêve/telle que jamais elle n'a été/là sous mes yeux étendue irréaliste/comme hors du temps et comme inhabitée.* »

D'autres écrivains choisissent le roman pour clamer leur singularité et souligner leurs certitudes ou leurs angoisses, William Cliff s'en est tenu à une forme presque classique de poésie : le vers rythmé et rimé ; ici la ballade, qu'il emprunte à Villon. Villon, Verlaine, Genet : cette lignée signale certes la fréquentation revendiquée des « mauvais garçons » et le goût pour une forme classique librement malmenée. Une misanthropie assumée avec panache et douleur, avec ironie et rage. Les titres des précédents recueils de Cliff étaient souvent simples, et devaient se lire par antiphrase ou avec un clin d'œil. L'un d'eux donnait même son adresse personnelle, mais il fallait le savoir. William Cliff est un des rares poètes à avoir consacré un livre entier à un confrère disparu (Conrad Detrez).

Ici, comment comprendre le titre : *L'Etat belge* ? Bien sûr, le regard sarcastique de Baudelaire, cité en exergue, est présent. Mais les poèmes ne sont pas haineux. Ils ont, au contraire, une douceur mélancolique, fatale, lucide. Charles d'Orléans, puis Villon guident le poète qui tourne ses yeux vers la mort, la déchéance, la décomposition. Mais tant de noirceur finit par devenir lumineuse, comme les vieilles goyesques « *aux vieilles fesses loqueteuses* » ou les « *vieillards admirables défroqués* ».

vivantes peintures », qui suivent ses marches solitaires dans les métropoles du monde entier : New York, Montevideo, Leningrad, Buenos Aires, Hambourg, Lisbonne... Et même si l'on doit admettre que « *la somme des rêves rêvés depuis que l'on rêve/n'aura pas de tout l'univers changé un iota* », on sait aussi que William Cliff croit en son destin de poète. « *Alors dans les allées-venues/de l'eau salée sur cette plage/Dieu me prendra dans ses mains nues/pour rendre gloire à mon passage.* »

Il y a peu de poètes qui osent encore adopter ce ton de noblesse sereine jusque dans la description attentive de ce que certains appelleraient l'abjection et que nous nommerions plutôt un désespoir lucide. Parfois précis et anecdotique dans le détail d'événements autobiographiques (tel voyage, telle nuit, telle rencontre), parfois général et légèrement grandiloquent (mais avec une charge de dérision agressive), William Cliff sait parfaitement se mettre en scène, dans la solitude ou sous le regard de ceux qu'il croise dans la nuit. La nuit, la neige, la pluie ne sont évidemment pas des événements climatiques. La pluie ? Le spectacle d'enfants « *fabriqués en immigration/et qui offraient leurs têtes noires/à l'eau qui tombait du plafond* », mais aussi celui qui les regarde : « *et moi j'attendais sous un porche/que la pluie sans cesse relave/ma gorge dont la fosse atroce/sans cesse accroît sa soif avare* ». La neige ? L'occasion de prendre conscience de son âge et déjà de voir se profiler la mort. Le poème devient alors tout entier une épitaphe.

Mais chez le poète aucune amertume, aucun ricanement. Les objets sont « *illuminés par la lumière nette/de l'air clair et glacé* » et des réminiscences heureuses sourient : « *... il faut bien peu de chose à notre enfance/pour renaître des rets/qui la lient aux prisons de tant de tourments inutiles.* »

René de Ceccatty

BASSE CONTINUE
de Jean-Christophe Bailly.
Seuil, « Fiction & Cie », 204 p.,
110 F (16,77 €).

SÉRÉNITÉ MOYENNE
(poèmes 1990-1996)
de Michel Bulteau.
Gallimard, « L'Arbalète », 96 p.,
79 F (12,04 €).

LES GRANDS POÈMES FAUX
de Matthieu Messagier.
Flammarion, « Poésie », 102 p.,
89 F (13,57 €).

POÉSIE 1964-1974
de Matthieu Messagier.
Flammarion, « Poésie », 312 p.,
130 F (19,82 €).

Etre poète veut dire que j'ai déjà écrit et que je n'ai rien écrit », dit le poète syrien Adonis. Comment trois poètes français, tous nés en 1949 et ayant déjà beaucoup publié, réinventent-ils leurs outils ? Réponses contrastées, entre humour et désarroi. « *Puisse abondamment dans la substance* », propose Matthieu Messagier. « *Être vagabond/Fuir la transparence/soldée* », suggère son complice Michel Bulteau. « *Plante ta tente où tu veux/et laisse venir à toi les petits accents/ils viendront/et s'ils n'infléchissent rien/ce ne sera pas faute d'avoir essayé* », invite Jean-Christophe Bailly.

« *Le fil d'alerte de l'homme, c'est le langage.* » Bailly, dont la pratique est aussi celle du détournement du récit, l'essai et le théâtre, revient, avec *Basse continue*, à la poésie, même s'il préfère à ce mot celui de « *prose coupée* ». L'ambition est de trouver une voie des rythmes qui soit aussi un chemin dans la matière. Depuis le be-bop, il existe pareillement une *walking bass* qui donne à certain jazz son allure. A son image, Bailly n'en manque pas. Le rythme en est plus lent mais il avance avec une vraie puissance,

Epopées du moindre instant

Entre humour et désarroi, Jean-Christophe Bailly, Michel Bulteau et Matthieu Messagier, qui avaient fait souffler la révolte dans les années 70, cherchent toujours la voie des rythmes

en suivant, tel un fil d'Ariane justement, l'image du fil – fil d'araignée, filet de pêche ou ligne de fond lancés dans les eaux de l'existence. Et cette basse continue charrie les substances multiples de « *tout l'affairement humain* », fût-il celui d'« *un monde/où ceux qui dénouent patiemment les fils/seront toujours battus par ceux qui les tissent* ».

L'important ici est l'agrégation de matériaux, d'une densité et d'une diversité que la poésie refuse trop souvent d'appréhender. En soixante chants, cette voix affairée à se poursuivre drague dans les eaux de Moscou et d'Avignon, circule à travers l'agenda et la mémoire de son auteur, restaure la chair d'une vie quotidienne, dans une volonté de saisie maximale des dimensions de l'existence. On y voit même entrer l'actualité et le bruitage permanent de sa novlan-

effondrement des preuves » répond par « *une salve d'avenir* ». Croyance certes lyrique, mais, à l'opposé, quel avenir passe dans les mots de Jean-Christophe Bailly ? De quel beau « *demain joueur* » sa voix porte-t-elle sinon le pressentiment au moins le sentiment ? En pulsion accordée à cette fin de siècle, *Basse continue* est en deuil de tout avenir : « *Tout tombait, tout tombait lentement/et c'est ainsi que nous vivions.* »

Le ton des derniers poèmes de Michel Bulteau est aussi celui d'un certain désarroi (1). Il s'en explique : « *Cinq années (1985-1989) à se répéter qu'écrire un poème est désormais impossible* », puis, de nouveau les poèmes – soixante là encore. Ils composent *Sérénité moyenne* d'après une expression « *idéalement barométrique* » empruntée à Vincent Van Gogh.

Manifestes électriques

Au début des années 70 paraissaient deux livres étranges, porteurs d'une brève lumière radicale. Ce fut tout d'abord, aux éditions Le Soleil noir, le *Manifeste électrique aux paupières de jupes* que seize très jeunes poètes, parmi lesquels Zeno Bianu, Michel Bulteau et Matthieu Messagier, lançaient à la face du beau langage avec des allégresses juvéniles. Ce fut ensuite, édité directement en poche (10/18) par Christian Bourgois, *De la déception pure, manifeste froid*. Le temps d'un livre pour certains, Serge Sautreau, André Velter, Yves Buin et Jean-Christophe Bailly s'assemblaient pour ouvrir les portes du poème, de l'essai et de la fiction et en mêlant les eaux. Du « *manifeste* », ces deux livres n'en avaient pas le genre. Pas de mot d'ordre ni de programme, mais la présence de différences singulièrement réunies. S'y incarnait le vœu de Lautréamont : « *La poésie doit être faite par tous. Non par un.* »

« *Dégoutant bazar fertile* », commente l'auteur qui ajoute : « *or je dis que c'est mieux, que ça vaut mieux/qu'ô ma diaphane digitale* », c'était de René Char/jc : « *la poésie suçor je dis que c'est mieux, que ça vaut mieux/qu'ô ma diaphane digitale* », c'était de René Char/jc : « *la hauteur/pour s'en vouloir inondée alors qu'au ras du sol/on attendait ses preuves* ». Vers forts auxquels on adhérerait pleinement si Char n'avait pas avancé que la poésie « *à chaque*

Sereins ? Ces poèmes ne le sont guère. « *Du métier de poète, je suis passé au métier de fou* », écrit Bulteau, qui évoque ailleurs « *l'abstinence du crayon infect* ». Mais le crayon a conservé son tranchant exact pour dire les « *cafés opaques à attendre septembre* », « *le calme total des jours en col roulé* ». Vers nominaux, phrases constatives : rien ne s'épanouit – un pur manuel de la survie par temps d'immobilité. Travaillant à la pointe sèche, Michel Bulteau tient ce petit pas

gagné jusqu'à ce que quelque chose reprenne, par exemple dans les rues de Sana'a, « *une ville avec ses rêves amassés aux étages (...)* Ici la mort se repose/dans le jardin, et l'infini n'est pas pour le malheur ». Livre d'une rémission ou d'une traversée de ces années, *Sérénité moyenne* s'ouvre çà et là sur quelques secondes de paix ou de printemps.

La poésie de Matthieu Messagier, elle, ne dit jamais son dernier mot. Elle est un « *enjouement irréparable* », toute traversée des gâchés et lampions de cirques ambulants, réservant à ses lecteurs des gags de cinéma muet. Que l'une des langues les plus aventureuses conserve aujourd'hui cet humour aux tendresses enfantines, voilà qui désordonne la règle étriquée qui voudrait que la littérature, particulièrement à l'avant-poste de l'invention verbale, soit sérieuse jusqu'au ridicule. Surtout lorsqu'elle fut l'une des plus précocement aventurées dans certains confins inexplorés du langage, comme l'atteste l'anthologie de ses poèmes écrits entre sa quinzième et sa vingt-cinquième année.

Aujourd'hui encore, Matthieu Messagier peut imaginer la désopilante visite du président de son fan club, ou se moquer de lui d'un « *je viens d'ouvrir/un Livret d'Épargne Populaire/les verdiers se marrent/Ils m'ont dit qu'avec ça/j'ai des chances de l'être populaire* », juste avant d'être le réceptacle des intensités immobiles : « *Premier silence/Second silence/Troisième silence/Ce qui est trop merveilleux/doit se devenir* ». Le trot touristique, la distraction planétaire aux ardeurs libérales s'interdisent l'épopée poétique du moindre instant. De longue date, Matthieu Messagier y poursuit ses affaires.

Renaud Ego

(1) Michel Bulteau publie simultanément un roman, *L'Éffrayeur*, chez Gallimard-L'Arbalète.

Livraisons

● JOURNAL DE PROSPÉRO, de Cyrus Atabay

Poète iranien de langue allemande, Cyrus Atabay est mort en 1996. Son étonnant destin, sur lequel il restait discret, a été raconté par son traducteur, Jean-Yves Masson. Né à Téhéran en 1929, Atabay était le petit-fils de Reza Pahlavi, porté au pouvoir en 1921 par les Anglais et fondateur de la dynastie qui devait être renversée par Khomeiny en 1978. Il passa sa vie entre sa ville natale, Londres – où il lia amitié avec Elias Canetti – et Munich, où il résida les dernières années de sa vie, après avoir été déclaré apatride : « *La sentence que je devais subir/Je l'ai déclarée nulle...* » Le *Journal de Prospéro*, publié en 1985 et constitué de poèmes brefs répartis en séquences organisées, compose à la fois un mythe personnel de l'exil et une méditation sur la tradition germanique du commerce spirituel entre l'Occident et l'Orient, dont Goethe fut l'une des figures. Une œuvre assurément importante, à découvrir (éd. Atelier de la Feuge-ray, 14770 Saint-Pierre-La-Vieille, bilingue, 110 p., 75 F [11,43 €]).

● JE REVIENS DES CHAMPS D'AZUR, de Nico Naldini

Né en 1929 dans le Frioul, Nico Naldini est le cousin germain et aussi le biographe de Pasolini. Cette anthologie de son œuvre poétique en italien (une autre partie est en frioulan et en vénétien), présentée et traduite par René de Ceccatty, introduira les lecteurs français à une poésie de la vie immédiate, où les lieux et les souvenirs, les visages et les émotions, les désirs, sont nommés sans détours, rendus présents. Comme le souligne le traducteur, nous sommes dans la parenté de Cavafy et de Sandro Penna (éd. du Scorff, Botoharec, 56320 Le Faouët, bilingue, 142 p., 100 F [15,25 €]).

● ANNOTATIONS SUR L'ESPACE NON DATÉES (carnet 3), d'André du Bouchet

« *Ce qui te retient, c'est ce que tu ne sais pas* », écrit André du Bouchet, dans ces « annotations », qui, à côté ou à l'avant des poèmes eux-mêmes, inscrivent une trace dans cet « *espace hors de la langue et qui, chaque fois, en appelle à la langue* ». Loin d'être des brouillons – ou bien il faudrait accorder une autre dignité à ce mot – les Carnets de Du Bouchet appartiennent pleinement à une œuvre magnifique, toujours en travail et en devenir (Fata Morgana, 116 p., 96 F [14,64 €]).

● LES VASISTAS, de Jean Grosjean

La poésie de Jean Grosjean est comme une maison familière dans laquelle on entre sans difficulté. Une lumière mélancolique et intemporelle y règne. Les temps bibliques semblent arrêtés, quelque part sur les rives du Jourdain ou en Champagne pouilleuse. Mais il ne faut pas trop se fier à cette première impression. Une inquiétude lancinante est là aussi, toujours en éveil, comme une question qu'aucune réponse ne parvient totalement à satisfaire. Une ironie douce mais secrètement violente habite ces poèmes brefs ou ces proses en forme de parabole ou d'histoire invisible ; elle interroge notre présence au monde. Et la lumière divine devient, parfois, elle-même ironique... (Gallimard, 134 p., 82 F [12,50 €]).

● STRATES, Cahier Jacques Dupin, sous la direction d'Emmanuel Laugier

La poésie de Jacques Dupin nous est nécessaire, comme un air pur, une affirmation sans complaisance. Dans sa brutalité et sa tension, ses arêtes et escarpements, dans ses éclats et dans le cri qu'elle articule en parole, elle cherche, selon la juste expression de Jean-Claude Schneider, « *le noyau des atomes de réalité* ». Ce beau cahier d'hommage, après ceux notamment de la *Revue de Belles-Lettres* (1986) et des éditions de la Table ronde (1995), fait, comme il se doit, une large place à la peinture et au dessin modernes et au dialogue que Dupin n'a pas cessé d'entretenir avec l'art (éd. Farrago, 29, rue Chalmel, 37000 Tours, 348 p., 180 F [27,44 €]). P. K.

Stances de l'humeur vagabonde

Cultivant l'art des contraintes, Michelle Grangaud laisse pourtant respirer son écriture et tisse un inventaire de mémoire fait de multiples fils

SOUVENIRS DE MA VIE COLLECTIVE
(Sujets de tableaux sans tableaux)

de Michelle Grangaud.
POL, 170 p., 89 F (13,57 €).

Une fois que l'on a dit de Michelle Grangaud qu'elle cultive, avec rigueur et discipline, l'art des contraintes et qu'elle s'impose, à chaque livre, des règles formelles précises – l'anagramme notamment est l'une de ses spécialités –, on n'a pas beaucoup progressé. Car, précisément, c'est à partir de là, une fois ces règles et contraintes édictées et appliquées, que tout commence.

Tout quoi ? Eh bien ce qui fait qu'un livre est un livre, qu'il contient, certes, des mots, des phrases agencées dans un certain ordre, et que cet ordre a été longuement réfléchi, pesé, mais qu'en même temps tout cela travaille au plus près d'une matière sensible, vivante, irrédicible. Non formalisable en somme. Finalement, la vertu des poètes formalistes, lorsqu'ils respirent et nous permettent de respirer, est de dégager le terrain, de défricher l'espace textuel, afin de laisser plus à nu cette matière commune.

Après le très beau, très émouvant *Etat civil* (POL, « Le Monde des livres » du 12 juin 1998), qui abordait la réalité par le détour de l'impersonnalité et donnait du plus intime – ce qu'est chaque individu, son « état » – une version pour ainsi dire objective, Michelle Grangaud dresse aujourd'hui un inventaire de mémoire.

Le titre, malgré l'oxymore qu'il recèle, est magnifiquement explicite : *Souvenirs de ma vie collective*. Il indique non pas une contradiction entre les dimensions personnelle et collective, mais une volonté : ne pas faire du « je » et du « moi » les

seuls référents, les parois qui enveloppent, enferment la mémoire derrière une signature. Il n'importe pas essentiellement de savoir si cette volonté recoupe une conception du monde. Elle est avant tout opératoire, expérimentale. Ce qui n'élève évidemment rien à son sérieux, tout en augmentant la part ludique, rêveuse de l'entreprise. Michelle Grangaud n'est pas une autobiographe, et son lyrisme propre passe par des voies autres, étroites, imprévues. Quelle est son intention ? Peut-être simplement de concevoir ce « *vers sans fin qui couvrirait tout un livre en accordéon pour revenir en boucle à son point de départ.* »

HOMMAGE À PEREC

La forme, ici, est celle du vers libre formant unité ou séquence, de longueur variable, d'une à quatre lignes. Chaque unité est reliée à la précédente par la reprise de la syllabe terminale. La loi de l'enchaînement est respectée à la lettre. « *Harmonie universelle imaginée par Charles Fourier pour faire régner en société la douceur et l'agrément./ Manque omniprésent mais que personne n'est jamais parvenu à saisir./ Irakienne sous ses longs voiles noirs, attendant que son bourricot ait fini de se désaltérer dans l'Euphrate.* » L'auteur emploie presque systématiquement le participe présent pour régler le temps de la phrase, comme pour toujours garder ses distances. La césure des phrases est la seule scansion, le seul blanc du livre.

Cependant, malgré ces contraintes, le texte respire, appelle une certaine lecture, à voix haute ou murmurante, comme une litanie où tous les noms invoqués – ici les mots et tout ce qu'ils évoquent – sont à leur place.

Il est précisé, dans la quatrième de couverture, que « *les souvenirs ici entreposés sont au nombre de 2 357, chiffre arrêté en raison du*

fait qu'il est composé à partir des quatre premiers nombres premiers... » Mais rien n'empêche de négliger cette précision, ainsi que d'autres qui ont pu nous échapper... Cette même présentation en donne le droit : « *On peut aussi se contenter de lire et d'imaginer.* »

Au début du volume, nouant son propos avec celui du livre précédent – dont on pourra préférer le caractère moins déconcentrant –, l'auteur parle d'« *actes de naissance innombrables et s'accomplissant toujours à l'insu des intéressés* ». A qui sont, dès lors, ces « souvenirs » ? Michelle Grangaud – qui rend hommage à Perec sans s'inféoder à sa méthode – énonce, en son nom, quelque chose qui ne lui appartient pas. Quelque chose qui n'est ni plus ni moins qu'un monde – le nôtre – à une époque donnée – la nôtre. Ainsi, le possessif singulier « *ma vie* » peut-il parfaitement s'accorder à l'adjectif « *collective* » – sans contradiction. Ainsi peut-on lire son inventaire – arbitraire, bien sûr – comme une réminiscence ouverte, accueillante, dans laquelle on pénètre sans effraction, où l'on circule. « *Derrière le monde, il y a du monde d'autres mondes./ Ondulation permettant de remettre ce qu'on peut faire le jour même dans la poche du lendemain.* »

Au rythme entêtant de ces « *stances de l'humeur vagabonde* », Michelle Grangaud nous conduit dans les lieux, les espaces les plus inattendus. Elle n'en est pas le guide, seulement le scribe. Les images, les noms, les circonstances historiques ou livresques naissent, comme par autoengendrement. « *Sujets de tableaux sans tableaux* », dit-elle pour qualifier le genre de son livre. Peu à peu, une trame se tisse, à l'aide de fils de différentes matières et couleurs. La trame d'une vie que la multiplicité du monde égare, retrouve, perd encore...

Patrick Kéchichian

Les travaux et les jours

PASSAGE AU LUXEMBOURG
de Hédi Kaddour.
Gallimard, 120 p., 90 F (13,72 €).

SI PEU DE TERRE, TOUT

de James Sacré.
Ed. Le Dé Bleu, 124 p.,
87 F (13,26 €).

Pour son troisième recueil, Hédi Kaddour a choisi de moduler une forme à la fois souple et contraignante – une strophe de quatorze vers – pour évoquer les décors, les gens, les paroles entendues. Préférer la rigueur, l'impersonnalité, ne vibrer qu'à travers une longue litanie de noms de fleurs, du narcissé des poètes au sabot-de-vénus, de l'astragale déprimé au silène à feuilles en cœur. On croise, au Luxembourg, la petite fille au violoncelle, les aspirateurs à feuilles mortes, la statue de Verlaine. Puis la peinture de Brueghel, la musique de Schoenberg, font surgir « *la dissonance* ». « *Dames* » de tous âges, entrevues, composent, aussi bien que les hommes, « *Le livre des jours* » où l'écrivain, qui « *louche, un œil/Sur le néant et l'autre sur la presse* », n'est pas épargné.

James Sacré, qui publie des poèmes depuis 1965, se souvient de son village natal, Cougou, en Vendée. Le pré, le linge, l'odeur du foin et d'un lavoir abandonné. De brefs poèmes dessinent un « *Portrait du paysan à travers les arbres* ». Des proses inscrivent une « *Parcelle de bocage vendéen remembrée en mots* » – le rythme du labour pareil à l'écriture, travaillant une même argile originelle. « *Ça s'en allait tu savais pas où/Tout autour des maisons de Cougou/Mais rien pour que t'aies peur, les loups/C'était qu'un conte à dormir debout/ Comme aurait dit maman, as-tu paou ?* »

Monique Petillon

★ James Sacré publie également *Ecrire à côté* (éd. Tarabuste, 134 p., 90 F, 13,72 €).

César Aira dans l'envers des larmes

Deux romans pour découvrir un écrivain argentin encore peu connu en France, deux fables, picaresque ou philosophique, pour approcher le mystère de l'écriture à travers les questions de la douleur, de l'amour, de la virilité et de la beauté

LES LARMES (El Llanto)

de César Aira.
Traduit de l'espagnol
(Argentine)
par Michel Lafon,
éd. André Dimanche, 80 p.,
75 F (11,43 €).

LA GUERRE DES GYMNASES (La Guerra de los gimnasios)

de César Aira.
Traduit de l'espagnol
(Argentine)
par Michel Lafon,
éd. André Dimanche, 120 p.,
89 F (13,57 €).

Plus de dix ans après la première parution française de deux de ses nombreux textes (*Les Brebis* et *La Rose*, chez Maurice Nadeau, 1988), César Aira reste très mal connu. Un texte publié aux éditions Arcane (*Nouvelles du petit Maroc*), deux volumes accueillis chez Gallimard dans la « Nouvelle Croix du Sud » (*Canto castrato*, 1992, et *Ema, la captive*, 1994) n'ont pas réellement levé l'anonymat sur un des écrivains argentins les plus prolifiques et, à coup sûr, les plus imaginatifs. Quelques mois seulement après qu'a été soutenue, à Grenoble, la première thèse consacrée ici à cet écrivain, André Dimanche entreprend la publication intégrale de l'œuvre récente d'Aira. Un pari louable et courageux malgré l'absence étrange de la moindre référence aux publications précédentes, comme si aucun des textes jusqu'aujourd'hui proposés ne méritait la moindre mention.

Cependant, cette négligence pèse peu, au vu de la découverte qui attend le lecteur des *Larmes* et de *La Guerre des gymnases*. Deux textes dissemblables, mais complémentaires, qui approchent le profond mystère de l'écriture et du récit. Tous deux s'apparentent pourtant à la fable. Picaresque et



GILLES LUNEAU/DES ÉCRIVAINS DANS LA VILLE

déliquant pour *La Guerre des gymnases*, plus philosophique pour *Les Larmes*, avec, par le prisme du fantastique, la même expression d'un manifeste poétique qu'Aira parviendrait enfin à livrer.

Est-ce lui qui parle derrière le narrateur des *Larmes*, achevé en 1990, alors qu'il vient d'atteindre la quarantaine ? « Je suis écrivain, poète, essayiste. A l'approche des quarante ans, ma carrière aboutissait à une impasse qui semblait définitive. Avec quatorze livres publiés, (...) je m'étais créé une solide réputation, dans des cercles restreints, qui s'amenuisaient encore au fil des jours. C'était comme la propagation des ondes d'une pierre qu'on lance dans un étang, mais à l'envers. Je finis par craindre, non sans raison, de voir les ondes, diminuant de rayon, franchir le seuil de leur transformation, et la pierre sauter hors de l'eau pour revenir dans ma main, où elle resterait comme un

« La perspicacité qui m'inspire partage mes espaces intérieurs avec la douleur, la fatigue, l'inutilité et la peur de la mort »

éternel objet de contemplation, vide de sens. »

Force est donc de réagir. Et le voilà qui pleure, pour la première fois depuis l'enfance, rattrapé par une tristesse qui le terrasse. Pour dépasser ce désarroi qui l'annihile, il retrace l'histoire de ses larmes, don perdu et soudain recouvré, alors que sa femme, Claudia, l'a quitté et qu'il tente de s'arracher à l'engourdissante paresse qui le cloue devant son téléviseur, l'em-

prisonne dans son appartement de Buenos Aires, où le temps joue au leurre de l'inversion. « C'est la dernière heure de l'après-midi, et il fait froid, évidemment. Les saisons, comme j'aurais pu m'y attendre, étaient inversées. A Buenos Aires, c'était le printemps, ici l'automne. Et en même temps, elles n'étaient pas inversées, parce que le printemps et l'automne sont la même chose, mais en sens inverse. Soudain, un rayon de soleil filtre entre les nuages, et les anges d'or se mettent à briller... »

L'ange capable de retourner le sort, c'est Tomás, son fils. « Il est blond, mince, beau comme un ange, et il a les yeux grands ouverts. Je vois en eux toute la dimension de mon malheur, mais je la vois à l'envers, comme du bonheur. Ma désolation se révèle sans fondement, je reste sans arguments. (...) Je ne veux pas qu'il voie que j'ai pleuré. Il ne le verra pas. Il ne le saura

jamais, parce que je ne le lui dirai pas. Et même s'il le découvre, il ne saura jamais pourquoi. Jamais ! Cette idée me produit un tel soulagement que, pour la première fois, mes larmes reculent, elles s'enroulent dans le secret qui les a fait naître, définitivement. » Le long monologue peut se clore sur cet apaisement, pourtant improbable. « La perspicacité qui m'inspire partage mes espaces intérieurs avec la douleur, la fatigue, l'inutilité et la peur de la mort. » Or les larmes, ici, naissent de la peur, et étudient leur lumière, leur source un temps tarie, jaillissement entravé par le poids de l'immuable, c'est mener un travail d'écriture, qu'Aira poursuit avec la désopilante *Guerre des gymnases*.

Jeune premier populaire des séries télé, Ferdie Calvino ne se voit vraiment que « nu, ou couvert de larmes ». Une double occasion des plus fréquentes, en fait, puisque, venu au gymnase Chin Fu pour se forger un corps capable d'inspirer « la peur chez les hommes et le désir chez les femmes », Ferdie va devenir l'enjeu d'un affrontement sans merci avec l'établissement concurrent, Hokkama. De cette « guerre à l'envers », puisqu'elle produit, en place de mutilés et de cadavres, « les plus beaux corps du monde », Aira fait une fable (mais qui coïncide avec la réalité d'une façon stupéfiante). Le gymnase, terrain d'affrontement, est aussi, paradoxalement, un terrain d'armistice, puisque les histoires s'y résolvent en « routine ». Ferdie « savait peu de choses de la vie mais suffisamment pour savoir combien il était incommode d'avoir à produire ses propres histoires. Il fallait en permanence accoucher d'un style, d'une manière personnelle ». En s'attaquant aux taraudantes questions de l'amour, de la virilité, de la beauté, et donc de l'écriture, César Aira parvient à remporter son propre combat.

Philippe-Jean Catinchi

AMY ET ISABELLE (Amy and Isabelle)

d'Elisabeth Strout.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Suzanne V. Mayoux,
Plon, 366 p., 129 F (19,66 €).

Une fille, une mère. Amy et Isabelle. Il n'y a pas si longtemps, tout allait bien. Elles cohabitaient facilement, partageant les tâches quotidiennes, parlant peu sans doute, car ni l'une ni l'autre n'est enclenée aux confidences, mais tout allait bien. Quelques soucis d'argent bien sûr, des collants qui filent, des devoirs à faire. Rien de bien grave. Et puis tout a changé. Amy est tombée amoureuse de son prof de maths. Il est parti. Elle rêve. Isabelle a réagi avec une violence imprévisible. A présent, il y a entre elles « un fil noir » qui les lie, chargé d'agacement, de défiance, de haine même, parfois. Cela pourrait n'être qu'une de ces histoires mère-fille, où la première ne supporte pas, ou mal, le passage à l'âge adulte de la seconde.

Mais Elisabeth Strout ne manque ni d'humour ni d'adresse. Tout se passe lors d'une de ces vagues de chaleur où le ciel n'est jamais bleu mais ressemble à un « bandage de gaze crasseuse ». On a signalé quelque part dans l'Etat - la Nouvelle-Angleterre -, l'apparition de deux ovnis, et, plus terrifiant, la disparition d'une petite fille de douze ans. Ces événements alimentent les conversations des femmes du secrétariat de la fabrique où Isabelle tient le rôle de secrétaire particulière du patron, et où Amy fait un remplacement d'été. Et puis, il y a aussi Stacy, sa meilleure copine, qui, elle, vit dans les quartiers chics avec des parents adoptifs qui se veulent modernes et ouverts. Et ce sont tous ces personnages secondaires, tous ces fils qui s'entrecroisent qui font d'*Amy et Isabelle* un roman vif et sympathique.

Martine Silber

Salvador sans salut

Un siècle de déchirures, par la romancière d'origine portoricaine Sandra Benítez

TERRES AMÈRES (Bitter Grounds)

de Sandra Benítez.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Nicole Hibert,
Albin Michel, 518 p.,
140 F (21,34 €).

folle inconscience, machiavélique défi ou fatale erreur du destin ? Jamais en tout cas pays n'aura porté un nom aussi obscène : Salvador, « sauveur ». Les Salvadoriens sont aujourd'hui sept millions ; six millions se débattent dans ce qui est le plus petit territoire d'Amérique centrale, les autres vivent en exil. Il n'y aurait donc rien d'indécemment à rebaptiser « Sauve-qui-peut » ce pays, théâtre du deuxième roman de Sandra Benítez.

D'origine portoricaine, cet écrivain, née en 1941, est l'une des voix, de plus en plus nombreuses dans la littérature nord-américaine, à utiliser la langue anglaise pour exprimer et faire entendre leur latinité. Mais alors que la plupart de ses collègues partent de leur propre expérience, dont le dénominateur commun est le tiraillement entre deux cultures, Sandra Benítez se place, avec *Terres amères*, sur un terrain plus historique, en prenant pour cadre les événements épouvantables qu'a vécus le Salvador au XX^e siècle.

Le roman débute en 1932, avec la « tuerie » qui coûta la vie à trente mille paysans indiens, pour se suspendre en 1977, à la veille d'une guerre civile (1980-1992) chiffrée en dizaines de milliers de morts et centaines de milliers d'exilés. Entre ces deux dates, nous assistons au règne féroce de quelques familles de latifundistes, à la guerre contre le Honduras, à de timides réformes agraires, à l'apparition des « escadrons de la mort », à l'assassinat de prêtres partisans de la théologie de la libération, à la naissance de la guérilla.

Jean-Louis Aragon

Ce livre n'est pourtant pas un roman historique ; les événements sont traités sans aucune perspective, n'apparaissant qu'à travers les yeux plus ou moins lucides des personnages. Il n'est pas non plus directement politique, puisque la narration s'abstient de tout jugement. Il serait éventuellement féministe : les personnages sont quasi exclusivement des femmes, certaines attachées à se défaire de la domination des hommes, les autres obligées de pallier leur absence, toutes se battant pour prendre en charge leur histoire. Trois générations de femmes, de mère en fille, appartenant à des familles de l'oligarchie ou issues de familles indiennes décimées lors de la « tuerie ».

Ce sont curieusement les faiblesses du récit qui contribuent à en faire sa force. La structure de ce roman, qui s'apparente à une saga, est une illustration de l'irréparable fossé qui sépare les deux classes sociales. L'alternance presque systématique de chapitres consacrés à une famille puis à l'autre, la place prépondérante accordée aux « riches » et, il faut bien le dire, la fadeur de nombreux passages qui leur sont consacrés provoquent une tension de plus en plus forte. De même, l'intérêt va grandissant pour ces femmes indiennes qui semblent pourtant s'enfoncer chaque fois davantage dans le mépris, l'oubli et l'impuissance, comme si l'on ne pouvait voir d'elles que leur ombre, comme si elles n'étaient plus que cette ombre même : « Voilà comment elle vivait sa vie. Immobile au milieu du gué, avec la mémoire de ce qu'elle était naguère et la conscience de ce qu'elle était devenue. Une fille indienne qui, à présent, semblait se satisfaire de cohabiter avec des gens semblables à ceux qui lui avaient volé son passé. » Comme s'il n'y avait plus que les mains d'un lecteur pour protéger ces flammes vacillantes du souffle de l'injustice.

Livraisons

● LA MODE EN 1830. Langage et société : Ecrits de jeunesse, d'Algirdas Julien Greimas

L'idée a quelque chose de réjouissant, que les « fashion victims » professionnels, qui écrivent sur la mode dans les journaux ou en parlent à la télévision, puissent se sentir contraints, après avoir dû parcourir, déconcertés, le *Système de la mode* de Roland Barthes, de remonter aux origines de cette étude savante en lisant l'édition superbement érudite des premiers écrits sémiotiques d'A.J. Greimas. Seuls les sémioticiens de métier savaient, depuis le colloque de Cerisy organisé en 1983 autour de l'œuvre du maître, et en sa présence, que ses deux thèses de doctorat d'Etat, soutenues en 1948 et réalisées sous la direction de l'historien de la langue Charles Bruneau, portaient sur « La mode en 1830 » et constituaient un « Essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de mode de l'époque », la thèse secondaire portant sur « Quelques reflets de la vie sociale en 1830 » à travers le lexique de ces mêmes journaux. Dans une indispensable préface à ces textes et aux articles théoriques sur l'actualité de Saussure (1956) et sur la question des « indéfinis » (1963) qui leur ont été ajoutés par les éditeurs scientifiques du volume, T.F. Broden et F. Ravau-Kirkpatrick, Michel Arrivé retrace le parcours qui mène A.J. Greimas d'une étude lexicologique, accomplie d'un point de vue historique et sociologique, à la refondation de la sémiotique saussurienne, pour l'intégrer de plein droit dans les sciences humaines. Il est toujours passionnant de voir une pensée se construire, et l'ambition scientifique de Greimas, ses avancées comme ses butées, rendaient la publication de ses textes originaux indispensable (préface de Michel Arrivé, PUF, « Formes sémiotiques », 420 p., 248 F [37,81 €]).

● GENÈSES DU « JE ». *Manuscrits et autobiographies*, collectif sous la direction de Philippe Lejeune et Catherine Viollet. Les treize études rassemblées dans ce volume constituent une nouveauté pour les études de genèse consacrées à ce genre dont la mode ne cesse de s'étendre, l'autobiographie. Les auteurs traitent en effet tous, plus ou moins directement, cette question : y a-t-il, dès la mise en chantier d'un projet autobiographique, une spécificité de cette aventure de langage qui consiste à dire « je » pour parler de soi ? Les règles personnelles, mais aussi les contraintes sociales et les règles propres au récit (comment commencer, comment finir ?) apparaissent de façon plus problématique dans les brouillons autobiographiques et les journaux intimes. Pour la nouveauté des corpus, on retiendra particulièrement la mise en rapport d'un des carnets intimes inédits de Simone de Beauvoir (1928-1929) avec les *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958), par Barbara Klaw, et l'examen des problèmes de l'autocensure dans les avant-textes de *Montauk* de Max Frisch (1975), par Ruth Vogel (CNRS Editions, 246 p., 180 F [27,44 €]).

● RÉCITS DE VIE ET MÉDIAS, collectif sous la direction de Philippe Lejeune. Du cahier à l'ordinateur en passant par la bande dessinée, la photographie, le cinéma ou l'émission radiophonique, l'expression personnelle et ses supports nouveaux sont ici étudiés par des spécialistes de l'autobiographie et des récits de vie, sous la direction du maître des études autocentrées, Philippe Lejeune, qui s'appête à publier au Seuil *Cher écran*, une analyse du journal personnel sur ordinateur (RITM 20, Publibid, université de Paris-X, 236 p., 100 F [15,24 €]).

● CHATEAUBRIAND ET « L'HOMME AUX SONGES ». *L'initiation à la poésie dans les « Mémoires d'outre-tombe »*, de Jean-Christophe Cavallin. Les *Mémoires d'outre-tombe* sont déjà aux deux tiers écrits quand Chateaubriand conçoit le grand dessein de transformer ces *Mémoires* d'un individu en une épopée allégorique de l'homme, selon le principe de la « palingénésie sociale » de Pierre-Simon Ballanche, pour qui l'histoire du genre humain consiste en « une suite d'initiations mystérieuses et pénibles, chaque initiation précédée d'une épreuve et toute

épreuve infligée comme une expiation ». L'essayiste, ici, suit et analyse avec finesse le cycle initiatique que Chateaubriand figure dans son chef-d'œuvre sous les traits de mythes féminins grâce auxquels se développe sa faculté d'« homme aux songes » qui s'est vu inoculer la poésie par la Sylphide (PUF, « Ecrivains », 244 p., 149 F [22,71 €]).

● VALÉRY À L'EXTRÊME. *Les au-delà de la raison*, de Ned Bastet. L'auteur est un des « valéryens » les plus actifs et les mieux armés pour comprendre cet « illustre inconnu » qu'est devenu Paul Valéry pour les lecteurs contemporains. Ned Bastet a de son œuvre une connaissance que l'on pourrait dire « de l'intérieur », car il insiste sur la part encore largement secrète de cette production multiforme où ne cessent de s'affronter, aux deux extrêmes, la rationalité rigoureuse de l'intellect destructeur et l'aspiration sans bornes d'un Désir que Valéry lui-même avait su résumer d'une phrase : « Je pense en rationaliste archi-pur. Je sens en mystique. » L'universalité valéryenne de la quête d'un Moi consumé dans le Monde devient, sous la plume de Ned Bastet, de plus en plus singulière (L'Harmattan, 490 p., 230 F [35,06 €]).

● OÙ EN EST LA THÉORIE LITTÉRAIRE ? *Textuel*, n° 37. Vaste question, à laquelle ce numéro de revue, qui prend les dimensions et la substance d'un essai collectif, apporte une utile perspective générale. Il s'agit moins d'un bilan que d'un ensemble de réflexions, émanant, pour la plupart, d'enseignants-chercheurs en littérature française à l'université Paris-VII (G. Benrekassa, M. Buffat, J.-P. Courtois, J.-L. Diaz, F. Gaillard, E. Grossman, J. Kristeva, E. Marty, Y. Seité), renforcés de collègues d'autres universités (A. Compagnon, P. Macherey, G. Molinié, J. Rose, A. Viala, M. Warner). Un ensemble qui expose les problèmes de l'heure en critique littéraire : la question de la langue théorique, de la pensée littéraire, de l'exception française dans les études littéraires, de la génétique, de la sémiotique, de la vérité, de l'herméneutique, de la science, de la philosophie, de l'histoire littéraire. Questions toujours vitales, mais devenues moins passionnelles que dans les années 60-70 (textes réunis par Julia Kristeva et Evelyne Grossman, Paris-VII-Denis-Diderot, 228 p., 95 F [14,48 €]).

M. Ct.
● CORRESPONDANCE 1936-1945, de Jean Paulhan et Marcel Arland. L'un connaissait toutes les subtilités du commerce intellectuel, s'empressait de ne pas conclure, usait d'une ironie souveraine rarement salie de malveillance, exerçant, à la tête de *La NRF*, une autorité pour ainsi dire naturelle. L'autre était raide, toujours mal-aimé, un peu « décalé » et manquant gravement de discernement durant les périodes - la guerre, l'Occupation - qui en réclamaient tant. Mais sur ce point comme sur d'autres l'énorme ascendant de Paulhan sur son cadet Arland saura retentir ce dernier, comme l'écrit Jean-Jacques Didier, éditeur de cette correspondance, de « l'irréparable ». Cela étant dit, et malgré quelques grosses bourdes critiques, Marcel Arland reste un lecteur sensible et cultivé, épris de classicisme, excellent styliste lui-même. Cette correspondance, hélas limitée dans le temps, est passionnante aussi bien pour ce qui regarde le caractère des deux amis que pour l'histoire de *La NRF*, et donc de la littérature de cette époque (Gallimard, « Cahiers de *La NRF* », 400 p., 140 F [21,34 €]). Dans la même collection, signalons également une autre correspondance de Paulhan - avec Giono cette fois, auquel ne le liait pas une amitié aussi forte (édition établie par Pierre Citron, 156 p., 140 F [21,34 €]) - et le volume contenant les actes du deuxième colloque de Cerisy, en 1998 (le premier avait eu lieu en 1973), sur Jean Paulhan, dirigé par Claude-Pierre Pérez en août 1998 : *Paulhan : le clair et l'obscur* (386 p., 130 F [19,82 €]).

● LES CHEMINS DE L'ABSOLU, ouvrage collectif. Ce volume rassemble les actes du colloque Jean Grenier, qui s'est tenu à Saint-Brieuc en novembre 1998, à l'occasion du centenaire de la naissance du maître d'Albert Camus, auteur notamment des *Grèves* et d'*Inspirations méditerranéennes* (ouvrage publié par la mairie de Saint-Brieuc, Hôtel de Ville, BP 2365, 22023 Saint-Brieuc Cedex I, 168 p., 130 F [19,82 €]).

P. K.

New York, ville-capital

François Weil retrace l'histoire d'un comptoir commercial devenu cité du profit

HISTOIRE DE NEW YORK
de François Weil.
Fayard, 378 p., 150 F (22,87 €).

L'histoire de New York se confond avec la passionnante ascension d'un petit comptoir spécialisé dans le commerce de la fourrure, devenu ville mythique d'abord aux yeux des Européens, puis des candidats à l'émigration de la Terre entière. Les fondateurs de la ville née au printemps 1626 et appelée d'abord Nouvelle-Amsterdam sont des employés de la compagnie hollandaise des Indes occidentales, créée en 1621. Cinq ans plus tard, la compagnie achète l'île de Manhattan aux Amérindiens « pour une valeur de soixante florins ». Lorsque Londres s'empare de La Nouvelle-Amsterdam en 1664 et la rebaptise New York, en hommage à son nouveau maître, le duc d'York, la colonie constitue déjà un rouage essentiel du commerce international entre l'Europe, l'Afrique et le Nouveau Monde.

Dans son *Histoire de New York*, François Weil, maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), réussit parfaitement à retracer les débuts économiques et commerciaux du port et la pérennisation de cette activité à l'origine du destin de la ville, dont l'essor économique connait un fabuleux coup d'accélérateur au début du XIX^e siècle. Le lecteur suivra donc avec intérêt l'agrandissement du port et de la métropole – Manhattan est entièrement lotie en 1900 –, la digestion des villes environnantes – Brooklyn et New York ont fusionné en 1898 –, le développement des petites industries au cœur de la ville et des plus importantes à sa périphérie, car la grandeur de New York est avant tout capitaliste.

Les gratte-ciel qui apparaissent

vers 1890 rentabilisent le sol de la ville et deviennent au cours du premier tiers du XX^e siècle « le mode d'expression favori du capitalisme triomphant ». Les grandes compagnies gravent leur nom toujours plus haut dans le ciel dans une évidente course aux profits qu'autorisent la location des millions de mètres carrés de bureaux ainsi créés et une non moins évidente envie d'exposer leur réussite et leur puissance.

Satisfaction de soi et étalage de richesse ne sont pas une nouveauté à New York. Spéculateurs, magnats de l'industrie et de la finance, une fois fortune faite, s'installent sur les bords de l'Hudson à la fin du XIX^e siècle. François Weil s'intéresse hélas peu à cette aristocratie de l'argent qui détermine pourtant les nouvelles normes du goût, de la bienséance et de la respectabilité dans une ville exclusivement tournée vers le profit. En 1899, le sociologue Thorstein Veblen a nommé son mode de vie « la culture pécuriaire », dont l'arrogance et le caractère outrancier explosent alors sur la V^e Avenue, entre la 42^e et la 72^e Rue, préfigurant ce que sera la société de consommation *made in USA* au sortir de la seconde guerre mondiale.

On peut aussi reprocher à l'auteur de se sentir plus à l'aise dans la lecture historique ancienne de la ville et de négliger quelque peu la lecture contemporaine. Par exemple, la question des tensions raciales à l'œuvre, qui se manifeste par des pogroms anti-Noirs notamment en 1935 et 1943 à Harlem. Harlem, le quartier noir laissé en friche et par les responsables politiques et... par l'auteur. Dommage, car il fait lui aussi partie intégrante du mythe et du décor, de son envers plutôt sur lequel un autre ouvrage reste encore à écrire ou à traduire.

Marie Agnès Combesque

DES « BEURETTES » AUX DESCENDANTES D'IMMIGRANTS NORD-AFRICAINS
de Nacira Guénif Souilamas.
Grasset/Le Monde,
« Partage du savoir »,
360 p., 148 F (22,56 €).

Les filles d'immigrés nord-africains sont souvent perçues d'une manière extrêmement réductrice : soit elles figurent le symbole promoteur d'une assimilation à la société française par opposition à leurs frères et à leurs parents, soit elles passent pour les victimes impuissantes d'un modèle familial patriarcal aussi archaïque que liberticide. Nacira Guénif Souilamas, sociologue, à partir d'une recherche basée sur des entretiens avec ces filles d'immigrés, démonte ces schémas trop simplificateurs et met au jour des parcours individuels placés sous le signe de l'ambivalence. Ce faisant, elle opère une décapante déconstruction des catégories dans lesquelles on enferme les immigrants nord-africains et leur descendance. Elle questionne également la notion d'intégration dont elle montre les limites et les effets pervers.

Dans un long développement théorique qui forme la première partie de cet ouvrage, l'auteur s'attaque aux « injonctions paradoxales » auxquelles ces jeunes femmes sont confrontées : les acteurs institutionnels (notamment l'école) leur demandent de « s'émanciper de la culture totalisante et oppressive de leur famille », tandis que les parents leur enjoignent de se conformer à une tradition qui les assigne à « une identité sexuée limitative et contraignante ». Dans les deux cas, il s'agit de leur imposer des comportements normatifs.

Mais si le poids de la famille sur les filles d'immigrés fait partie des lieux communs, l'impact de la pression « assimilationniste » est plus

Femmes sous influences

Nacira Guénif Souilamas analyse l'ambivalence des parcours des filles d'immigrés nord-africains, entre poids des traditions et injonction à l'émancipation



BRUNO HADJHEDJING

rarement admis. Or, selon la sociologue, cette injonction traduit surtout des préjugés : elle « accrédiète une vision européocentrée des cultures allogènes, dont les accents dépréciateurs ont une troublante ressemblance avec les visées civilisatrices de la colonisation ». De plus, « cette injonction dissimule un rappel insidieux à une différence traitée comme une essence. Dans chaque invitation à l'émancipation, s'inscrit en filigrane le renvoi à la culture dépréciée dont les filles ne parviendraient pas à se défaire ». Exiger des filles d'immigrés qu'elles soient aux avant-postes de l'émancipation et de l'intégration, ce n'est jamais que les assigner à une destinée où le fait d'être femme et d'origine étrangère est perçu comme une condition insurmontable... Cette sommation est d'autant plus inopérante que la société n'offre pas à ces femmes, le plus souvent issues de milieux populaires,

les moyens matériels d'une autonomie sociale et financière.

Nacira Guénif Souilamas remet également en cause le mythe de femmes tirillées par une « double culture », notion qui selon elle masque avant tout la délégitimation de la culture arabo-musulmane (rarement perçue dans sa diversité) par la culture dominante. Il lui paraît plus pertinent d'analyser le vécu des descendantes d'immigrés nord-africains à l'aune de trois registres de domination, domination sexuelle, culturelle et sociale : femme, immigrée et jeune.

Étayée par des extraits d'entretiens, la deuxième partie de cet essai montre que les réponses individuelles à ces dominations sont rétives à toute tentative de généralisation. « Artisanates de libertés tempérées », les filles d'immigrés adoptent des stratégies fluctuantes, tendues vers l'acquisition de leur indé-

pendance, tout en pratiquant une « autolimitation » de cette revendication. Ainsi parviennent-elles à se démarquer à la fois de l'injonction émancipatrice et des prescriptions familiales. L'une des illustrations les plus frappantes de cette ambiguïté apparaît dans les entretiens qui abordent la question du mariage et des rapports entre frères et sœurs. Les contraintes familiales apparemment différentes qui pèsent sur les filles et les garçons sont en fait assez semblables, et la marge de manœuvre des filles, entre mariage forcé et choix affectif, est plus lâche qu'il n'y paraît.

Cet essai, bien que difficile d'accès par l'abus d'un vocabulaire trop soumis au lexique sociologique, est un apport capital à une meilleure connaissance des aspirations des femmes descendantes des familles immigrées.

Eric Lamien

Le Congo entre Léopold et Lumumba

A travers le microcosme de l'ethnie des Batetela, Thomas Turner analyse les processus qui ont conditionné l'histoire du pays depuis le début du siècle

ETHNOGENÈSE ET NATIONALISME EN AFRIQUE CENTRALE
Aux racines
de Patrice Lumumba
de Thomas Turner.
L'Harmattan, 456 p.,
250 F (38,11 €).

Thomas Turner, politologue américain, a passé sa vie à étudier l'ethnie congolaise des Batetela. Dans ce gros ouvrage, directement écrit en français, son *opus magnum* sur les Batetela, Turner nous présente non seulement un siècle d'histoire congolaise mais aussi une réflexion touffue, complexe et passionnante sur ce serpent de mer des études africaines qu'est l'ethnie, ou, pour parler comme les Anglo-Saxons et comme les Africains eux-mêmes, la tribu. Décivant les conflits africains actuels, les journalistes ne cessent de se référer à la « politique ethnique », les diplomates s'inquiètent des « troubles ethniques », des conférences dénoncent les effets de la « discrimination ethnique », mais au fond personne ne sait exactement ce qu'est une ethnie.

Le problème vient en partie du fait que depuis le XIX^e siècle, l'étude des peuples dits « primitifs », dont les sociétés étaient structurées par le phénomène ethnique, a été la province quasi exclusive des ethnologues. Ceux-ci ont mis au jour une masse impressionnante de données tant matérielles que culturelles. Mais ils ont aussi – involontairement – propagé une certaine vision de ce qu'est une ethnie : une sorte d'atome social insécable, défini par sa langue, ses coutumes, ses cultes et ses artefacts matériels, et que l'expression structurelle de certains invariants humains plaçait hors du champ tumultueux de l'histoire.

Les ethnologues aimaient leurs ethnies et ils voulaient les protéger tant des assauts brutaux du monde extérieur que des transformations

plus sournoises de la modernisation. Comme l'avait déjà pressenti Victor Segalen, ils ne pouvaient évidemment qu'échouer. Devant les ravages de la modernité différentielle qui assiégeait les « primitifs », certains, comme le grand philosophe Claude Lévi-Strauss, finirent par préférer éviter d'aller voir sur place ce qui se passait et bâtirent des œuvres immenses dans la quiétude de leur cabinet, loin des souillures du monde réel.

ÉCHEVEAU COMPLEXE

Ce n'est pas le cas chez Turner, dont les Batetela sont redoutablement concrets. Pour lui, il est indubitable que « les ethnies ont une histoire » et il présente celle de « ses » Batetela avec une précision à la fois systématique (il recense tous les écrits qui leur ont été consacrés depuis 1913) et détachée qui lui permet de la luxue intellectuelle de ne pas se précipiter sur un critère causatif du phénomène ethnique. Toute son habileté consiste à dérouler un écheveau complexe où la géographie, les mouvements de population, la langue, les aléas de l'histoire, les généalogies réelles ou fantasmées s'entretissent pour produire une population réelle et non pas une épure anthropologique. Turner est particulièrement passionnant lorsqu'il montre la relation entre les politiques administratives coloniales et l'existence même des ethnies. Loin des rêves essentialistes des ethnologues, les Batetela – et leurs voisins – se regroupent, se distendent, s'étalent, se divisent au gré des visions souvent préconçues de nos administrateurs ou des missionnaires.

Or les Batetela sont l'ethnie de Patrice Lumumba. Loin des hagiographies révolutionnaires ou des pamphlets dénonciateurs, on découvre ici Lumumba-le-Mutetela, un politicien habile qui veut un Congo unitaire mais qui sait en même temps jouer avec maestria de l'ethnopolitique, instrument paradoxal

mais incontournable de sa vision trans-ethnique dans le contexte de 1960. Turner suit pas à pas le développement politique et intellectuel du petit postier de Kisangani devenu un tribun nationaliste, bâtissant le premier parti politique du pays, capturant l'imaginaire de ses compatriotes sans distinction d'ethnie mais sous-estimant finalement le danger des rivalités internationales, dans lesquelles il s'engage en pleine guerre froide, sans réaliser la portée de ses actes. Ni « produit » de son ethnie ni tribun révolutionnaire désincarné, Lumumba est montré dans sa complexité politique et humaine, au sein de ses limites historiques. Au-delà de son assassinat, Turner nous fournit une histoire détaillée de la rébellion des années 1963-1965 dans l'est du Congo, non seulement au niveau factuel, mais au niveau des interprétations politiques, sociales et magiques.

C'est ainsi qu'on se rend compte que derrière les récits des violences, dont le souvenir perdure encore aujourd'hui, se trouve tout un énorme psychodrame dans lequel la violence rentrée de l'imaginaire congolais depuis la période du roi Léopold ressort de manière aussi anarchique qu'irrépressible, faisant souvent des victimes « à retardement » qui payent de leur vie les traumatismes sanglants du siècle précédent.

Un mot d'avertissement cependant : il faut parfois s'accrocher. Une vie entière passée parmi les Batetela vous les rend aussi familiers que les pêcheurs de Concarneau pour un érudit breton, ce qui ne sera évidemment pas le cas de tous les lecteurs. Mais le voyage en vaut la peine et le travail de Thomas Turner permet de saisir, à travers le microcosme d'une ethnie, les processus qui ont conditionné l'histoire de l'énorme Congo depuis que le roi Léopold en « fit cadeau » à la Belgique en 1908.

Gérard Prunier
(Chargé de recherches au CNRS)

Dr Livingstone, I presume ?

De Mungo Park à Savorgnan de Brazza, une passionnante anthologie des récits des explorateurs européens de l'Afrique au XIX^e siècle

VOYAGES DE DÉCOUVERTES EN AFRIQUE
Anthologie 1790-1890
établie, préfacée et commentée par Alain Ricard.
Robert Laffont, « Bouquins »,
1 110 p., 179 F (27,29 €)

Qui n'a pas, peu ou prou, en mémoire l'aventure du chirurgien écossais Mungo Park parti déterminer le sens du cours du fleuve Niger, la folle épopée de Richard Burton, officier érudit et découvreur infatigable en quête des sources du Nil – et son affrontement avec John Speke –, la pénétration française en Afrique centrale avec l'avancée congolaise de Pierre Savorgnan de Brazza, héros de l'école de Jules Ferry, ou la maladroite reconnaissance à Ugigi, sur le lac Tanganyika, du missionnaire David Livingstone, champion de l'anti-esclavagisme, par le reporter américain Henry Morton Stanley (et l'embarras « *Dr Livingstone, I presume... ?* », appelé à immortaliser ce scoop) ?

Geste héroïque ou mise en coupe réglée, l'exploration de l'Afrique intérieure fut incontestablement l'une des plus grandes affaires du XIX^e siècle européen. Et moins d'un siècle sépare la naissance de l'African Association, fondée à Londres en 1788, qui arrête un programme d'exploration scientifique, et le partage diplomatique de l'espace conquis à la Conférence de Berlin (1884), qui sonne le glas de l'ère des aventuriers savants pour inaugurer celle des mercenaires coloniaux et des missionnaires du commerce.

Pourtant, derrière la légende tenace, noire ou dorée, d'un siècle d'expéditions africaines, il y a une vérité littéraire dont on peine à mesurer l'importance. Le plus souvent envoyés comme en mission sur une terre réputée hostile à l'Européen – la côte de l'Afrique de

l'Ouest est alors, en raison des fièvres et de la malaria qui déciment les établissements, présentée comme « le tombeau de l'homme blanc » –, les savants aventuriers ont en effet produit des relations de voyage, aussi nécessaires à la poursuite de la « découverte », chacun lisant scrupuleusement ses devanciers, qu'à la validation d'explorations souvent contestées. Au terme de « découverte », qui cautionne la vision hégémonique du Vieux Continent, on pourra du reste préférer celui de « reconnaissance », moins pour le clin d'œil à Stanley que pour l'humilité qu'il suggère, contre-feu à l'arrogante satisfaction des Européens.

ENTREPRISE COLLECTIVE

Tous les récits ne se valent pas, bien sûr, précis presque techniques, divagations érudites, envolées lyriques, considérations stratégiques et indices ethnologiques se croisant allègrement, que l'explorateur écrive lui-même ou que son expérience soit rapportée par un tiers, témoin ou dépositaire d'une aventure mémorable. Jusqu'à la plus lointaine récupération romanesque : Jules Verne ne sous-titre-t-il pas *Cinq semaines en ballon* (1862) – premier opus, déjà édité par Hatzel, de ce qui allait devenir très vite les « Voyages extraordinaires » – « *Voyage de découverte en Afrique* » ?

Pourtant, ce corpus incroyablement varié est mal servi par l'édition française, sinon dans la formidable collection de poche de La Découverte. Mais même là, si la perspective épistémologique dépasse intelligemment la sempiternelle interrogation : « Ces grands témoins sont-ils fréquentables ? », la confrontation manquant. Cartes à l'appui, avec quelques illustrations bien choisies et un répertoire biographique des voyageurs aussi curieux que commode, Alain Ricard a relevé le défi et osé le regard synthétique.

A lire attentivement la passionnante anthologie qu'il a concocquée, le bon explorateur africain doit être patient, compétent (informé et responsable), hardi et généreux, d'un contact amical avec les autochtones, de quelque rang social soit-il. Et de présenter le professeur allemand Heinrich Barth, fin connaisseur de l'islam qui remonta le Niger et confirma la qualité des observations du Français René Caillié, comme le « prototype le plus accompli » de ces aventuriers engagés dans un projet politico-scientifique qui commandait l'exposé littéraire. S'il ne lui manquait qu'« un brin d'humour », que dire des 43 autres voyageurs rencontrés au cours de ce siècle d'expéditions dans un continent investi pour consommer son partage entre puissances européennes ?

L'étonnante galerie composée autour de quatre destinations qui représentent autant d'angles d'attaque – le Niger, le Zambèze, le Nil et le Congo, soit les fleuves qui alimentent l'imaginaire de tous ces conquistadores modernes – permet de mesurer à quel point c'est l'entreprise collective qui donne son sens à l'investigation. Des fragments où le regard anthropologique comme les indices linguistiques sont privilégiés, mais ne nous privent pas d'innombrables péripéties romanesques : Mungo Park découvert par des bandits et recueilli, malade, par un chef de village mahométan ; Dixon Denham tombant dans une embuscade tendue par les Peuls ; John Lander mesurant l'effroi causé par une éclipse dont il prophétise, allemand en main, le terme exact...

Alfred Bardey, homme intrépide et clairvoyant qui engagea Rimbaud et l'envoya à Harar, résuma au mieux les seules clés d'un comportement juste envers les indigènes : « confiance, optimisme, solidarité ». Un programme qui ne fut que très relativement adopté.

Ph.-J. C.

L'invention de l'adolescence

La notion de cet âge de transition se construit socialement au lendemain de la Révolution : Agnès Thiercé retrace l'histoire de sa perception jusqu'en 1914, entre pédagogie de la méfiance et études psychologiques

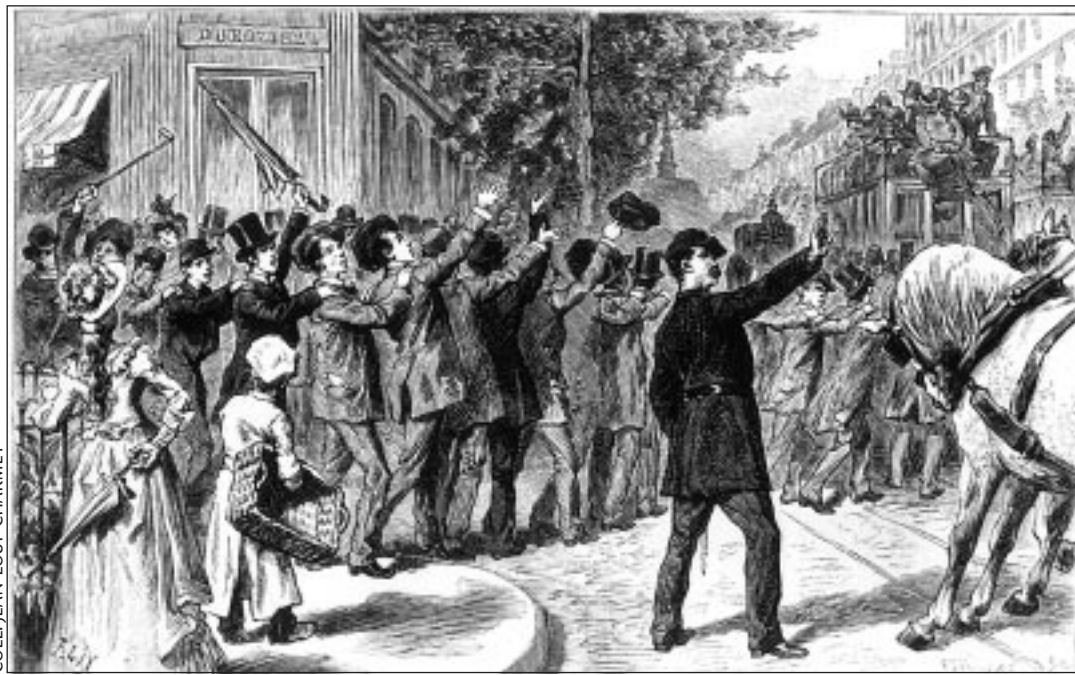
HISTOIRE DE L'ADOLESCENCE ET DES ADOLESCENTS (1850-1914)

d'Agnès Thiercé.
Belin, « Histoire de l'éducation », 334 p., 120 F (18,29 €).

L'adolescence est une construction sociale. La notion s'élabore au lendemain de la Révolution, stimulée par l'attention portée à la découpe des âges de la vie et par la découverte de l'instabilité des êtres et des choses.

Rousseau avait souligné les dangers de la métamorphose pubertaire, moment critique d'une seconde naissance. Le XIX^e siècle ressasse cette mise en garde. L'adolescence se définit dès lors par la fermentation, le bouillonnement, la surabondance du sang, de la sève et donc des passions. Chateaubriand contribue à imposer l'association de cet âge de la vie à la tempête et à l'orage. L'adolescent apparaît aussi gauche, inachevé. En lui, la nature hésite. Oublieux de Dieu et de sa mère, il est la proie de désirs obscurs. Cet âge de l'excès, du trop-plein intérieur, est tenaillé par un insatiable besoin de sentir. Les bornes de l'adolescence masculine varient. La première communion et, plus tard, le certificat d'études ou la première cigarette, le conseil de révision, le baccalauréat, l'entrée dans le monde constituent autant de rites de passage, selon l'appartenance sociale.

En ce temps d'émergence, l'adolescence ne concerne guère que les garçons de l'élite enfermés dans les collèges. A l'intention de cet âge de fougue, de fureur et d'ivresse se réaménage une pédagogie de la méfiance. Il convient avant tout de réfréner les élans, de prolonger l'innocence en préservant autant que possible des contacts avec l'autre sexe ; de diluer,



Un monôme au boulevard Saint-Michel, Paris, 1890 (dessin de F. Lix)

en quelque sorte, la crise dans la durée par l'isolement, par le culte des humanités, en attendant la pratique du sport. La « phobie du dehors », la crainte de la rue et de l'influence des externes, le refus des sorties, caractérisent cette pédagogie, hantée, en outre, par la peur de la vacuité du temps. A cette contention, les adolescents des collèges répondent par la duplicité, le chahut, la révolte. Agnès Thiercé, qui suit cette histoire, se consacre, dans la même perspective, à celle des barricades de collégiens. Certains adolescents se réfugient dans la rêverie, d'autres s'adonnent à la poésie, d'autres encore se livrent aux plaisirs des affinités électives.

« Adolescence », affirme le Larousse du XIX^e siècle, « ne se dit guère qu'en parlant des garçons ». Pour les filles, la date décisive est celle des premières règles ; c'est la puberté qui ordonne les représen-

tations. La menstruation est régulatrice. La jeune fille, dès lors, est « déjà femme ; elle est presque mère » ; ce qui lui confère l'harmonie des formes, l'élégance, la grâce du regard, une réserve et une modestie qui contrastent avec la turbulence, l'insubordination, l'irritabilité de l'adolescent. Certes, la puberté féminine peut mal tourner. A partir de ce moment, affirme ainsi Auguste Cancon en 1869, « l'hystérie est en puissance chez toutes les femmes ».

LA PEUR DE LA CRIMINALITÉ

Entre 1890 et 1914, la notion contemporaine d'adolescence se constitue. Les autorités de la III^e République prennent conscience de l'abandon des adolescents des milieux populaires et du risque que cela implique. Il s'agit donc d'encadrer ces jeunes gens. Les cours d'adultes, transformés dans ce but, les patronages laïques, les

associations d'anciens élèves, mais aussi des maisons spécialisées, des fêtes de l'adolescence répondent à l'anxiété de la criminalité juvénile.

L'essentiel n'en reste pas moins l'émergence d'un discours scientifique sur l'adolescence. La psychologie expérimentale – avant la sociologie – en fait un de ses objets de prédilection. Les Etats-Unis inaugurent ces études, sous l'impulsion de Granville Stanley Hall. Outre-Atlantique, des équipes de chercheurs professionnels voient en l'adolescence un révélateur qui permet de « découvrir, en raccourci, l'histoire de l'espèce ». L'âge ingrat », période de tumulte, ne fait que reproduire le moment qui a, dans l'histoire de l'humanité, précédé l'apparition de la civilisation.

La psychologie de l'adolescence à la française se révèle moins ambitieuse. Elle est le monopole de

pédagogues. Certes, elle croise, elle aussi, les théories de l'hérédité, mais elle s'emploie surtout à dédramatiser un âge de l'existence jusqu'alors jugé critique. Les psychologues français voient en l'adolescence un temps de féconde indétermination, un processus et non un état. Elle est moment d'organisation, d'affirmation, d'enrichissement de la personnalité, de découverte de soi et de l'autre. Pierre Mendouze, auteur de l'ouvrage essentiel *L'Âme de l'adolescent* (1909), souligne le goût de celui-ci pour les mots, la réflexion, les connaissances abstraites, les joutes oratoires, la lecture. Ce qui, mieux que tout, prouve l'historicité des représentations de cet âge de la vie.

Toute quête généalogique risque de conduire à surestimer l'emprise de la notion étudiée, dans sa phase d'émergence. Le livre d'Agnès Thiercé n'échappe pas à ce danger. En outre, le lecteur cerne mal l'extension sociale d'une adolescence longtemps dominée par la figure de la puberté et incluse dans la catégorie plus vaste de la « jeunesse » ; d'autant que rares sont les discours émanant des adolescents eux-mêmes. Or, comme le souligne un professeur de Lyon en 1911, « beaucoup d'adolescents ne se reconnaissent pas dans l'image qu'on leur offre ». Mais Agnès Thiercé fait preuve d'une grande lucidité. Elle ne cherche pas à cacher que son objet s'extrait lentement et difficilement de sa gangue ; que cette page d'histoire culturelle est faite d'inertie, de recouvrements plus que de ruptures nettes, et que la peur inspirée par l'adolescence chemine sottement, quels que soient les efforts des psychologues et des pédagogues pour souligner les promesses de cet âge de transition. En bref, son livre est de ceux qui aident à se départir des idées simples et des certitudes hâtives.

Alain Corbin

Robert Misrahi, le sillon du bonheur

UN COMBAT PHILOSOPHIQUE

Pour une éthique de la joie de Robert Misrahi et Nicolas Martin.
Ed. Le Bord de l'eau (12, allée Bastard, BP 61, 33360 Lastrene), 192 p., 100 F (15,24 €).

Je peux le dire tout simplement comme je le sens ? — Allez-y ! ». Face à face, Robert Misrahi, l'auteur de *La Joissance d'être*, prêt à froter sa philosophie de la joie aux enjeux contemporains les plus concrets, et Nicolas Martin, journaliste. Riche chassé-croisé qui, certes, n'évite pas toujours redites et coquetteries langagières, mais ne s'en inscrit que davantage dans une tradition d'oralité où concepts et arguments s'enrichissent d'être entrecroisés. Bousculé par un compagnon de route qui le connaît assez pour pointer ses possibles errements, Misrahi n'hésite pas à rebrousser chemin, par exemple lorsqu'il comprend que l'analyse de la crise kosovare via le concept spinoziste d'état de nature l'entraîne vers des sentiers bien hasardeux...

A soixante-six ans, Robert Misrahi revient donc sur son parcours intellectuel (« l'inspiration spinoziste et la méthode de Husserl ») et le relie à son itinéraire biographique ; car c'est sans doute aussi d'une précoce expérience du malheur (l'intermède de sa mère psychotique, la déportation d'une partie de sa famille) qu'est née sa philosophie du bonheur, cette « doctrine de liberté » depuis laquelle il prend position sur la psychanalyse, l'euthanasie ou la démocratie. En finir avec les « définitions partielles et partiales » qui mutilent le Sujet de sa dimension désirante pour le réduire à une pure conscience de soi, tel était dès l'origine le sillon de Misrahi, lui dont tout le travail de philosophe consiste à réconcilier éthique et désir, pour permettre à l'homme de « tisser les moyens réflexifs du progrès ».

Jean Birnbaum

Le philosophe des classes moyennes

On a tout dit de la politique aristotélicienne, le pire et le meilleur. Michel-Pierre Edmond se propose, quant à lui, d'en revenir à ce qu'Aristote a vraiment voulu dire. Pas si simple

ARISTOTE : LA POLITIQUE DES CITOYENS ET LA CONTINGENCE

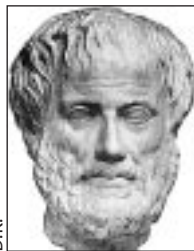
de Michel-Pierre Edmond.
Payot, 194 p., 110 F (16,77 €).

Quel intérêt peut-il y avoir à méditer, aujourd'hui, les textes politiques d'Aristote ? La question n'est pas neuve, mais il faut avoir un certain courage pour la poser – tant les textes en question ont la réputation, justifiée, d'être ardu, et celle, plus discutable, de faire l'éloge d'un système aujourd'hui disparu, celui de la « cité-Etat ». Michel-Pierre Edmond a eu ce courage. Après avoir offert, dans un travail paru il y a une dizaine d'années, son interprétation personnelle de la *République* de Platon (1), il nous invite maintenant à relire l'autre œuvre majeure de la philosophie antique, une œuvre que les premiers disciples d'Aristote appelaient *Les Politiques* – et que nous préférons, depuis deux siècles, nommer *La Politique*, petite déformation qui n'est pas innocente.

Pour mesurer la difficulté de l'entreprise, il faut commencer par se rappeler que *La Politique* (va pour le singulier !) n'a jamais ressemblé, ni de près ni de loin, à l'idée que nous nous faisons aujourd'hui d'un « traité ». Il s'agit de paroles emportées par le vent, de notes de « cours » prises au vol par les élèves du philosophe, collationnées par on ne sait qui, et pieusement recopiées, pendant des siècles, par des moines somnolents, avec, à chaque nouvelle copie, de nouvelles fautes – que les traductions successives sont loin d'avoir toutes débarrassées. Autant dire que, dans le texte en question, rien n'est sûr : ni le plan général, ni le découpage en chapitres et en paragraphes, ni les définitions données par Aristote de ses concepts de base. Ni même,

pour être franc, l'intention générale du président à l'ensemble du « cours » – dont on ne sait toujours pas s'il s'adresse à de futurs princes, ou à des citoyens ordinaires.

De ces difficultés, Michel-Pierre Edmond est parfaitement conscient. Il n'ignore pas que les incohérences fourmillent, aussi bien à l'intérieur de *La Politique* qu'entre celle-ci et les quelques milliers de pages qui nous restent d'Aristote. Il ne se fait pas non plus d'illusions sur les arrière-pensées du philosophe, qui fut à la fois le précepteur d'un célèbre tyran, Alexandre le Grand, un adversaire plus ou moins déclaré de la démocratie (du moins sous la



DR.

« Comme on (...) demandait [à Aristote] en quoi l'emportent ceux qui sont instruits sur les incultes, "d'autant, dit-il, que les vivants sur les morts". L'éducation, disait-il, est dans le succès un ornement, dans l'adversité un refuge. Ceux des parents qui ont donné une éducation à leurs enfants sont plus honorables que ceux qui les ont simplement engendrés, car les uns leur ont permis de vivre, mais les autres, de bien vivre. A qui se vantait d'être originaire d'une grande cité, "ce n'est pas de cela, dit-il, qu'il faut considérer, mais qui est digne d'une grande patrie". » *Vies et Doctrines des philosophes illustres* (Livre V), de Diogène Laërce. Édition de Marie-Odile Goulet-Cazé (« La Pochothèque », 1999).

forme que celle-ci revêtait à Athènes) et l'auteur d'une peu glorieuse justification de l'esclavage par la « nature des choses » qui n'a pas son équivalent dans la littérature grecque. Edmond n'en croit pas moins – et cette « foi », qu'on dirait inspirée par l'enseignement de Leo Strauss, a quelque chose de roboratif – qu'il est toujours possible de comprendre Aristote comme il se comprenait lui-même. Et qu'il est évident, pour quiconque veut se donner la peine d'en ressaisir le mouvement, que sa pensée est toujours vivante.

La preuve ? Elle tient dans la for-

mulation de quelques grandes idées qui, selon Edmond, sont au cœur de *La Politique*. Aristote, d'après lui, serait le premier à avoir observé que, dans n'importe quelle espèce de régime politique (y compris dans la démocratie), la réalité du pouvoir réside toujours entre les mains d'un tout petit nombre d'hommes. Ne serait-ce que parce que les autres ont mieux à faire, et qu'ils n'ont ni le temps, ni l'envie de consacrer leurs journées à cette occupation rébarbative : la gestion des affaires publiques. Malheureusement, même s'ils sont portés au-devant de la scène par le désir des autres ou par le jeu normal des institutions, ces quelques hommes qui

de gérer les caprices du ciel, ainsi que le prouve le rapprochement universel, à la télévision, entre journal et météo). Enfin, si Aristote reconnaît avec raison, dans la tyrannie, la dérive inévitable de tout régime politique, il est aussi le premier à indiquer que le plus efficace remède à semblable dérive consiste à renforcer l'influence exercée par la classe « moyenne ». Ni trop pauvre, ni trop riche, cette classe qui, par définition, vit dans la « contingence » est en effet la seule qui veuille vraiment la concorde civile. Elle est la seule, par conséquent, qui soit en mesure d'exercer sur les hommes au pouvoir une influence bénéfique, en leur rappelant que leur mission consiste avant tout à répondre, sans excès ni retard, aux attentes de leurs concitoyens.

Aristote voit-il si loin ? Ou bien est-ce Edmond qui, chez Aristote, trouve plus de modernité qu'il n'y en a vraiment ? Le simple fait que ce livre invite à poser la question plaide en faveur de sa thèse principale : oui, sans doute, il est utile de relire les textes politiques du philosophe grec. Cette relecture pourrait même être l'une des choses les plus urgentes à faire, ces jours-ci, pour tous ceux qui continuent à croire que l'homme est un « animal politique ». La formule, après tout, est d'Aristote, pas de Platon. Et bien qu'elle soit devenue tellement usée qu'on ne voit plus toujours ce qu'elle veut dire, elle n'en garde pas moins son potentiel révolutionnaire : c'est parce que l'homme est un animal politique que les classes moyennes, endormies devant leur télévision, feraient bien de se réveiller, et de se souvenir que c'est d'elles que dépend, aujourd'hui comme il y a vingt-cinq siècles, le salut de la cité.

Christian Delacampagne

(1) Platon, *le philosophe-roi*, Payot, 1991.

Livraisons

● L'ÉTOILE DU MATIN. Surréalisme et marxisme,

de Michael Löwy

Michael Löwy retrouve le ton fougueux et la radicalité subversive des surréalistes pour faire vibrer cet « état d'insoumission, de négativité, de révolte, qui puise sa force positive érotique et poétique dans les profondeurs cristallines de l'inconscient, dans les abîmes insomniacs du désir, dans le puits magique du principe de plaisir, dans les musiques incandescentes de l'imagination ». Ses études sur Breton, Naville, Benjamin ou Debord restituent les « affinités électives » entre le surréalisme, un certain marxisme libertaire et le romantisme révolutionnaire. Cet ouvrage passionné est illustré d'œuvres récentes des amis surréalistes de Michael Löwy dans divers pays (éd. Syllepse, 126 p., 80 F [12,20 €]).

● CHARLES FOURIER, LE JEU DES PASSIONS. Actualité

d'une pensée utopique, de Patrick Tacussel

Redécouvert avec enthousiasme par les surréalistes, étudié par les spécialistes de la pensée utopique, Charles Fourier n'avait guère, jusqu'ici, suscité l'attention des sociologues. C'est désormais chose faite : fin lecteur de cet auteur visionnaire, l'auteur entend prouver que « l'acuité de ses descriptions ou la finesse de ses typologies ne sont pas inférieures à celles des maîtres des sciences humaines ». Une démonstration érudite et passionnée de l'actualité de la pensée sociale fouriériste (DDB, 252 p., 150 F [22,87 €]).

● GENS DE PAROLE. Langage, poésie et politique en pays

touareg, de Dominique Casajus

Les Touaregs se définissent eux-mêmes comme « gens de parole » et l'ethnologue qui les a longtemps fréquentés a le souci du mot juste pour restituer au mieux la richesse et la variété de leur univers langagier. Dominique Casajus donne à entendre avec subtilité les conversations échangées sous la tente, la parole « pénombreuse » et ponctuée de silences de ses hôtes, la poésie qui dit leur solitude, la préoccupation du « bien-parler » considérée comme l'apanage des nobles et, enfin, la langue du Coran qui les unit à tous les autres musulmans. Il montre combien cet art de dire est à la fois très poétique et très politique (La Découverte, 190 p., 120 F [18,29 €]).

● LA SOCIOLOGIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE,

sous la direction de Jean-Michel Berthelot

Dans la profusion des ouvrages destinés en priorité aux étudiants et offrant un tableau de la sociologie contemporaine, celui-ci, sans prétendre à une illusoire exhaustivité, a le mérite d'être résolument pluraliste, ouvert aux diverses écoles. « Grands courants » et « grands domaines » y sont présentés avec clarté par des spécialistes incontestés. On peut cependant se demander si le cadre national demeure aujourd'hui pertinent pour comprendre une discipline qui s'est tardivement, mais fort heureusement, enrichie des apports étrangers (PUF, 274 p., 138 F [21,04 €]). Du même auteur, signalons également *Sociologie*, une anthologie des textes fondamentaux sur l'épistémologie sociologique (DeBoeck Université, 480 p., 220 F [33,54 €]).

● L'ÉGALITÉ DES CHANCES. Analyses, évolutions,

perspectives, sous la direction de Geneviève Koubi

et Gilles J. Guglielmi.

Face à l'égalité des droits d'un côté, et à la perpétuation des inégalités économiques et sociales de l'autre, la notion d'« égalité des chances » a pris de plus en plus d'importance. Le mérite de cet ouvrage est précisément de déconstruire cette généreuse mais un peu trompeuse évidence en posant des questions dérangeantes. Par exemple : la notion de chances peut-elle fonder en droit des mesures destinées à corriger les inégalités et justifier des politiques de discrimination positives ? N'est-on pas en passe d'introduire, sous couvert de justice, un discutabile « principe de différence » ? Ne promet-on pas ainsi l'illusion libérale d'un « droit à la carte » ? (La Découverte, 268 p., 179 F [27,29 €]).

N. L.



YANN LAYMA

Dans les rues de Pékin, juillet 2000

Mo Yan, la Chine entre les lignes

On voulait le découvrir dans son ancre, scruter ses rayons de livres, jauger ses piles de journaux et lorgner par sa fenêtre. On voulait juste humer le décor qui s'offre à lui quand il écrit, quand il rougit ses pages de champs de sorgho ou quand il les noircit de mines de charbon. Mo Yan s'était excusé poliment. Il habite une résidence de l'Armée populaire de libération (APL) dont l'accès est interdit aux étrangers. Ce fut donc le Coffee Shop d'un froid hôtel de l'avenue Tiananmen, non loin du lac Beihai. Quand on a traversé le patio dallé de carreaux glissants, il était déjà là, sagement attablé devant un verre d'eau minérale.

Au premier abord, on ne voit que ses joues. Des joues enrobant d'amples mâchoires. Mo Yan est un maf-

Frédéric Bobin

flu. Il ne l'a jamais franchement aimé, ce physique, lui soupçonnant quelque laideur, et là est sans doute le secret de son art. Puisque les disharmonies de la vie le forcèrent à un exil permanent, étranger à lui-même et au monde, il s'apaisa dans une écriture torrentielle, éruptive jusqu'au fantastique. Il dut sa notoriété à la saga du *Sorgho rouge* (traduit en français sous le titre du *Clan du sorgho*), évocation épique de la résistance de son village du Shandong sous l'occupation japonaise. Publiée en 1986, cette geste des paysans de Gaomi connut un énorme retentissement en Chine populaire, mais aussi à Hongkong et à Taïwan. Elle fut portée à l'écran par le réalisateur Zhang Yimou, qui en moissonna un Ours d'or au Festival de Berlin.

Loin des récits du patriotisme officiel, ce *Clan du sorgho* – le premier des cinq volumes du « Cycle du sorgho » – est d'abord une plongée dans le carré de la mémoire de Mo Yan, une contrée sauvage et mystérieuse, nimbée de brumes de marais, hantée de brigands et d'anguilles. Mo Yan y déploie son écriture hypersensorielle, riche d'eau et de lumière, d'éclats et de scintillements, de souffles et de craquements, de parfums entêtants. Cette lande exsude de telles vapeurs d'ivresse que même le sang des martyrs « pue l'alcool de sorgho » ! Surtout, il y a le rôle central de l'enfant,

silencieux mais dont le regard ahuri dévoile la folie du monde. Mo Yan éprouve là, dans ces champs inondés, une technique du conte qui traverse toute son œuvre.

S'il n'a pas renouvelé les succès d'audience du *Clan du sorgho*, il a gagné depuis en audace. Il s'est imposé comme l'un des romanciers les plus originaux dans la Chine d'aujourd'hui.

« Une enfance malheureuse est la meilleure école pour devenir un écrivain ». Il n'est pas le premier à le dire mais il le pense très fort.

Son histoire personnelle est là. A l'instar des enfants autistes de ses contes, Mo Yan s'est longtemps claquémuré dans la contemplation muette des choses. Que dire quand le monde est si absurde ? Né en 1955 à Gaomi (Shandong), Guan Moye – son vrai nom – souffrit très jeune de la faim. C'était l'époque des ravages du Grand Bond en avant. Il se souvient avoir mangé des écorces d'arbre jusqu'à en « dénuder le tronc ». Il croqua aussi du charbon, qu'il trouva bon. Un jour que l'estomac le tourmentait trop, il vola un navet dans le champ de la commune populaire. On le surprit en plein forfait. On le traîna sur la place du village devant le portrait de Mao, où il dut sacrifier à une séance d'autocritique avant d'être battu par son père.

Puis la révolution culturelle (1966-1968) éclata, qui approfondit son exil. Classé dans la catégorie des « mauvais éléments » – son grand-oncle avait été propriétaire foncier –, il devint un pestiféré. Rejeté de l'école, il apprit à courber la tête et à ne jamais desserrer les dents. « A l'époque, un seul mot d'un enfant pouvait coûter très cher à sa famille. Je ne voulais surtout pas poser des problèmes à mes parents. »

Il n'avait nul ami en dehors de Mongol, un buffle aux longs poils qu'il accompagnait brouter au bord de la rivière. Mongol était bien l'unique être au monde à qui il causait. Il l'interrogeait sur la qualité des herbes.

C'est en hommage à cette parole emmurée que l'écrivain s'est choisi plus tard un nom de plume : Mo Yan ou « Ne pas dire ». Jeune adulte, il venait alors d'entrer dans l'armée. « Sans l'armée, je ne serais jamais devenu écrivain, dit-il. C'est l'armée qui m'a formé et donné ma chance. » Il devient professeur de marxisme-léninisme dans une usine électromagnétique du Hebei, près de Pékin. Puis il s'installe dans

la capitale, où il suit les cours de l'Institut de littérature de l'APL. Tout va alors très vite. Il se lance dans l'écriture car il y voit un moyen de lever quelques sous. Son ambition est plus que modeste : il rêve seulement de s'acheter une montre pour épater les filles de retour au village. Il ignorait qu'il venait d'ouvrir les écluses. Les émotions si longtemps endiguées se libèrent. La plume s'emballa. Aujourd'hui, il a écrit plus de quarante romans et une cinquantaine de nouvelles.

Auteur fécond, il est surtout un esprit inclassable. Au début des années 80, il a raté le train de la « littérature des cicatrices », courant de jeunes auteurs témoignant, sur le mode de la dénonciation, de leur expérience douloureuse sous la révolution culturelle. « Je venais juste d'entrer dans l'armée et j'étais très en retard dans ma formation, se souvient-il. J'en étais encore à l'idée que la littérature était au service du Parti. » Quand il publie sa saga familiale du *Clan du sorgho*, il colle à ce moment-là à l'air du temps : la vogue est à la « recherche des racines », à la redécouverte des souches régionales occultées par des décennies de dogmatisme.

Mais Mo Yan rejette toute affiliation à une école. Il se laisse guider par sa seule intuition, brouillant les pistes, mêlant magie et réalisme, l'intime et le social, cassant la linéarité du récit, enfournant un roman dans le roman. Il admire Faulkner, Garcia Marquez et Kafka (auteurs fétiches du Chine) tout en vénérant Lu Xun – et n'en finit pas de puiser dans les tourments de son enfance aphone. Il récuse autant la naïveté du roman politique que les facilités du roman commercial. Il abhorre

l'auteur porte-parole mais ne dédaigne pas la critique sociale trempée dans l'expérience subjective. « Il faut d'abord partir de soi, de ses émotions et souffrances personnelles. Si elles correspondent à celles de la population, alors très bien, l'auteur devient forcément une sorte de porte-parole. Mais il n'est pas souhaitable de chercher intentionnellement à le devenir. »

Son statut d'écrivain de l'armée ne l'a jamais empêché de frayer avec l'hérésie. Il a eu des démêlés avec la censure. Son roman *Opulente poitrine, grosses fesses* (1995) a été interdit. Il voulait en faire un hommage à sa mère, cette mère protectrice qui allaita jusqu'à l'âge de cinq ans en pleine famine et qui vola, elle aussi, des grains. Elle les avalait dans les champs pour les revomir plus tard – baguettes fichées dans la gorge ! – dans une cuvette d'eau de la cuisine. Mêlant la petite et la grande histoire, *Opulente poitrine, grosses fesses* campe le personnage d'une mère qui donna le sein jusqu'à douze ans à son fils, lequel devint plus tard frappé d'impuissance sexuelle à la seule vue d'une poitrine de femme.

Mais ce qui choqua le plus les commissaires de la langue fut sa réécriture de l'histoire officielle, celle de la guerre civile. La mère eut sept filles. Adultes, elles se marièrent, l'une avec un Japonais, l'autre avec un membre du Kuomintang (KMT), la troisième avec un cadre du Parti communiste, etc. Tollé ! Mo Yan décrit avec bienveillance le genre nationaliste tandis que le communiste apparaît peu sympathique.

Des vétérans envoyèrent une pétition outrée à la Commission militaire centrale. Le livre fut retiré

Les censeurs, « ces hommes au museau de chien et aux yeux d'aigle qui, une loupe à la main, flairent dans les œuvres les "mots sales" », n'ont pas interdit son très subversif « Pays de l'alcool » : « Ils ne l'ont peut-être même pas lu. C'est un phénomène inexplicable en Chine. Certains livres sont interdits, d'autres non, sans que l'on comprenne pourquoi... »

de la vente, ce qui n'empêche pas des copies pirates de circuler. Mo Yan fut sommé de signer une lettre d'autocritique dans laquelle il admet avoir attenté au « matérialisme historique » et avoir été « intoxiqué par les idées vicieuses du capitalisme ». Simple formalité sans importance. Il annonce qu'il récidivera.

De cette déconvenue, Mo Yan ne conclut pas que la création littéraire est menacée en Chine. « Avec la réforme économique et l'essor d'Internet, il y a un courant difficile à entraver. » Si *Opulente poitrine, grosses fesses* a été interdit, c'est que le roman a attiré l'attention après avoir été couronné d'un prix littéraire au Yunnan. Publicité, récompense financière, jalousies et controverse... « Sans le bruit autour de ce prix, le livre n'aurait peut-être pas été repéré par la censure. » Mo Yan en veut pour preuve le sort qu'a connu son très subversif roman *Le Pays de l'alcool*, où il met en scène des dirigeants locaux du Parti croquant des garçonnets rôtis.

Ecrit dans la foulée de la répression du soulèvement étudiant de Tiananmen (juin 1989), avec lequel

Drôle de bonhomme. Il a connu, enfant, les ravages du Grand Bond en avant et de la révolution culturelle, puis il est devenu écrivain... grâce à l'Armée populaire de libération. Inclassable, prolifique, il prend, dans ses romans, beaucoup de libertés avec l'histoire officielle, sans jamais attaquer de front le régime. Son nom de plume, « Mo Yan », veut dire : « Ne pas dire ». Mo Yan ou l'art de la parole par effraction...

Mo Yan avait sympathisé à une distance raisonnable (« comme tous mes collègues de l'Institut Lu-Xun de l'armée »), cette peinture de la glotonnerie cannibale se veut un réquisitoire contre, dit-il, « la corruption des cadres qui a atteint un point extrême dans la Chine d'aujourd'hui ». On trouve aussi dans le roman une phrase assassine contre les censeurs, « hommes au museau de chien et aux yeux d'aigle qui, une loupe à la main, flairent dans les œuvres les "mots sales" » et déversent sur le déviant « leur bile puante ».

Or *Le Pays de l'alcool* n'est pas interdit en Chine. Les revues littéraires l'ont certes refusé, embarrassées par la témérité de l'intrigue, mais une maison d'édition du Hunan l'a accepté en 1993. Et une autre de Hainan vient de le rééditer. Mo Yan pense avoir déjoué la vigilance des « yeux d'aigle » en ayant eu recours à des procédés de fiction – romans enchâssés dans le roman, écriture fantastique – le protégeant de tout procès anti-Parti. « Ils ne l'ont d'ailleurs peut-être même pas lu. C'est un phénomène inexplicable en Chine. Certains livres sont interdits, d'autres non, sans que l'on comprenne trop pourquoi ». Salué à l'étranger, *Le Pays de l'alcool* est passé inaperçu en Chine. Peut-être faut-il lui souhaiter un durable silence.

Mo Yan a pris sa retraite de l'armée il y a trois ans. « Je me sens maintenant un peu plus libre. » Il a rejoint le département Télévision d'un journal juridique. On lui commande des téléfilms pédagogiques ayant vocation à instiller dans l'opinion l'esprit civique. Dans le scénario qu'il vient d'achever, la police met la main sur un gang de jeunes violeurs. Déchirant dilemme : le magistrat instructeur (veuf) file une tendre idylle avec la mère (veuve) du chef des voyous. Comment trancher entre l'affection et la loi ? Mo Yan sourit de ses joues charnues : « La loi finira toujours pas triompher. C'est de la propagande. » Voilà pour l'écriture alimentaire.

Quant aux choses sérieuses, il planche sur son futur roman. Il s'agira d'une fresque historique mettant en scène un maître de l'opéra du Shandong (« Opéra chat ») devenu chef de la rébellion des Boxers (1900). L'insurgé est tué au combat. Et il réapparaît sous la forme d'un personnage d'opéra. Mo Yan ou l'art des métamorphoses, des effractions et des jeux de miroir. Cet homme-là va exténué des brigades entières d'« yeux d'aigle ».